



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

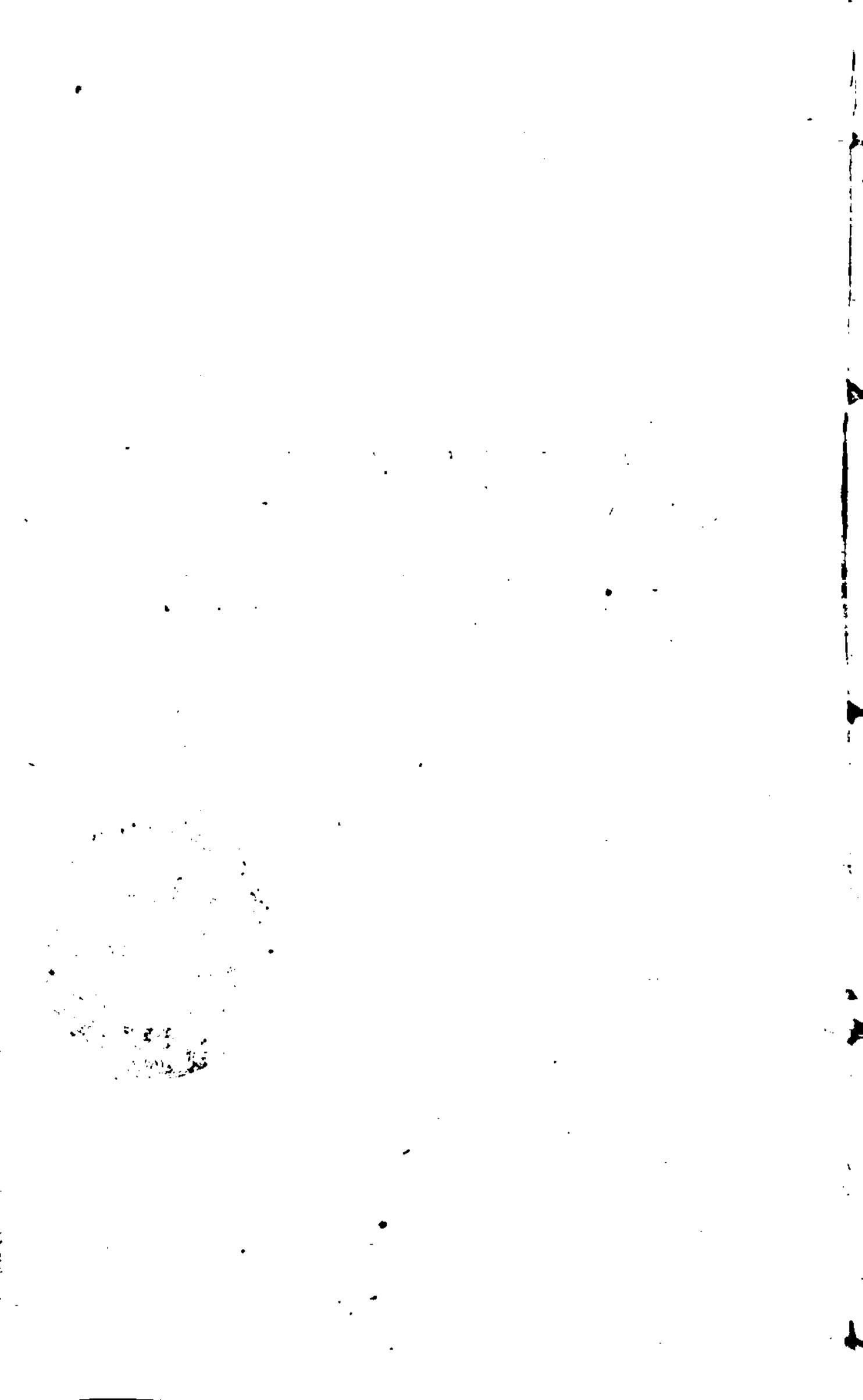
Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

T H É A T R E

A L L E M A N D .

T O M E P R E M I E R .



THÉÂTRE
ALLEMAND,

OU

RECUEIL

DES MEILLEURES

PIECES DRAMATIQUES,

*Tant anciennes que modernes, qui ont paru en
Langue Allemande; précédé d'une Disserta-
tion sur l'Origine, les Progrès & l'État
actuel de la Poësie Théâtrale en Allemagne.*

Par MM. JUNKER & LIEBAULT.

TOME PREMIER.



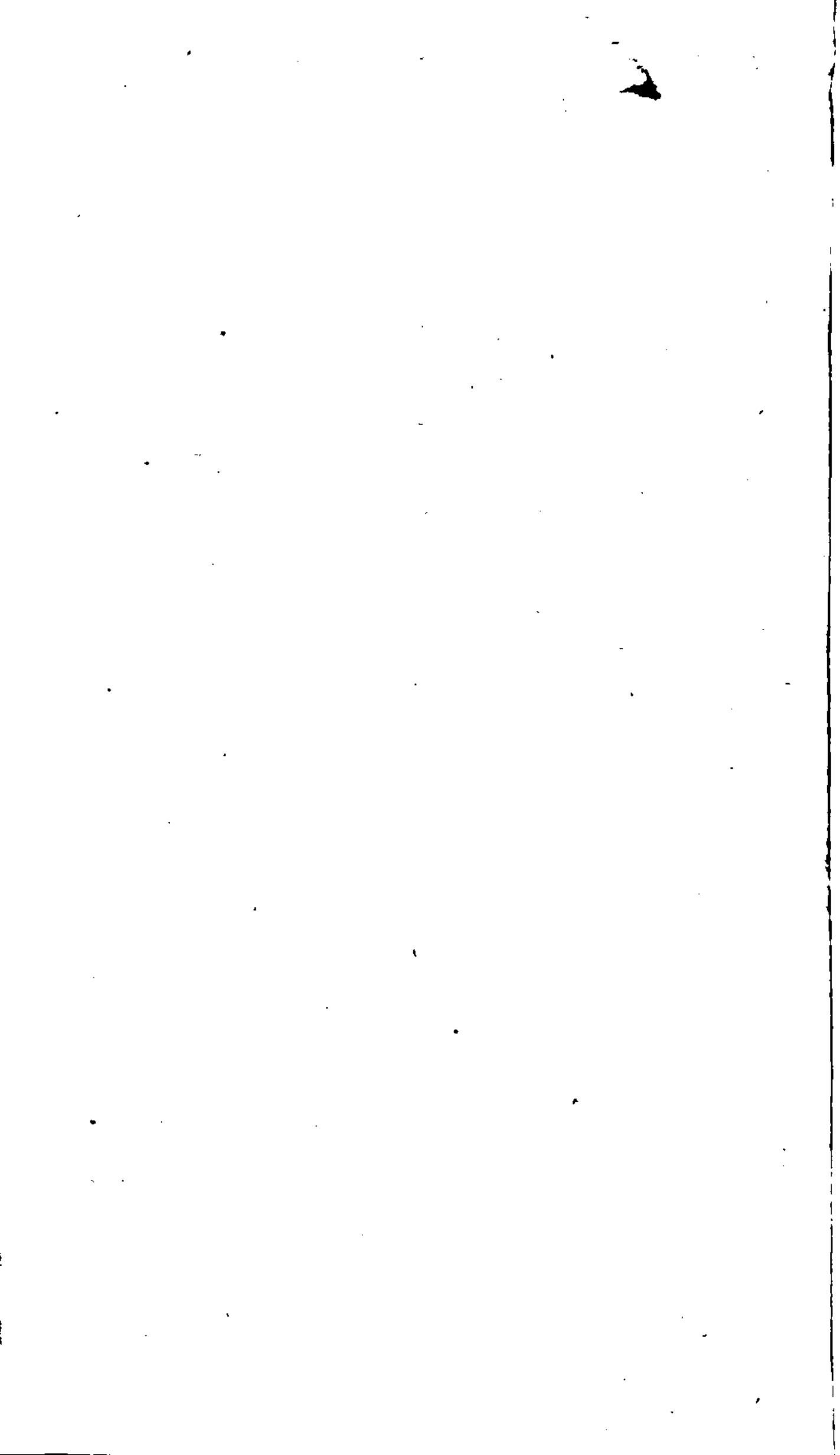
À PARIS;

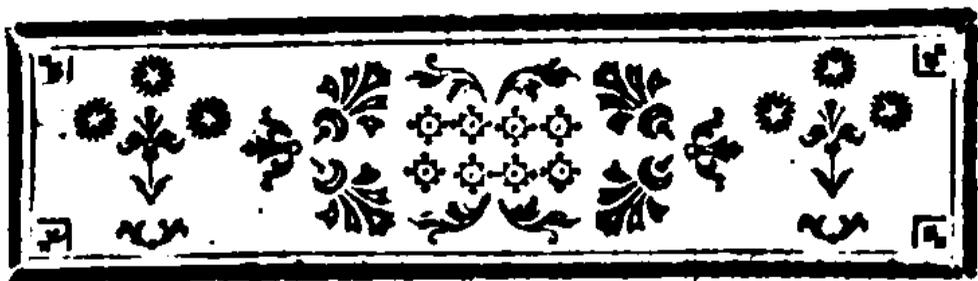
Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue Saint Jean-
de-Beauvais.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

1771
243
17





DISSERTATION

*Sur l'Origine , les Progrès &
l'État actuel du Théâtre
Allemand.*

IL y a si peu de temps que les Allemands ont ce qu'on peut appeller un Théâtre, qu'il n'est pas étonnant qu'aucun d'eux ne se soit encore avisé d'en écrire l'Histoire. Les secours qu'on pourroit trouver pour en composer une, sont épars dans tant d'ouvrages différens, & seroient si difficiles à rassembler, que nous nous bornerons, pour le moment, à jeter un simple coup-d'œil sur son Origine, ses Progrès & son État actuel, nous réservant d'en parler
Théâtre Allemand, T. I. a

plus en détail dans un des volumes qui suivront celui-ci.

On peut rapporter à trois époques principales les observations à faire sur le Théâtre Allemand. La première comprend les temps anciens jusqu'en 1625, où *Opitz* parut & publia ses *TROYENNES*; la seconde, depuis *Opitz* jusqu'en 1730, où *M. Gottsched* entreprit de réformer le Théâtre Allemand; & la troisième, depuis ce temps jusqu'à nos jours.

PREMIERE ÉPOQUE.

LES premiers poètes connus chez les Allemands furent les *Bardes*. Leur principale fonction étoit de transmettre à la postérité les hauts faits de leur nation, & d'exciter le courage des Germains, dans les combats, par des chansons

guerrieres appellées *Barditus* , ou Chants des Bardes. Il est probable que tous leurs poëmes n'étoient pas lyriques , & qu'ils entre-mêloient quelquefois leurs chansons de dialogues. C'est le sentiment de plusieurs Savants , & le célèbre M. *Klopstock* en est si convaincu qu'il s'est effayé dans le même genre. Il vient de publier (a) une sorte de drame entre-mêlé de chants guerriers , intitulé *La Bataille de Hermann* (ou d'*Arminius*) , que nous inférerons dans un des volumes suivants.

Charlemagne , protecteur des Lettres en général & des Muses Allemandes en particulier , fit recueillir toutes les poësies Germa-

(a) Il a dédié ce poëme à l'Empereur regnant qui , pour témoigner sa satisfaction à l'auteur , lui a fait présent d'une médaille d'or , sur laquelle on voit la tête de ce Monarque ceinte d'une couronne de diamants.

niques connues de son temps, & les fit mettre en Allemand plus moderne, tel qu'on le parloit alors. On croit que le zele des prêtres Chrétiens, qui avoient en horreur tout ce qui rappelloit les idées du Paganisme, détruisirent ce monument précieux des Annales littéraires & politiques de l'Allemagne.

M. Gottsched assure avoir lu dans une vieille Chronique, qu'on avoit joué devant Charlemagne une Piece écrite en langue Allemande, mais il a négligé de citer l'auteur où il a puisé ce fait.

Avant le dixieme siècle on ne découvre aucune trace qui puisse faire présumer que les Allemands ayent cultivé, ou même connu, la poésie dramatique jusqu'au temps de la fameuse *Roswitha*, Chanoinesse de Gandersheim, qui, tandis que toute l'Europe

étoit déjà plongée dans la barbarie & l'ignorance, cultivoit les Lettres au sein de la vertu & de la piété la plus exemplaire, traduisoit les comédies de Térence, & composoit elle-même des drames auxquels elle donnoit le nom de *Comédies*, quoique le sujet en fût véritablement tragique. En général, comme l'observe l'Evêque Fontanini dans son *Traité de l'Eloquence Italienne*, il paroît qu'on n'attachoit pas alors aux termes de Comédie ou Tragédie, les mêmes idées que les anciens y attachoient & que nous y avons attachées depuis. Le Dante lui-même, dans son *Traité de vulgari eloquentia*, donne le nom de Tragédie à l'Enéide; & quoi qu'en dise le Pere Rapin, c'est lui aussi, & non la postérité, qui a donné le nom de Comédie à son poëme qui est cependant dans la classe des Poëmes épiques. a iij

La Chanoinesse de Gandersheim, dans la Préface qui est à la tête de ses Œuvres, explique le motif qui l'a portée à composer ses Comédies, & le but qu'elle s'y propose. « Il y a plusieurs Catholiques, dit-elle, qui séduits par l'agrément du style, préfèrent la vanité des livres Payens à l'utilité des Saintes Ecritures : il y en a d'autres qui, à la vérité, respectent la Bible & méprisent les auteurs Payens, mais qui cependant ne laissent pas de lire assidûment Térence, & qui ne croyant être sensibles qu'aux charmes de l'expression, souillent leur imagination par la connoissance des choses obscenes. J'ai donc cru pouvoir imiter un auteur que tant de gens lisent avec plaisir, & j'ai tâché autant que les bornes de mon génie ont pu me le permettre, de cé-

» lébrer la chasteté louable des
 » vierges saintes , de la même
 » manière qu'on a coutume de
 » produire aux yeux du Public le
 » dérèglement des femmes liber-
 » tines ». Ce dernier passage sem-
 ble prouver que la Scène Alle-
 mande étoit déjà en vigueur du
 temps de Roswitha ; mais il n'en
 reste aucun monument. Les Com-
 médies qui nous sont restées de la
 Chanoinesse , sont au nombre de
 six : *Gallicanus* , *Dulcinius* , *Kal-
 limachus* , *Abraham Hermite* ,
Paphnutius , & *la Foi* , *la Cha-
 rité* & *l'Espérance* , trois vierges
 qui ont pour mère commune *la
 Sapience* , ou la Sageffe.

GALLICANUS est en deux Actes.
 Le court extrait que nous en al-
 lons donner , suffira pour faire
 connoître l'esprit de ce temps-là.

Gallicanus , Général de Con-
 stantin , devient amoureux de la

Princesse Constance. L'Empereur ordonne à son Général d'aller combattre les Scythes, & lui promet les plus grandes récompenses : celui-ci ne demande pour prix de ses services que la main de la belle Constance. L'Empereur étonné qu'un Payen prétende à la main de sa fille, consulte les Grands de l'Empire, & d'après leur conseil, il donne la Princesse au Général, en réservant le droit de la reprendre le premier & de la marier par un autre événement. Constance ne veut net qu'elle ne se marie pas & qu'elle est résolue de garder le célibat toute sa vie. Son pere lui représente qu'elle l'expose à perdre le meilleur Général de son Empire. La Princesse lui propose de la promettre à Gallicanus, à condition qu'il reviendra vainqueur des Scythes ; elle exige aussi qu'on laisse auprès d'elle

deux filles qu'avoit Gallicanus , & elle arrange les choses de façon que deux de ses Chambellans , l'un nommé Paul & l'autre Jean , suivront le Général à l'armée , où elle se promet bien qu'ils le convertiront. Le pere approuve les vues de sa fille , & tout se fait selon son bon plaisir. Elle ne manque pas de convertir les filles du Général Payen & d'en faire deux Religieuses. Cependant Gallicanus marche à l'ennemi , livre bataille , est défait & mis en fuite ; mais un ange lui apparôit , le ramene au combat & lui fait remporter une victoire complete. Le vainqueur ne croit pouvoir mieux marquer sa reconnoissance à l'ange qu'en se faisant baptiser & en faisant vœu de chasteté. C'est lui-même qui à la fin du premier Acte vient faire un beau récit à l'Empereur. On ne fait ce que de-

vient la Princesse , ni comment elle a pris le vœu de son amant.

Dans le second Acte ce n'est plus Constantin qui regne , c'est Julien qu'on ne manque pas , comme nous faisons encore aujourd'hui , d'appeller l'Apostat. Il exile Gallicanus , qui meurt enfin comme un Martyr. Les Chambellans Paul & Jean sont assassinés on ne fait par qui , mais le Diable fait le fils du meurtrier & le force de déclarer le crime de son pere & de raconter en détail les sentimens de piété que les deux saints Martyrs ont fait éclater à leur mort. Le fils & le pere se convertissent , & la piece finit par la cérémonie de leur Baptême.

Les cinq autres Comédies qui ne sont que d'un Acte chacune , sont à peu près dans le même goût. Il est étonnant qu'une femme qui aimoit les anciens & qui

les traduisoit, les ait si mal imités & se soit si peu doutée des regles que prescrit la vraisemblance. La superstition & la stupidité entroient comme des torrents partout où il y avoit des hommes réunis.

Ces Pieces ne sont point écrites en Allemand, mais en fort mauvais Latin; nous n'en avons fait mention que parce qu'il paroît qu'elles firent naître, en Allemagne, le goût de la poésie dramatique.

L'Allemagne, dans le treizieme siecle, avoit bien ses Chantres d'Amour (*Minnesænger*), comme la France avoit ses Troubadours; mais dans leurs Poësies qui sont parvenues jusqu'à nous, on ne trouve rien qui soit relatif au Théâtre. L'Histoire ne fournit rien non plus qui puisse faire conjecturer qu'ils se soient occupés de la poésie dra-

matique. Mais le commencement du quatorzieme siecle offre un événement qui prouve incontestablement qu'alors les Allemands avoient des représentations théatrales. Voici le fait tel qu'il est rapporté par plusieurs Auteurs contemporains (*b*).

« Frédéric , surnommé *le Mor-*
 » *du* , Markgrave de Misnie &
 » Landgrave de Thuringe , étoit
 » enfin parvenu à rendre la paix
 » à ses États désolés par une lon-
 » gue guerre. Ses Sujets , dans les
 » villages comme dans les villes ,
 » chercherent par les divertisse-
 » ments qu'ils se procuroient à se
 » consoler des calamités passées.

(*b*) *Chronicon Sampetrinum Erfurtense* ; *Erophurdianus antiquitatum Variloquus* ; *Chronique de Thuringe par Ursin* ; *Chronique de Thuringe par Jean Rothe*. Voyez-les dans *Munkenii Scriptores rerum Germanicarum* , tom. 2 & 3.

» Les Ecclésiastiques de la ville
 » d'Eisenach y représenterent pu-
 » bliquement l'an 1322, quinze
 » jours après Pâques, *dans un joli*
 » *Jeu*, les dix Vierges dont il est
 » fait mention dans l'Évangile. Le
 » Markgrave lui-même assista à la
 » représentation. Le Prince voyant
 » que les cinq Vierges folles, mal-
 » gré leurs pleurs & leur repentir,
 » alloient être exclues à jamais du
 » séjour des bienheureux, & que
 » la Sainte Vierge & tous les Saints
 » s'employoient en vain pour ob-
 » tenir leur grace, il en fut telle-
 » ment indigné qu'il s'écria avec
 » emportement : *Qu'est-ce donc*
 » *que la croyance des Chrétiens,*
 » *si Dieu n'a aucun égard à notre*
 » *repentir & à l'intercession de*
 » *Marie & de ses Saints ?* On en-
 » treprit inutilement de le calmer
 » & d'éclaircir ses doutes, il sortit
 » du lieu de la représentation dans

» une grande colere qui ne se dif-
 » sipa qu'au bout de cinq jours.
 » Cependant les transports aux-
 » quels il s'étoit livré , avoient été
 » si violents qu'il en eut une at-
 » taque d'apoplexie qui le retint
 » au lit pendant trois ans & dont
 » il mourut dans la cinquante-cin-
 » quieme année de son âge. Il fut
 » enterré à Sainte Catherine dans
 » la chapelle de Saint Jean ».

Quoique l'Histoire ne dise pas
 en quelle langue cette piece étoit
 écrite , il est très-naturel de croire
 qu'elle étoit en Allemand , puis-
 qu'elle étoit destinée à l'amusement
 de toute une ville dans une espece
 d'occasion solennelle. Quand M.
 Gottsched , dans son Catalogue ,
 avance que Roswitha n'ayant com-
 posé qu'en Latin , langue qui
 n'étoit alors connue que dans les
 couvents , & qu'il en conclut que
 ses pieces n'avoient pu influer en

rien sur les productions des siècles suivants ; que la Comédie s'étoit introduite chez les Allemands à peu près comme elle s'étoit introduite chez les Grecs du temps de Thespis : on voit visiblement qu'il faute du dixième siècle au quinzième, & qu'il ignoroit ce qui s'étoit passé à Eifenach en 1322. Si ce fait lui eût été connu, il auroit senti que la Comédie qu'exécuterent les prêtres de cette ville, n'étoit, par le sujet même qui y étoit traité, qu'une imitation de celles de la Chanoinesse qui, de son aveu même, avoit puisé dans Térence l'idée de la Comédie.

Jettons maintenant un coup-d'œil sur les productions Allemandes du quinzième siècle dans le genre dramatique.

Les jeunes gens autrefois étoient dans l'usage de se déguiser pendant le Carnaval, & d'aller par

troupes dans les meilleures maisons de la Ville , où ils récitoient des dialogues relatifs aux différents personnages qu'ils faisoient. Ces dialogues , dans leur origine , étoient vraisemblablement assez simples , & n'étoient peut être que des *impromptus* ; mais la bonne réception qu'on fit aux interlocuteurs leur donna de l'é-mulation , les porta à les composer avec plus de soin , à y mettre plus d'action , à leur donner une certaine étendue , & à les apprendre par cœur. Bientôt ils devinrent une imitation des actions humaines ; on y louoit les bonnes , on y blâmoit les mauvaises : mais la satire dont on les assaisonna , n'étoit pas fort délicate & ne respectoit pas beaucoup les mœurs. Ces représentations étoient connues sous le nom de *Jeux de Carnaval* , & quoiqu'on ne puisse pas

fixer précisément le temps où elles commencent à avoir lieu , leur origine est nécessairement antérieure au quinzieme siecle , puisque dans celles qui furent faites vers le milieu de ce siecle , il en est parlé comme d'un usage fort ancien.

Les Jeux de Carnaval les plus anciens qu'on connoisse & qui se sont conservés jusqu'à nos jours , furent composés à Nuremberg par un certain *Jean Rosenblut* dont on ne fait d'autres particularités si ce n'est qu'il a fait d'autres poësies qui ne valent pas mieux que ses Pieces qui sont au nombre de six. La premiere est intitulée *Jeu de Carnaval* ; la seconde , *les sept Maîtres* ; la troisieme , *le Turc* : on y parle de la prise de Constantinople comme d'un événement récemment arrivé ; la quatrieme a pour titre *le Paysan & le Bouc* ;

dans la cinquieme il s'agit de trois personnes qui se sont sauvées dans une maison ; & la sixieme est à peu près le *Tableau de la vie de deux personnes mariées*. Une courte analyse que nous allons donner de la premiere & de la troisieme, fera mieux connoître la nature de ces drames que tout ce que nous en pourrions dire , & mettra les François en état de juger de la ressemblance & de la différence qui étoient entre ces Jeux & les *Mysteres*.

Un Héraut paroît d'abord pour exposer le sujet de la piece , & ne manque pas de revenir à la fin remercier les Spectateurs de l'attention qu'ils ont bien voulu prêter. Voici comment il s'explique au commencement de la piece.

« Faites silence , & prêtez l'oreille à ce que je vais vous annoncer. Notre Seigneur , l'E-

» vêque de Bamberg , a entre-
 » pris une chose nouvelle. Plu-
 » sieurs Matrones sages sont venues
 » se plaindre à lui que leurs maris
 » portoient ailleurs le tribut qu'ils
 » leur devoient. Elles l'ont sup-
 » plié de remédier à cet abus &
 » de mettre fin à l'injustice des
 » hommes, C'est pour demander
 » à ces adulteres, comment ils
 » comptent expier leur crime ,
 » que nous sommes venus. An-
 » ciennement on les auroit lapi-
 » dés : cependant nous sommes
 » chargés d'examiner de qui pro-
 » cede la faute , & de voir de
 » quoi on accuse les bonnes fem-
 » mes ».

L' O F F I C I A L .

« Messieurs , que celui que je
 » vais nommer paroisse , & qu'il
 » réponde à l'accusation intentée
 » contre lui. Les deux Parties

» ouies , on saura punir le cou-
» pable.

» Hermann Sonnenglanz ,

» Dieterich Seidenschwanz ,

» Everard Blumenthal ,

» Venez vous justifier devant l'Official »

HERMANN SONNENGLANZ.

« Monsieur l'Official, faites bien
» attention, je vous prie, à ce que
» je vais dire. L'épouse qu'on m'a
» donnée est jeune, elle n'est pas
» même tout-à-fait formée; je n'ai
» fait que me conformer aux prie-
» res de la mere, qui me dit à l'o-
» reille le jour de mes noces, qu'il
» falloit ménager sa fille jusqu'à
» ce qu'elle fût plus avancée en
» âge, &c.

LA JEUNE FEMME.

» Mon cher Monsieur, daignez
» m'écouter à mon tour, je vous
» dirai la pure vérité, &c »

On peut juger de la décence des raisons de la jeune femme par la justification du mari. Nous nous arrêterons là , & peut-être en avons nous trop dit : ce qui faisoit les délices de la bonne compagnie de ces temps-là , seroit à peine digne des Boulevards aujourd'hui. Le second & le troisieme défendeur & leurs femmes s'attaquent & se défendent sur le ton des premiers ; l'Official parle à son tour ; on réplique de part & d'autre ; enfin l'Official prononce & le Hérait finit par l'Épilogue suivant :

« Monsieur notre hôte , ayez
 » soin de nous faire bonne chere ;
 » & en cas que ce que nous avons
 » dit vous paroisse un peu libre ,
 » tâchez de le prendre en bonne
 » part , & faites attention que tous
 » ceux qui se sont assemblés ici ,
 » n'y sont venus que pour rire &
 » pour badiner. Il est permis d'ê-

» tre fou au Carnaval, & vous
 » savez bien qu'on est plus gai le
 » Mardi Gras que le Vendredi
 » Saint. Si quelqu'un, soit hom-
 » me soit femme, ne veut pas
 » croire ce que je dis, je vais
 » l'inscrire sur mon catalogue des
 » fous ».

LE JEU DU TURC.

Un Héraut vient avertir que
 le Grand Seigneur a conquis la
 Grece, qu'il est arrivé en Alle-
 magne & qu'il amene son Conseil
 avec lui pour terminer toutes les
 querelles des Chrétiens. « Le Pay-
 » san ni le Marchand, dit-il, ne
 » trouvent de sécurité ni de paix
 » nulle part ; ils éprouvent nuit &
 » jour, sur terre & sur mer, toutes
 » sortes d'oppressions & d'injusti-
 » ces : chose honteuse à la No-
 » blesse qui n'a ni le courage ni
 » la volonté de s'opposer à de pa-

» reilles violences. Si on pendoit
 » tous les voleurs aux arbres qui
 » bordent les grands chemins, ils
 » n'auroient garde de piller les
 » voyageurs. Puisqu'on parvient à
 » prendre une bête féroce dans les
 » forêts, il y auroit bien moyen,
 » sans doute, d'attraper aussi les
 » brigands. Enfin, le Grand Sei-
 » gneur trouve les choses dans un
 » si mauvais état qu'il veut y re-
 » médier; son intention est de ré-
 » tablir la paix & la tranquillité
 » dans tous les pays : ainsi ceux
 » qui voudront en profiter, n'ont
 » qu'à approcher ».

Paroît ensuite un habitant de
 Nuremberg, qui dit au Turc :
 « Parle donc, Grand Turc, com-
 » ment as-tu pu te flatter de duper
 » les gens de bien? &c. Le Turc
 » lui répond : Le Sultan mon Maî-
 » tre est riche & puissant; sa piété
 » envers son Dieu lui a attiré les

» bénédictions du Ciel : auffi juf-
 » qu'ici a-t-il réuffi dans toutes fes
 » entreprifes. L'Empire de Trébi-
 » fonde , que nulle Puiffance n'a-
 » voit pu ébranler , vient de fe
 » foumettre à lui ainfi que le
 » Royaume de Barbarie , &c ». Le
 Nurembergois réplique : « Ecou-
 » te , grand Turc , tu manqueras
 » certainement ton coup en Alle-
 » magne , tu peux détaier au plu-
 » tôt : on ne fouffrira pas que des
 » Payens viennent fe nicher dans
 » la Chrétienté , c'eft de quoi
 » veuille nous préfervér notre
 » Dieu , ce Dieu qui a précipité
 » le tien du haut des cieux , &c ».
 Là deffus le Turc adrefse la pa-
 role à fon Empereur qu'il invite
 à méprifer généreufement ces pro-
 pos injurieux.

Le Sultan prend enfin la parole
 & protefte qu'il n'eft pas venu
 pour nuire à perfonne , mais feu-
 lément

lement pour mettre fin aux défordres qui désolent les Chrétiens.

« La lecture des livres, leur dit-

» il, nous a appris que quand le ri-

» che opprimerà le pauvre, quand

» l'homme d'esprit escroquera le

» bien de l'homme simple, quand

» celui qui est rassasié refusera de

» nourrir celui qui a faim, quand

» les Savants & les Docteurs don-

» neront de mauvais exemples aux

» Laïques, quand le pere se plain-

» dra de son fils, & quand le

» Seigneur ne protégera pas son

» Payfan, c'est alors que com-

» menceront les malheurs des

» Chrétiens ». Ensuite il continue

d'analyser les vices des Chrétiens,

dont il conte neuf principaux :

l'orgueil, l'usure, l'adultere, le

parjure, l'apostasie, la corruption

des juges, la simonie, les nou-

veaux droits imposés sur les peu-

ples & le mépris aussi absurde

Théâtre Allemand, T. I. b

qu'injuste dont on accable les gens de basse condition. « Tout » cela déplait à Dieu , dit-il , & » je suis venu pour y mettre ordre ».

Arrive un Envoyé du Pape , qui dit au Grand Seigneur qu'il est chargé de la part du Saint Pere de lui dire toutes sortes d'injures : il s'en acquite à merveille. L'Empereur Turc répond sur le même ton , & finit par observer que les Chrétiens ont des prêtres orgueilleux & lâches qui aiment bien à monter des chevaux superbement enharnachés , mais qui se soucient peu de combattre pour la foi.

Arrive ensuite un Envoyé de l'Empereur , qui en termes très-durs & très-grossiers menace le Sultan de le faire mettre en prison & de le châtier : celui-ci n'est guere plus honnête dans sa ré-

ponse, & finit par assurer que si l'Empereur veut user de violence, il trouvera à qui parler.

A cet Envoyé succede celui du Rhin, qui annonce qu'il vient de la part de tous les Electeurs rassemblés sur le Rhin, pour avertir le Sultan qu'ils ne souffriront pas qu'il reste maître de Constantinople; que c'est très-mal fait de sa part d'avoir pris cette ville & d'y avoir tué tant d'honnêtes gens. Le Sultan charge l'Envoyé de dire de sa part à tous les Princes Allemands que les Payens les détestent à cause de leur intempérance, & que pour fournir à la bonne chere qu'ils font, leurs sujets sont obligés de s'excéder de travail, &c.

Paroît enfin le Bourguemaître de Nuremberg, qui qualifiant le Sultan de Très-Haut Roi & de Suprême Empereur, de Prince

Souverain des Turcs & de tous les Payens , tenant la première place après son Dieu Mahomet , l'avertit poliment que le sauf conduit que lui ont accordé Messieurs de Nuremberg va expirer , & le prie de s'arranger en conséquence pour quitter la ville avant les vèpres. Le Sultan ne néglige pas cet avis , il baise le ton pour empêcher d'être maltraité , remercie la ville de la sûreté qu'elle lui a accordée , assure les Nurembergeois que ceux d'entre eux qui voudront venir en Turquie y seront favorablement reçus , & puis il se retire.

Pour conclusion , le Héraut revient sur la scène , adresse la parole à l'Hôte & lui fait un compliment mêlé de traits satyriques & de quelques polissonneries.

Il paroît que les Allemands goûtoient fort ces farces , puisque

dans les temps suivans on en vit éclore un nombre prodigieux , dont une grande partie a été imprimée & s'est conservée jusqu'à nos jours. Le seul Jean Saxe , en Allemand *Hanns Sachs* , cordonnier à Nuremberg , en composa depuis l'an 1518 jusqu'à 1563 soixante-cinq. Il eut pour successeur dans ce genre Jacques Ayrer , Notaire & Procureur à Nuremberg , qui en fit trente six , toutes antérieures au dix septieme siecle , dont le commencement semble être l'époque où les Jeux de Carnaval ont cessé d'être en vogue. On n'en trouve aucun qui ait été fait depuis l'an 1600 , du moins les farces qu'on continua de donner au Public n'eurent plus le titre de Jeux de Carnaval ; on lui substitua celui de Jeux plaisants , de Jeux bouffons , &c. Il est vrai que M. Gottsched , dans

son Catalogue , fait mention d'une piece de 1610 sous le titre de *Pieux Jeu de Carnaval du chaste Joseph* ; mais ce titre même désigne une piece sérieuse ; d'ailleurs il est fort incertain que la date de l'impression soit celle aussi de la composition.

Laissons les farces , & voyons quels furent les commencements de la véritable poésie théâtrale en Allemagne.

Les Allemands se sont familiarisés de bonne heure avec les anciens auteurs dramatiques , puisque M. Gottsched nous apprend qu'on conserve à la Bibliothèque du college de Zwickau des extraits de deux comédies de Térence faits vers la fin du quinzieme siecle , destinés à être représentés par les écoliers de ce college. Dans le même temps , en 1486 , parut une traduction de l'Eunu-

que , imprimée à Ulm , & bientôt après en 1499. une traduction de tout Térence , ornée d'un frontispice qui représente une salle de théâtre avec des acteurs & des spectateurs , telle qu'elle devoit être suivant l'idée qu'en avoit le traducteur : il y a aussi à la tête de chaque comédie une estampe où sont figurés tous les personnages de la piece , avec des étiquettes qui contiennent leurs noms. Dans l'Andrienne on voit même l'Isle d'Andros , un vaisseau en mer , Phania qui lutte contre les flots , & jusqu'au lit où accouche Philomene. Outre cela chaque scene est accompagnée d'une petite gravure où les acteurs paroissent habillés à la mode du pays du traducteur. Nous ne rapportons ces détails , peu intéressants par eux-mêmes , que pour faire observer le goût de ces temps-là.

La premiere comédie de Plaute, traduite en Allemand, est l'Aulularia, imprimée à Magdebourg en 1535, & la premiere piece traduite du Grec est Iphigénie en Aulide d'Euripide, à laquelle il plut au traducteur de donner le nom de *Comædio-Tragœdia*; on ne fait pas pourquoi. Elle fut imprimée en 1584.

Ces traductions & la lecture des poëtes Grecs & Latins firent naître aux Allemands l'idée de faire aussi des comédies & des tragédies, mais sans les rendre attentifs aux regles de l'art. En effet, le seizieme siecle abonde en productions Allemandes, décorées du nom de Comédies & de Tragédies, mais monstrueuses pour la plupart & plus bizarres les unes que les autres. Il y en a fort peu qui méritent que nous en parlions ici; aussi ne nous arrêterons-nous

qu'à celles qui peuvent faire connoître les progrès de l'art ou qui se distinguent par leur singularité. Du nombre de celles-ci sont les suivantes : *Jésus le vrai Messie*, Comédie en un Acte. Quel sujet pour une comédie ! Nous observerons à l'occasion de cette pièce qu'un grand nombre de celles que firent les Allemands dans ce siècle, tirent leur sujet de la Religion, & que dès le commencement du grand schisme qui a désolé l'Eglise, les Luthériens eurent recours au théâtre pour fortifier leur parti ; c'est ce qui donna lieu, entre autres, à la comédie qui a pour titre *Le nouvel Ane Allemand de Balaam*, ou *la belle Germanie changée par sorcellerie en Aneffe Papale*, mais rendue à son légitime Cavalier par la vertu de l'eau qui coule de la *Montagne blanche* ; au *Postillon*

Calviniste , & au Chevalier Chrétien d'Eisleben , jolie Comédie spirituelle où l'on trouve l'Histoire de Luther & celle de ses deux plus grands ennemis le Pape & Calvin ; à Eisleben 1623. Voici le sujet de cette piece. Certain Roi nommé Immanuel a trois fils , Pseudo-Pierre , Martin & Jean. L'aîné va voyager en Italie , le second à Eisleben , le troisieme en Suisse. Pendant leur absence , le pere meurt après avoir fait un testament , dans lequel il leur prescrit la maniere dont il veut qu'ils gouvernent leurs sujets. Mais l'aîné de retour s'empare seul du Thrône , contre la volonté expresse du Testateur , traite ses sujets avec la derniere cruauté & ne veut pas entendre parler du testament de son pere. Son frere Martin revient , & voyant les violences qu'exerçoit son frere , il lui

fit des représentations que Pseudo-Pierre ne daigne pas écouter. Tandis qu'ils sont à disputer , le cadet arrivé de la Suisse , & , en jeune homme vif & étourdi , il rejette le testament ou l'explique d'une manière étrange. Les choses ne pouvant se concilier ainsi , il imagine de déterrer le corps de leur défunt pere , le met en but & propose à ses freres d'y tirer tous trois , à condition que celui d'entr'eux qui frapperoit le plus près du cœur , deviendrait seul possesseur de tout le Royaume. Pseudo-Pierre accepte la proposition , mais Martin qui respecte son pere mort , s'y oppose , & la querelle s'échauffe plus que jamais. Martin , pour s'être si généreusement opposé à l'attentat de ses freres , devient un objet d'horreur pour eux , & en est cruellement persécuté. Mais la justice divine fait

apparoître aux trois freres leur défunt pere , qui fait effuyer des tourments terribles à l'aîné & au cadet , & qui récompense Martin de sa piété filiale , en lui mettant la couronne sur la tête. Suift , comme l'observe M. Gottsched , auroit-il pris là l'idée de son Conte du tonneau ?

Les Catholiques Allemands n'ont commencé que fort tard à mettre les disputes théologiques sur la Scene. La premiere piece qu'ils ont publiée dans ce genre est de 1671 ; elle a pour titre : *Jolie Comédie de la vraie ancienne Eglise Catholique & Apostolique , où les différents personnages qui y paroissent , discutent toutes les controverses agitées aujourd'hui entre les Catholiques Romains , les Luthériens , les Zuingliens , les Calvinistes , les Anabaptistes , &c. Ouvrage très-utile & très-*

agréable à tout vrai Chrétien Catholique. Romanopoli. Les personnages sont : Coridon, Menalcas, Mélibée Anabaptiste, Thestile sa femme, Luther, Brentius, Zuingle, Carolstad, François Moine, Brigitte Religieuse, Satan, le Pape Pie IV, le Cardinal Campegio, Hozius Evêque, Jésus-Christ, Saint Paul, Saint Pierre.

Nous ne trouvons pas que les Calvinistes aient eu recours aux mêmes armes pour combattre leurs adversaires : modération qu'on doit attribuer, sans doute, au principe commun à la plupart de leurs Théologiens, qui leur fait regarder comme contraire à la dignité du Christianisme toute représentation théâtrale, quand même elle auroit pour objet l'éducation des fideles. Ils portent l'austérité à cet égard jusqu'à re-

garder comme impies, ou du moins comme indécents , les Concerts spirituels.

Les amours de Mélibée & du Chevalier Calliste, Tragédie en dix-neuf Actes , par Sigism. Grimm , Docteur. *Augsbourg* , 1520. Cette piece est traduite de l'Espagnol d'un auteur inconnu. Cent ans après , l'original intitulé *Célestine* fut traduit en Latin par Caspar Barthius , sous le titre de *Pornoboscodidascalus*, ou *Tableau des miseres que s'attirent les jeunes gens par le libertinage* , &c. Le traducteur Latin qualifie cette piece de divine ; il dit que les Grecs ni les Romains n'ont rien qui lui soit comparable , & il observe que tout ce que les François avoient alors écrit de bon , étoit puisé dans les auteurs Espagnols. Il paroît cependant que l'auteur de ce drame monstrueux

n'avoit pas plus d'idée des regles du théâtre, que son traducteur Allemand.

Les Enfants inégaux d'Eve, Comédie en cinq Actes, par Hanns Sachs, 1553. Nous avons déjà remarqué que ce célèbre cordonnier de Nuremberg avoit composé soixante-cinq Jeux de Carnaval; on a aussi de lui soixante & seize Comédies, cinquante-neuf Tragédies, & tout ce qui est sorti de sa fertile plume a fourni de quoi remplir cinq gros volumes in-folio. Aussi son nom a-t-il passé en proverbe chez les Allemands qui, pour désigner un mauvais poëte, disent C'est un Hanns Saxe. Il n'en est pas moins surprenant qu'un homme de son métier & destitué de toutes connoissances littéraires, ait pu tirer de son propre fond ce qu'il a écrit. Au milieu des choses plattes &

triviales dont fourmillent ses ouvrages , on trouve quelquefois des tournures qui plaisent , & des pensées qui étonnent. Il est sur-tout difficile de concevoir comment , sans posséder les langues savantes , il a pu choisir des sujets tirés des auteurs Grecs & Latins , dans un temps où ils n'étoient pas encore traduits en Allemand. Revenons à la Comédie des Enfants d'Eve.

Dans cette piece , une des plus bizarres qu'on puisse imaginer , Dieu le pere vient pour s'assurer par lui-même des progrès que les enfants d'Adam ont faits dans la Religion. Il les examine sur le Catéchisme , & ce qu'on auroit peine à deviner , sur le Catéchisme de Luther. Abel & quelques-uns de ses freres se tirent très-bien d'affaire & répondent on ne peut pas mieux. Caïn , au contraire , & ceux de ses freres qui ne valent pas

mieux que lui , répondent on ne peut pas plus mal , & ennuyés de l'examen , ils s'en vont. Quand Eve demande à Abel où est son frere , celui-ci répond qu'il court & se bat avec des polissons dans la rue. Au reste , les fils d'Adam sont au nombre de dix ; il n'y est pas question des filles.

Parmi les pieces de cette époque qui méritent quelque attention par une sorte de régularité , nous nous arrêterons un moment sur celle qui a pour titre *La chaste Susanne , Drame spirituel en cinq Actes* , par Paul Rebhun , Curé d'Ælsnitz & Sur-Intendant des Eglises du Baillage de Vogtsberg, *Zwickau* , 1536 , réimprimé en 1544. Non-seulement chaque Acte y est bien divisé en Scenes assez bien liées , ce qui ne se trouve guere dans les pieces de ce temps , mais l'auteur attentif à la quan-

tité profodique s'est assujetti dans
 chaque scene à une mesure diffé-
 rente, enforte que les unes sont
 en vers de trois pieds, d'autres de
 quatre, d'autres de cinq, &c. &
 que les vers sont tantôt iambiques
 & tantôt trochaïques. Ce qui est
 encore plus remarquable dans
 cette piece, c'est que le poëte y
 a fait usage des Chœurs. Il y en a
 quatre, composés chacun de plu-
 sieurs couplets ou strophes, mis
 en musique & faits pour inspirer
 aux spectateurs des sentiments con-
 venables au sujet. Quoique cette
 piece soit très-imparfaite à plu-
 sieurs égards, on voit que l'au-
 teur qui, comme Luther, se pi-
 quoit d'écrire plus purement &
 plus élégamment qu'on ne faisoit
 alors, étoit nourri de la lecture
 des anciens & avoit raisonné les
 regles de leur théâtre. Nous ob-
 serverons qu'avant cette piece les

Allemands faisoient leurs vers de huit à neuf syllabes, ou de dix à onze, sans faire attention ni aux longues ni aux breves; ils comptoient simplement les syllabes, comme font aujourd'hui les poëtes François. On croit communément que c'est *Opitz* qui le premier a eu égard à la césure & aux longues & breves; c'est une erreur; *Rebhun* a eu soin d'indiquer à la tête de chaque scene le mètre qu'il y a observé.

Avant de passer à l'autre Epoque, nous dirons un mot de certaines pieces d'un genre particulier, qui datent de celle-ci & qui sont intitulées *Drames chantants*. Jacques Ayrer, déjà cité à l'occasion des Jeux de Carnaval, composa plusieurs de ces drames, dont neuf se sont conservés. Entre autres *Saint François déguisé* & *la jeune Veuve de Venise*; les trois mé-

chantes Femmes que ni Dieu ni leurs maris n'ont pu contenir , &c. M. Gottsched regarde ces drames chantants comme les précurseurs de l'Opéra Italien. La différence qu'il y a, c'est que dans ces drames Allemands tout se chante sur le même air, qu'il n'y a point de machines, & qu'en général le sujet ainsi que le langage y est bas & populaire.

SECONDE ÉPOQUE.

MARTIN OPITZ de Boberfeld, appelé à juste titre le pere de la poésie Allemande, peut être aussi regardé comme celui de la poésie dramatique en particulier. Les piéces qui lui ont mérité ce titre, sont *les Troyennes*, traduites du Latin de Sénèque, 1625; *Daphné*, Opéra tiré de l'Italien, 1627;

Judith, autre Opéra imité de l'Italien, 1633, & *Antigone*, Tragédie traduite du Grec de Sophocle, 1636. Toutes ces pieces ont le mérite d'être assez régulières, & sont beaucoup mieux écrites que tout ce qui avoit paru jusqu'à lui. Il entreprit en Allemagne ce que Corneille, quelques années après, eut la gloire d'exécuter en France. Il ouvrit la carrière & montra à ses Concitoyens la route qu'ils devoient tenir pour atteindre à la réputation des anciens. Mais les efforts de ces deux grands hommes, également célèbres dans les Annales de leur Nation, eurent des succès bien différents : Corneille excita des génies qui, en égalant & quelquefois en surpassant leur modele, rendirent la Scene Françoisé digne émule de celle d'Athenes, au lieu qu'Opitz ne fut imité que foiblement. Ses

successeurs substituerent l'esprit au
 sentiment , le faux brillant au su-
 blime , & inonderent le Théâtre
 Allemand de pieces plus insup-
 portables encorē que les farces
 insipides & les drames pédantes-
 ques qui parurent en même-temps.
 Le goût que les Allemands prirent
 aux ouvrages de *Marino* & d'au-
 tres poètes Italiens de la même
 trempe , les détourna du vrai che-
 min presque aussi tôt qu'il leur
 avoit été frayé. Ce goût si op-
 posé à la simplicité de la nature
 se fait déjà sentir dans les pieces
 d'*André Gryphius* ; il fut porté
 à l'excès par *Daniel Caspar de*
Lohenstein , qui en infecta pres-
 que toute l'Allemagne.

On a de Gryphius : *Arminius* ,
 Tragédie , 1650. *Cardenio & Cé-
 linde* , Tragédie bourgeoise , 1650.
Cathérine de Géorgie , Tragédie ,
 1657. *Sainte Félicité* , ou la

Mere constante, Tragédie, traduite du Latin de Nicolas Caufin, 1657. *La mort du Jurisconsulte Emilius Paulus Papinianus*, Tragédie, 1659. *Charles Stuard*, Tragédie, 1663. *La Nourrice*, Comédie, traduite de l'Italien de Girolamo Razzi, 1663. *Absurda comica*, ou *le Sieur Pierre Squenz*, Comédie, 1663. *Le Berger extravagant*, Comédie, traduite du François de Jean de la Lande, 1663. *Horribilicribrifax*, ou *l'Officier fanfaron*, Comédie, 1665. *Piaustus*, Opéra; *Majuma*, Opéra; *les sept Freres*, ou *les Gibéonites*, Tragédie, traduite du Hollandois de Vondel. On ignore en quelle année ces trois dernières pieces parurent pour la première fois.

Nous avons cinq Tragédies de Lohenstein : *Epicharis*, 1665. *Agrippine*, 1665. *Ibrahim*, 1673.

Sophonisbe, 1682, & *Cléopâtre* de 1682 aussi. Quoique ces piéces soient pleines de défauts monstrueux, tout n'y est pas méprisable, & nous nous réservons d'en faire connoître les beautés essentielles.

Ces deux hommes ne manquoient ni de talents ni de génie, & ils auroient illustré la Scene Allemande, s'ils n'avoient pas été entraîné par le mauvais goût de leur siècle.

Parmi les poètes dramatiques qui prirent Lohenstein pour modele, *Jean Christian Hallmann* fut un des plus célèbres. Il nous reste de lui neuf piéces qui se sont soutenues long-temps sur le théâtre Allemand: *La Veru triomphante*, ou *la fidele Vranie*, Comédie, 1667. *Mariamne*, Tragédie, 1670. *L'amour ingénieux*, ou *l'heureux Adonis & Rosibelle*, Pastorale, 1673.

1673. *L'Amour cëleste, ou la constante Sophie*, Tragédie, 1673. *Le Théâtre de la Fortune, ou l'invincible Adélaïde*, Tragédie, 1673. *L'Innocence mourante, ou Cathérine, Reine d'Angleterre*, Opéra, 1673. *La Tendresse paternelle, ou Antiochus mourant d'amour*, Tragédie, 1673. *La Vengeance divine, ou Théodoric de Vérone*, Tragédie, 1673. *La Vengeance rusée, ou le brave Héraclius*, Tragédie, 1673.

Tandis que Lohenstein & ses imitateurs se rendoient inintelligibles à force de vouloir être sublimes, il s'éleva pour ainsi dire une nouvelle secte de poètes dramatiques en Allemagne, qui voulant éviter l'enflure ridicule du ton de Lohenstein, donna dans le bas & dans le trivial. *Chrétien Weisse*, qui depuis 1677 composa plusieurs Tragédies &

Théâtre Allemand, T. I. c

Comédies qui contraſtoient parfaitement avec celles de Lohenſtein , fut comme le créateur de ce nouveau genre. Il étoit Recteur du College de Zittau , & il ne manqua pas de faire jouer ſes Pièces par les Ecoliers de ſon College : elles le furent bientôt ſur le Théâtre de tous les principaux Colleges d'Allemagne. On auroit dit que c'étoit une conſpiration à qui trouveroit les moyens les plus ſûrs de corrompre de bonne heure le goût de toute la Nation. Faut-il ſ'étonner après cela que la raifon , trouvant de toute part en Allemagne tant d'obſtacles à ſurmonter , y ait fait des progrès ſi lents dans cette partie comme dans toutes les autres ?

Pour mettre le comble à l'extravagance de ces temps-là , on imagina de mêler le Tragique avec le Comique. On faiſoit pa-

roître Arlequin dans les Tragédies, où il faisoit le rôle de Confident, quelquefois celui d'un grave personnage, & même il étoit souvent le Héros de la Piece. Les Comédiens donnerent à ces bouffonneries grossieres le nom de *grands Drames Politiques & Héroïques*, & ne manquoient pas, dans les affiches, de prévenir le Public qu'Arlequin y figureroit, & *divertiroit beaucoup les Spectateurs*. Les Allemands goûterent ces productions monstrueuses, & à la honte de cette Nation si sensée on ne représenta plus sur tous les Théâtres que ces misérables farces : aujourd'hui même dans la Capitale de l'Empire on ne parvient à amuser le Parterre qu'en lui donnant les grands Drames Politiques & Héroïques assaisonnés des fines plaisanteries & de la gaieté de *Hanns Wourst*. Ce nom, qui veut

dire *Jean Boudin* & revient à celui de *Jean Potage*, est d'usage en Allemagne, comme celui d'Arlequin, pour désigner le fou ou le bouffon de Théâtre.

Cet âge aussi fut fertile en Opéra Allemands. Après la *Daphné* d'Opitz, représentée pour la première fois à Dresde, à l'occasion du mariage de la sœur de l'Electeur avec le Landgrave de Hesse, on donna à la même Cour en 1650 *Hélène & Paris*, Opéra qui semble avoir introduit le goût de ces sortes de divertissements en Allemagne. Les Princes de l'Empire firent construire à l'envi des Salles d'Opéra dans le lieu de leur résidence; on en construisit aussi une à Hambourg, & vers la fin du dernier siècle l'Allemagne se vit inondée d'Opéra traduits de l'Italien ou du François, indépendamment de ceux que les Al-

lemands compoferent eux-mêmes, qui pour la plupart étant fort mauvais, exciterent l'indignation de quelques bons esprits; mais ces Juges séveres, au lieu de chercher les moyens de perfectionner ce genre, se bornerent à le décrier. Ils y parvinrent. L'Opéra Allemand perdit tout son crédit, il fut proscriit chez les Princes, qui substituerent l'Opéra Italien, & qui ayant insensiblement pris goût aux Drames étrangers, n'ouvrirent plus leurs Théâtres qu'aux Comédiens Italiens & François. La Scene Allemande bannie par cet événement des seuls endroits où elle auroit pu se perfectionner, se trouva, pour ainsi dire, abandonnée à des troupes serviles de Comédiens sans mœurs & sans goût.

Tel étoit l'état du Théâtre en Allemagne, lorsque M. *Gottsched*

entreprit de le réformer. Nous examinerons bientôt les moyens qu'il mit en usage pour y parvenir , & les succès qui en résulterent.

TROISIEME ÉPOQUE.

SI on ne jugeoit M. *Gottsched* que d'après les éloges que lui ont prodigués nombre de Littérateurs Allemands , on seroit forcé de le regarder comme le premier homme du monde. C'est un Ecrivain immortel , un Philosophe divin , le plus savant des Grammairiens , le plus éclairé des Critiques, Poëte sublime , Orateur aussi éloquent que profond ; enfin un de ces génies heureux , nés pour faire des révolutions. Il a créé la Scene Allemande , & tout en la créant il l'a mise dans un état de perfec-

tion si brillant qu'elle doit exciter l'envie & la jalousie des François & de toutes les Nations.

Sans vouloir rien diminuer de la reconnoissance que M. Gottsched a mérité de la part de ses compatriotes, nous oserons, malgré l'espece de culte qu'on lui rend, & qui s'étoit déjà fort ralenti quelque temps avant sa mort, nous oserons, dis-je, jeter un coup-d'œil impartial sur ses travaux Littéraires, & les apprécier à leur juste valeur. L'amour de la vérité, & le devoir que nous nous sommes imposé de mettre les François en état de juger de la révolution qui s'est faite en Allemagne dans les Belles-Lettres, l'emporte sur ce que nous devons à M. Gottsched & à ses adorateurs.

Nous avons dit que Lohenstein avoit infecté toute l'Allemagne

du mauvais goût de Marino : cependant quoique cet homme singulier fût regardé alors comme le génie le plus sublime, il se trouva dès le commencement de ce siècle de bons esprits qui éviterent la contagion, qui osèrent ne pas l'imiter, écrivirent dans un style également éloigné de l'enflure & de la bassesse, & parvinrent à joindre la correction & la pureté de l'expression à la justesse des pensées. Le célèbre *Wolf*, MM. *Bodmer* & *Breitinger*, les Auteurs du *Patriote de Hambourg*, *Canitz*, *Besser*, *Neukirch*, *Gunther* & beaucoup d'autres avoient donné d'excellents Ouvrages soit en vers soit en prose avant que le nom de M. Gottsched fut connu ; & quand ce même M. G. commença à mettre au jour des productions dont le mérite essentiel consistoit dans

la pureté du style , on vit paroître en même-temps les Poësies de *Haller* & de *Hagedorn* , & les Sermons de *Mosheim* , chefs-d'œuvre qui ont fait les délices de toutes les Nations éclairées & qui seront des modeles pour la postérité.

On voit que l'Allemagne dès la fin de 1730 faisoit de puissants efforts pour sortir de son ancienne barbarie , & qu'elle avoit fait les premiers pas vers la perfection , sans l'influence de M. G. Il étoit instruit ; il connoissoit assez bien la Littérature Françoise ; c'est même dans cette source qu'il avoit puisé les principes qu'il développa dans les livres élémentaires qu'il publia successivement. Il aimoit l'étude , & avoit le goût des bonnes choses : il pouvoit diriger ceux qui étoient en état d'inventer , mais il n'étoit pas en état d'in-

venter lui-même. Plus fait pour éclairer à un certain point que pour inspirer, il n'est sorti de son école que des hommes qui n'ont guere eu que le mérite d'avoir écrit purement; il les a loués, ils l'ont loué à l'excès. Il n'étoit pas né pour opérer la révolution dont on lui fait honneur, mais cette révolution faite, il pouvoit la maintenir & en propager la lumiere. Ce qu'on peut dire de plus vrai & de plus sensé sur M. G. c'est qu'il aimoit sa Patrie, qu'il desiroit ardemment qu'elle se rendît illustre, & qu'il y a contribué & par ses connoissances & par l'usage qu'il en a fait. Mais pour avoir paru dans l'instant de la révolution, pour y avoir applaudi, pour l'avoir encouragée, ce n'est certainement pas avoir le mérite de l'avoir méditée & consommée.

Nourri , comme nous l'avons observé , de la lecture des Auteurs François , M. G. sentit , ainsi que beaucoup d'autres de ses compatriotes , l'absurdité des bouffonneries qu'on étoit dans l'usage de mêler avec les sujets graves de la Tragédie : plus il connut le mérite d'un Drame régulier , & plus il vit avec douleur combien la Scene Allemande étoit au-dessous de la Scene Françoisse. Il conçut le projet de la réformer. La chose lui parut d'autant plus facile que , pour y réussir , il crut qu'il suffisoit de retrancher du Théâtre les farces qui le déshonoroient ; & d'y substituer des Pieces faites d'après les regles de l'art & écrites dans un style naturel & coulant. En conséquence il se hâta de se concerter avec le Chef d'une troupe de Comédiens qui tantôt jouoient à Leipfick , & tantôt à Brunswik ;

ils ne permirent plus à Arlequin de paroître sur la Scene , & même on composa une petite Piece dont le seul objet étoit de l'en exclurre solennellement & pour toujours. Sans consulter le goût ni les mœurs d'une Nation qui commençoit seulement à rougir de ce qu'elle avoit été , & qui s'agitoit encore violemment pour s'arracher du limon de la barbarie , il fit jouer les meilleures Pieces du Théâtre François. A la vérité elles étoient foiblement traduites , mais le fond , tout décharnu qu'il étoit , restoit encore , & ce genre étoit trop exquis pour produire un bon effet sur un Public qu'il falloit préparer & amener insensiblement aux choses qu'on eut l'inconfidération de lui montrer trop brusquement. Quel contraste , en effet , que le ton de finesse & de légèreté , & de l'esprit de galanterie

qui font le charme des Pièces Françaises, avec le ton & l'esprit des Allemands dans l'époque dont nous parlons ! M. G. composa bientôt lui-même, & fit composer plusieurs Drames où les trois unités étoient scrupuleusement observées. On cria victoire, le Théâtre Allemand étoit porté au plus haut degré de perfection, la Germanie comptoit ses Racines, ses Molières, & ce miracle venoit d'être opéré par M. Gottsched ! Il y a des temps où les choses les plus communes paroissent des prodiges. Les Pièces dont nous parlons en font foi : on peut les consulter, & on verra jusqu'où va l'exagération dans de certaines circonstances.

Il ne faut pas croire cependant que l'espece de culte qu'on rendoit à M. Gottsched, fut une maladie universelle. Des hommes sen-

sés de sa Nation osèrent , de son vivant , s'élever contre lui dans un des meilleurs Journaux de l'Allemagne. Voici comme s'explique sur son sujet l'Auteur estimé des *Lettres sur la Littérature moderne*, écrites depuis 1759 — 1763.

„ Il seroit à desirer que jamais
 „ M. Gottsched ne se fût mêlé du
 „ Théâtre. Sa prétendue réforme
 „ ne s'exerce que sur des baga-
 „ telles qui ne méritent pas l'at-
 „ tention d'un bon esprit, ou at-
 „ taque des choses qu'un bon
 „ esprit regrette. Quand la *Neu-*
 „ *ber* (a) donnoit le ton au Théa-
 „ tre Allemand , il étoit , sans
 „ doute , dans un état déplorable.
 „ Nos *Drames politiques & hé-*
 „ *roïques* étoient un amas d'ex-
 „ travagances , de galimatias &

(a) Femme du Chef de la Troupe dont nous avons parlé.

„ d'obscénités. Nos Comédies con-
 „ sistoient en déguisements & en
 „ forcelleries ; les coups de bâton y
 „ tenoient lieu de gaieté & de
 „ plaisanterie. Il ne falloit pas
 „ être un grand génie pour s'ap-
 „ percevoir de pareils abus ; aussi
 „ M. G. ne fut-il pas le premier
 „ à les reconnoître , mais il fut le
 „ premier qui crut avoir les forces
 „ nécessaires pour y remédier. Il
 „ savoit un peu de François ; il
 „ se mit à traduire , & excita tous
 „ ceux qui savoient rimer & dire
 „ *Oui Monsieur* à traduire aussi.
 „ Il fit , comme dit un Critique
 „ Suisse , sa Tragédie de *Caton* ,
 „ en employant la colle & les
 „ ciseaux ; mais il fit faire , sans
 „ employer ni la colle ni les ci-
 „ seaux , le *Darius & les Huîtres* ,
 „ l'*Elise & le Bouc du procès* ,
 „ l'*Aurele & le bel Esprit* , la *Ba-*
 „ *nise & l'Hypocondre*. Il pro-

» nonça l'anathême contre les
» Impromptus , & il fit chasser
» solennellement Arlequin du
» Théâtre , par une Piece qui fut
» bien l'Arlequinade la plus com-
» plette qu'on eût jamais jouée.
» Enfin il voulut moins être le
» réformateur de notre Théâtre ,
» que le créateur d'un nouveau.
» Et de quel nouveau Théâtre ?
» D'un Théâtre à la Françoisè.
» Il auroit cependant dû s'apper-
» çevoyr que nos mœurs ont plus
» de rapport & notre goût plus de
» conformité avec le goût & les
» mœurs des Anglois qu'avec ceux
» des François ; que dans nos Tra-
» gédies nous voulons plus voir
» & plus penser que la timide
» Tragédie Françoisè ne nous
» donne à penser ou à voir ; que le
» grand , le terrible & le mélan-
» colique agissent plus sûrement
» sur nous que le tendre & le

» passionné : & qu'en général nous
 » préférons les choses difficiles &
 » compliquées, à celles qui ne de-
 » mandent qu'un coup-d'œil pour
 » être apperçues. Ces réflexions
 » l'auroient naturellement conduit
 » droit au Théâtre Anglois. Qu'on
 » ne dise pas qu'il a aussi cherché
 » à profiter de celui-ci, témoin
 » son *Caton*. La préférence même
 » qu'il donne au *Caton* d'Addisson
 » sur toutes les Tragédies Angloi-
 » ses, prouve évidemment qu'il
 » n'a vu qu'avec les yeux des Fran-
 » çois, & qu'il n'avoit alors au-
 » cune connoissance de Shake-
 » spear, de Johnson, de Beau-
 » mont, de Fletcher, &c. que
 » son orgueil mal entendu l'a em-
 » pêché de connoître dans la suite.

» Si on avoit traduit pour nos
 » Allemands les chefs-d'œuvre de
 » Shakespear en y faisant quelques
 » changements, je suis sûr que

» cette méthode auroit eu un
» meilleur succès que celle de
» vouloir les familiariser tout d'un
» coup avec Corneille & Racine.
» Celui-là auroit plus été du goût
» du Public que ceux-ci, & il
» auroit excité parmi nous de
» meilleures têtes que n'ont fait
» les deux autres. Le génie qui
» inspire plus certainement le gé-
» nie, c'est celui qui semble tout
» devoir à la nature, & qui ne
» rebute pas par les pénibles per-
» fections de l'art. A juger même
» d'après les modèles que nous ont
» laissés les anciens, Shakespear
» est beaucoup plus grand Poëte
» Tragique que Corneille, quoi-
» que celui-ci ait fort bien connu
» les anciens, & que l'autre ne
» les ait presque pas connus du
» tout. L'un approche plus d'eux
» par la connoissance & la perfec-
» tion de l'art, & Shakespear par

» l'essenciel. L'Anglois parvient
 » presque toujours au véritable
 » but de la Tragédie , quoique
 » sa démarche soit souvent irréguliere & même bizarre , &
 » le François l'atteint rarement ,
 » quoique marchant dans la route
 » frayée par les anciens. Après
 » l'Œdipe de Sophocle , il n'y a
 » point de Tragédies qui puissent
 » remuer plus fortement nos
 » cœurs & toutes nos passions que
 » celles d'*Otello* , *du Roi Lear* ,
 » *de Hamlet* , &c. Corneille en
 » a-t-il une seule qui fasse éprouver
 » la moitié de ce qu'on éprouve
 » à *Zaire* ? Cependant cette Piece
 » est encore au-dessous *du More*
 » *de Vénise* , parce que l'Auteur
 » n'a pas osé suivre son modele.

» Il ne seroit pas difficile de
 » prouver que nos anciennes Pieces
 » tiennent beaucoup du goût
 » Anglois. Celle *du Docteur Fauste*

» qui est si connue , a quantité de
» Scenes qui respirent le génie de
» Shakespear. Un de mes amis
» qui conserve précieusement une
» ancienne esquisse de cette Tra-
» gédie qui a fait tant de bruit
» en Allemagne, & qui même au-
» jourd'hui y a encore des admi-
» rateurs , m'en a communiqué
» une Scene que le Lecteur ne
» fera peut-être pas fâché de con-
» noître. On fait que ce fameux
» Fauste, regardé long-temps com-
» me l'inventeur de l'art typo-
» graphique , fut accusé de ma-
» gie par les Moines de son temps.
» Il a besoin d'un Démon intel-
» ligent & actif, & il l'appelle par
» des conjurations ; les Démons
» obéissent à sa voix , & au lieu
» d'un il en paroît sept.

» FAUSTE , ET SEPT ESPRITS
INFERNAUX.

» FAUSTE. Est-ce vous qui êtes
» les Esprits les plus prompts &
» les plus agiles de l'Enfer ?

» TOUS LES ESPRITS. Oui.

» FAUSTE. L'êtes-vous tous éga-
» lement ?

» TOUS LES ESPRITS. Non.

» FAUSTE. Lequel de vous l'est
» davantage ?

» TOUS LES ESPRITS. Moi.

» FAUSTE. Sur sept Diables il
» n'y a que six menteurs , quel pro-
» dige !.... Mais voyons , que je
» vous connoisse de plus près....

» LE PREMIER ESPRIT. Cela ar-
» rivera un jour ! Mais... ne nous
» arrête pas plus long-temps ; que
» nous veux-tu ?

» FAUSTE. Comment t'appelles-
» tu ? Quelle est ta promptitude ?

» L'ESPRIT. Je t'en aurois plus

» vite donné la preuve que je ne
» répondrais à ta question.

» FAUSTE. Voyons. Regarde ,
» que fais-je ?

» L'ESPRIT. Tu passes rapide-
» ment ton doigt à travers la flam-
» me de la bougie....

» FAUSTE. Et je ne me brûle
» pas. Va passer sept fois de même
» à travers les flammes de l'Enfer
» sans te brûler..... Eh bien ! te
» voilà interdit ?..... Je m'apper-
» çois qu'il y a aussi des fanfarons
» parmi les Diables. Ce seroit , en
» effet , dommage qu'il vous man-
» quât le moindre des vices. (*Au*
» *second.*) Et toi, comment t'ap-
» pelles-tu ?

» LE SECOND ESPRIT. Chil ; ce
» qui dans votre langage long &
» traînant veut dire *les traits de*
» *la peste.*

» FAUSTE. Et à quel point es-tu
» prompt ?

» LE SECOND ESPRIT. Comme
» mon nom l'indique : comme le
» venin de la peste.

» FAUSTE. Va donc servir un
» Médecin ; tu es beaucoup trop
» lent pour moi. Et toi (*au troi-*
» *sieme*) comment t'appelles-tu ?

» LE TROISIEME ESPRIT. Je m'ap-
» pelle Dilla ; je suis porté sur les
» aîles du vent.

» FAUSTE (*au quatrieme Es-*
» *prit.*) Et toi ?

» LE QUATRIEME ESPRIT. Mon
» nom est Jutta , car je suis porté
» sur les rayons de la lumiere.

» FAUSTE. O vous , dont la
» promptitude peut être exprimée
» par des nombres finis , miséra-
» bles....

» LE CINQUIEME ESPRIT. Cesse
» de t'indigner contre eux ; ils ne
» sont les messagers de Satan que
» pour le monde matériel ; nous
» autres le sommes pour le monde.

» des Esprits , & tu nous trouve-
» ras beaucoup plus prompts.

» FAUSTE. Et quelle est ta
» promptitude ?

» LE CINQUIEME ESPRIT. Celle
» de la pensée de l'homme.

» FAUSTE. Voilà quelque cho-
» se. . . . Mais les pensées de l'hom-
» me ne sont pas promptes dans
» tous les temps ; elles ne le sont
» pas , lorsque la vérité & la vertu
» les appellent. Qu'elles sont len-
» tes alors ! Tu peux être
» prompt quand tu le veux , j'en
» conviens ; mais qui me répon-
» dra que tu le voudras toujours ?
» Non , je n'aurai pas plus de con-
» fiance en toi que j'aurois dû en
» avoir en moi-même. . . . ah ! . . .

» (*au sixieme.*) Et toi , parle ,
» quelle est ta promptitude ?

» LE SIXIEME ESPRIT. Celle de
» la vengeance du vengeur.

» FAUSTE. Du vengeur ? . . . de
» quel vengeur ?

» LE

» LE SIXIEME ESPRIT. Du puissant, du terrible, qui s'est réservé à lui la vengeance, parce qu'elle lui fait plaisir.

» FAUSTE. Tu blasphêmes, malheureux. . . . Tu trembles ?
» Prompt, dis-tu, comme la vengeance du Peu s'en est fallu que je ne le nommasse. . . . Non, que son nom ne soit pas proféré parmi nous. . . . Sa vengeance seroit prompte ? & je vis encore je péche encore

» LE SIXIEME ESPRIT. Te laisser encore vivre & pécher, est déjà se venger de toi.

» FAUSTE. Et c'est un Diable qui me l'apprend ! . . . mais aujourd'hui pour la première fois. . . .
» Non, non, la vengeance n'est pas prompte, & si tu n'es pas plus prompt qu'elle, tu n'as qu'à te retirer. (*Au septieme.*) Et toi, à quel point es-tu prompt ?

Théâtre Allemand, T. I. d

» LE SEPTIEME ESPRIT. Mortel
» difficile à contenter , si ma
» promptitude ne te convient pas
» non plus....

» FAUSTE. Réponds vîte ; quelle
» est-elle ?

» LE SEPTIEME ESPRIT. Celle du
» passage du bien au mal.

» FAUSTE. Ah , tu es le Diable
» qu'il me faut. Aussi prompt que
» le passage du bien au mal... Ah ,
» qu'il est rapide !... qu'il est ra-
» pide !... Sortez de ma présence ,
» vous autres limaçons de l'Orcus !
» retirez-vous !... Comme le pas-
» sage du bien au mal !... Je l'ai
» éprouvé , combien il est prompt ;
» hélas ! j'en ai fait l'expérience ! »

Sans adopter tous les sentiments de cette critique , nous avons cru devoir en mettre cette partie sous les yeux de nos Lecteurs , non-seulement parce qu'elle servira à fixer ses idées sur la réforme entreprise

par M. Gottsched , mais aussi parce que l'avis qu'y donne l'Auteur à ses compatriotes relativement à l'accord qu'il suppose être entre le caractère & le goût de sa Nation & celui des Anglois , a déterminé beaucoup de poètes Allemands à prendre les Anglois pour modèles.

La Scene Allemande est occupée aujourd'hui par des Auteurs qu'on pourroit regarder comme de Sectes différentes.

Les uns , partisans zélés de la doctrine de M. Gottsched , ne s'attachent qu'à observer scrupuleusement les trois unités , & font leurs Drames d'après les regles de l'art, comme un Apothicaire compose un remede d'après l'ordonnance du Médecin. Ces gens là ne font ni pleurer à leurs Tragédies , ni rire à leurs Comédies.

D'autres se piquent , comme

les précédents, d'imiter la régularité Françoise, mais en même-temps ils osent prendre les François pour modeles dans tout ce qu'ils ont d'excellent, & cherchent à les égaler aussi bien par le goût que par la maniere d'écrire. C'est dommage qu'ils mettent trop souvent sur la Scene Allemande des mœurs & des ridicules qui ne se trouvent qu'à Paris, & qui ne peuvent être ni connus ni sentis par le Public Allemand.

D'autres affectent le goût Anglois, à-peu-près comme les premiers affectent le goût François, & se font une sorte de gloire de mépriser les regles de l'art & d'imiter leurs modeles jusque dans leurs excès les plus monstrueux.

D'autres enfin cherchent à réunir dans leurs Drames la régularité & la décence des François à la

force & à la hardiesse des Anglois ; sans se faire cependant un scrupule de sacrifier l'unité du lieu à des avantages plus considérables.

Quoiqu'aucune de ces manieres ne se ressembtent , elles ont chacune leurs partisans , & le Parterre y applaudit alternativement , ce qui prouve que son goût n'est pas encore fixé.

De tous les Auteurs qui ont travaillé pour le Théâtre , ceux qui lui ont fait le plus d'honneur , sont sans contredit MM. *Schlegel* , *de Cronenk* , *de Brave* , *Lessing* , *Weiss* , *Gellert* , *Krüger* , *Stephanie* , *Gærner* , *Klopstock* , *Wieland* , *Bodmer* , & quelques autres dont les Pieces composeront ce Recueil.

Bien loin de croire que les meilleures Pieces Allemandes puissent soutenir la comparaison avec les bonnes Pieces Françaises ,

nous sommes convaincus que pas une ne pourroit être mise sur la Scene Françoisé sans des changements considérables. Nous n'en espérons pas moins que le Public accueillera favorablement notre Théâtre Allemand, quand même il n'auroit que le mérite de satisfaire sa curiosité sur une partie aussi intéressante de la Littérature Allemande, qu'il ne connoît pas encore. Mais nous ne craignons pas d'avancer que dans le nombre des Pièces que nous donnons, il s'en trouve qui par leur invention, leur force, leur esprit & leur économie surprendront tous ceux qui jusqu'ici n'ont eu qu'une opinion médiocre du Théâtre Allemand. Il n'a peut-être manqué à M. Lessing, Auteur de *Miss Sara Sampson* & de *Minna de Barnhelm*, & à M. Weis, Auteur de *Julie & Romeo*, pour égaler ce que nous avons de plus grand

dans le genre Dramatique , que d'être nés à Paris. Ce n'est pas que nous ayions l'absurde préjugé de croire que hors Paris il n'y a rien de beau ni de bon au monde ; mais il est certain qu'il n'y a pas d'endroit sur la terre , où les hommes destinés à produire du beau & du bon trouvent plus de secours & plus d'encouragements Il n'y a que Londres qui soit au pair avec la France à cet égard ; Berlin y aspire : le reste de l'Europe n'y pense pas.

Nous avons hésité pendant quelque temps, s'il ne vaudroit pas mieux ajuster les piéces Allemandes au goût François que de les traduire fidèlement. Le reproche qu'un des Critiques les plus éclairés a fait à cet égard au Traducteur du Théâtre Anglois , nous a paru une loi , & nous a déterminés à prendre le parti dont

lui-même a donné l'exemple. Ainsi le Public n'a pas à craindre de prendre sur notre traduction une idée fautive ou imparfaite du Théâtre Allemand ; il le connoîtra dans ce qu'il a de bon & de mauvais.

Le plus grand défaut qu'on puisse reprocher aux Auteurs Allemands, c'est de faire souvent languir l'action par des longueurs dont la vivacité Française ne s'accommode pas. Sans examiner d'où procède ce défaut qui, peut-être, est une suite du caractère national porté, comme on fait, à la réflexion, on ne sauroit assez admirer ni s'étonner qu'ils aient fait des progrès si rapides dans un genre aussi difficile, & qui semble demander le concours de tant de circonstances favorables qui manquent toutes aux Allemands. Nul encouragement de la part

des Princes , aucune récompense , aucune distinction à espérer pour l'Auteur , peu de bons Acteurs , un Parterre incapable de sentir le mérite d'une bonne piece , & conséquemment d'éclairer le Poëte. Il y a de théâtre fixe qu'à Vienne & à Hambourg , deux villes situées aux extrémités opposées de l'Allemagne. La pureté du langage si essentielle au théâtre , est absolument ignorée dans les provinces frontieres ; elle n'est cultivée que dans la Saxe & le Brandebourg qui sont comme le berceau & le centre de la politesse & des lettres. Les auteurs qui se sont distingués & qui servent de modèles aux autres , sont ou Saxons ou Brandebourgeois. Ces pays , à tous égards , seroient les plus propres à donner à la scene Allemande la perfection dont elle est susceptible ; mais malheureuse-

ment on n'y accueille & on n'y protege que les Muses Italiennes ou Françoises.

Il n'y a que l'Auguste Maison d'Autriche qui pourroit donner aux Muses Allemandes les secours dont elles ont besoin ; & c'est le seul bienfait que cette Maison à jamais respectable ait différé de faire aux vastes pays qui ont le bonheur d'être sous sa domination. Un des obstacles qui arrêtera long-temps à Vienne les progrès des arts de goût & d'agrément , c'est la grossièreté du langage. L'Allemand qu'on parle dans les Etats Autrichiens est un jargon barbare , qui malheureusement n'est pas à l'usage du peuple seulement. Croiroit-on que dans l'Autriche , ainsi que dans tous les pays Catholiques d'Allemagne , on a négligé long-temps , & même méprisé la culture de la

Langue & des Belles Lettres Allemandes par principe de religion ? que la plupart des Catholiques Allemands étoient persuadés que tout ouvrage écrit en langue Saxonne, c'est-à-dire, en bon Allemand, étoit hérétique, & qu'un Catholique ne pouvoit le lire sans blesser sa conscience ? Ce préjugé a regné si souverainement que dans le catalogue des poètes Allemands qui de nos jours ont illustré leur Nation, il ne se trouve pas un seul Catholique.

On commence cependant à croire en Allemagne qu'on peut cultiver les arts de génie & lire les bons livres, sans cesser d'être Catholiques. On a déjà osé à Vienne secouer le joug absurde de l'ancien préjugé. Depuis quinze ans on y a donné successivement des éditions très-belles & très-correctes des Œuvres de Gellert,

de Gessner, de Kleist, de Zacharie, de Klopstock, de Rabener, &c. par les soins de M. de Trattner, Imprimeur-Libraire de la Cour Impériale, & élevé par l'Empereur actuellement regnant à la condition des Nobles, pour le récompenser des services qu'il a rendus aux Lettres. M. de Sonnenfels joint au mérite de remplir avec la plus grande distinction la Chaire des Sciences économiques & politiques qui lui est confiée, celui de cultiver les Belles-Lettres avec le plus grand succès. Il a la gloire d'être le premier auteur Catholique qui ait écrit dans sa langue avec pureté & avec goût. C'est à ce Citoyen aussi estimable qu'éclairé, que l'Autriche doit l'idée de l'établissement d'une Académie à Vienne, qui s'occupe principalement de la culture de la langue, & qui met

tous les soins à perfectionner le théâtre , en tâchant d'épurer par une saine critique le goût des auteurs , & en inspirant aux comédiens la louable ambition de ne donner au Public que de bonnes pieces. Nous avons de M. de Sonnenfels une petite Pastorale pleine d'agrément ; mais ce qui la rend précieuse , c'est qu'elle fut faite pour être jouée par la Famille Impériale à la fête de la plus auguste des Souveraines & de la plus excellente de toutes les meres.

Ces commencements semblent promettre au théâtre Allemand un avenir heureux dans une ville immense où résident une Cour brillante , & des Maîtres qui ne sont occupés que du bonheur & de la gloire de leurs sujets.



Au moment que nous allions mettre cette Dissertation sous presse, le hazard nous a fait connoître un *Théâtre Allemand* qui paroît depuis peu en Hollande. Cet ouvrage, entrepris par un homme d'esprit, contraste parfaitement avec le nôtre. C'est une collection des pieces que nous aurions peut-être négligé de faire entrer dans notre Théâtre; ainsi il résultera du travail de M. C**. D**. & du nôtre, que les François auront tout ce que les Allemands ont écrit dans le genre dramatique.

Pour ne rien laisser à desirer au Public sur notre entreprise, nous nous proposons de lui donner dans le dernier Volume de notre Recueil les critiques qu'on a faites en Allemagne de toutes les pieces qui le composent. Par ce moyen il aura la satisfaction de connoître tout à la fois & les progrès de la scene en Allemagne, & ceux de la critique relative à cet objet intéressant.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier *la Traduction de plusieurs Pieces tirées du Théâtre Allemand.* Si cette Collection ne fournit point de modeles à nos Auteurs Dramatiques, du moins ne fera t elle connoître les progrès de nos voisins dans un art que nous chérissions. A Paris, le 10 Septembre 1769.

RÉMOND DE SAINTE ALBINE.

P R I V I L É G E D U R O I.

L O U I S par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, &c. SALUT. Notre amé le Sieur GAUGURRY, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer un Ouvrage intitulé : *Théâtre Allemand*, par une Société de gens de Lettres, s'il nous plaifoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, &c. A LA CHARGE que ces Présentes seront entegistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, &c. qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU, qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU; le tout à

peine de nullité des Présentes, &c. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimé, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & non-obstant clameur de Haro, Charte Normande & lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Fontainebleau, le Mercredi vingt-cinquieme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cent soixante-neuf, & de notre regne le cinquante-cinquieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 742. fol. 37. conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 3 Novembre 1769.

BRIASSON, *Sindic.*

J'ai cédé le présent Privilège à M. JUNKER, Auteur dudit Théâtre, pour en jouir & disposer comme il jugera à propos. A Paris, ce 14 Mai 1771.

GAUGURRY.

J'ai cédé mon droit au présent Privilège à M. DE LIVANI, Libraire à Châlons-sur-Saône, pour en jouir suivant le traité qui a été fait entre nous. A Paris, ce 15 Mai 1771.

JUNKER.

Registré les deux cessions ci-dessus, sur le Registre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 486. fol. 547. conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 22 Octobre 1771.

L. F. LE CLERC, *Adjoint.*

MISS
SARA SAMPSON,
TRAGÉDIE BOURGEOISE,
EN CINQ ACTES.

De M. LESSING.

Théâtre Allemand. T. I.

A C T E U R S.

SIR SAMPSON.

MISS SARA, sa Fille.

MELLEFONT.

MARWOOD, ancienne Maitresse
de Mellefont.

ARABELLA, jeune enfant, Fille
de Marwood.

WAITWELL, ancien Domestique
de Sir Sampson.

NORTON, Valet de Mellefont.

BETTY, Suivante de Miss Sara.

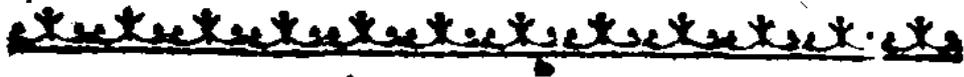
HANNAH, Suivante de Marwood.

L'AUBERGISTE, &c.

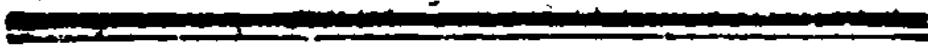


MISS

SARA SAMPSON.



ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente une Chambre dans
une Auberge.*

SIR SAMPSON, WAITWELL,
entrent en habits de voyage.

SAMPSON.

*M*A Fille ici? . . . ici, dans cette
misérable Auberge?

A ij

4 MISS SARA SAMPSON,
WAITWELL.

Mellefont sans doute a choisi la plus misérable de tout le Bourg pour sa demeure. Les méchans cherchent l'obscurité, parce qu'ils sont méchans. Mais que gagneroient-ils, quand ils pourroient se cacher à tous les yeux ? Les remords de la conscience sont plus redoutables que les reproches du monde entier. . . Vous pleurez, mon cher maître. . . Verrai-je donc toujours couler vos larmes ?

SAMPSON.

Laisse les couler, mon ami. . . . Mais Sara mérite-t-elle que j'en répande ? . . .

WAITWELL,

Elle le mérite, mon cher maître, elle le mérite . . .

SAMPSON.

Laisse-moi donc pleurer.

WAITWELL,

La meilleure, la plus belle, la plus innocente créature qui ait jamais vécu, être ainsi séduite ! Ah, Sara, Sara ! . . .

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 5

SAMPSON.

Tais-toi , par pitié ! Le présent ne déchire-t-il pas assez cruellement mon cœur , veux-tu augmenter mes tourmens par le souvenir de ma félicité passée ? Loin d'exciter mes regrets pour Sara , fais-moi rougir de ma tendresse ; exagere-moi sa faute , remplise moi , si tu peux , d'indignation contre elle , irrite ma fureur & ma vengeance contre son détestable séducteur : dis-moi que Sara ne fut jamais vertueuse , puisqu'elle a si facilement cessé de l'être ; dis-moi , oui , dis-moi , qu'elle ne m'a jamais aimé , puisque . . .

WAITWELL.

Si je disois cela , je dirois un mensonge , un mensonge impudent , abominable . . . Non , Sara a aimé son père , & assurément , assurément elle l'aime encore. S'il ne vous faut que cette vérité pour lui rendre votre tendresse , je la reverrai encore aujourd'hui entre vos bras.

SAMPSON.

Oui , Waitwell , c'est de cette vérité sur-tout , que j'ai besoin d'être con-

A iij

6 MISS SARA SAMPSON;

vaincu. Je ne peux plus vivre sans ma chere Sara : elle est le soutien & la consolation de ma vieillesse. Si je ne l'ai pas pour adoucir les restes de ma triste vie, qui la remplacera? Si elle m'aime encore, la faute est oubliée C'est l'erreur d'un cœur trop sensible, & sa fuite n'est que l'effet de son repentir. De pareilles erreurs dégradent moins l'espece humaine, que les vertus factices... Mais je le sens, Waitwell, je le sens, quand sa faute seroit un crime, quand elle seroit préméditée, ah! je la lui pardonnerois encore. Ma fille, quelle coupable qu'elle puisse être, m'est plus précieuse que le reste de la terre.

W A I T W E L L.

Essuyez vos larmes, mon cher maître. J'entends venir quelqu'un; c'est l'Hôte sans doute qui vient nous recevoir.



S C E N E I I.

L'AUBERGISTE, SIR SAMP-
SON, WAITWELL.

L'AUBERGISTE.

Si matin, Messieurs, si matin ? Soyez les bien-venus. Bon jour, Waitwell. Vous avez donc marché toute la nuit ? Est-ce là ce Monsieur dont tu me parlas hier ?

W A I T W E L L.

Oui ; c'est lui-même, & j'espere que comme nous en sommes convenus, tu...

L'AUBERGISTE.

Mylord, je suis tout à votre service. Que m'importe le sujet qui vous amene ici, & les raisons qui vous font garder l'incognito chez moi ? Un homme de mon-métier reçoit son argent, & ne doit pas s'inquiéter de ce que font ceux qui logent chez lui. Waitwell m'a dit que vous veniez dans l'intention d'observer un peu le jeune Seigneur qui demeure ici. Mais j'espere que vous n'a-

MISS SARA SAMPSON ;

vez pas celle de lui causer du chagrin , vous donneriez un mauvais renom à ma maison , & il y a des gens qui craindroient d'y venir. Nous sommes obligés nous autres de vivre en servant toutes sortes de personnes , & . . .

SAMPSON.

Ne craignez rien , conduisez - moi seulement dans la chambre que Waitwell a retenue pour moi. Les intentions qui m'amènent ici sont bonnes . . .

L'AUBERGISTE.

Je ne cherche pas à pénétrer dans vos secrets , Monseigneur. La curiosité n'a jamais été mon défaut. J'aurois pu , par exemple , savoir depuis long - tems qui est ce jeune Seigneur étranger que vous voulez observer ; mais je n'ai pas voulu. Ce que je peux conjecturer cependant , c'est qu'il a enlevé la dame qui est avec lui. L'excellente femme , ou fille , je ne fais lequel des deux ! Elle s'enferme toute la journée dans sa chambre , & pleure.

SAMPSON.

Et pleure ?

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 9

L' A U B E R G I S T E.

Oui , & pleure... Mais vous , Mylord ; pourquoi pleurez-vous ? il faut que cette dame vous intéresse bien vivement... Par hazard seriez-vous...

W A I T W E L L.

Ne l'arrête pas d'avantage.

L' A U B E R G I S T E.

Venez , vous ne serez séparé de la dame qui vous intéresse si fort , que par une simple cloison , & peut-être...

W A I T W E L L.

Tu veux donc savoir bon gré malgré qui...

L' A U B E R G I S T E.

Non , mon ami , je ne veux rien savoir.

W A I T W E L L.

Dépêche-toi donc de nous conduire à l'endroit que tu nous destines , avant que personne s'éveille dans la maison.

L' A U B E R G I S T E.

Vous n'avez qu'à me suivre.



A v

SCENE III.

MELLEFONT, NORTON.

On leve la toile , & on découvre l'appartement de Mellefont.

MELLEFONT *en Robe de Chambre dans un fauteuil.*

QUELLE nuit, grand Dieu, quelle nuit j'ai passée ! Un criminel prêt à périr n'éprouve pas des tourmens plus cruels . . . Norton !, . . . Si je restois plus long-tems seul, je ne fais où pourroient me conduire mes tristes réflexions . . . Hé, Norton ! . . . il dort encore. Mais n'y a-t-il pas de la barbarie à empêcher ce pauvre misérable de reposer ? Qu'il est heureux ! . . . Mais je ne veux pas que ce qui est autour de moi soit heureux tandis que . . . Norton !

NORTON (*arrive*).

Monfieur . . .

MELLEFONT.

Habille-moi ! . : Tu as de l'humeur ?
Console-toi , Norton , quand je pour-
rai dormir , je te permettrai de dor-
mir aussi. Tâche de faire les choses
de bonne grace , & si ce n'est pas par
devoir , que ce soit au moins par pitié
pour moi.

NORTON.

Pitié , Monsieur ? Pitié de vous ?
Ah , je fais mieux placer la pitié !

MELLEFONT.

Et où donc ?

NORTON.

Laissez-moi vous habiller , & ne
m'interrogez pas . . .

MELLEFONT.

Bourreau ! Tes reproches viennent
encore se mêler à ceux de ma conf-
cience ! Je te comprends. Je sens sur
qui se porte ta pitié . . . Cependant tu
as raison , tu rends justice à l'un & à
l'autre. Sois sans compassion pour moi ;
déteste-moi dans ton cœur , mais . . .
tu dois te détester aussi.

A vj

12 MISS SARA SAMPSON;

NORTON.

Me détester aussi?

MELLEFONT.

Oui , puisque tu fers un monstre que la terre devroit refuser de porter, & que tu t'es rendu complice de ses forfaits.

NORTON.

Moi, je me suis rendu complice de vos forfaits ! & comment, s'ils vous plaît ?

MELLEFONT.

En gardant le silence..

NORTON.

Fort bien ! Mais écoutez vous rien dans la fureur de vos passions ? Si je m'étois avisé de dire un mot , il m'en auroit coûté la vie . . . D'ailleurs , convenez-en , Monsieur , quand je suis entré auprès de vous , vous étiez déjà corrompu au point qu'il ne restoit plus d'espoir de vous corriger. Quelle vie ne vous ai-je pas vu mener dès les premiers instans que j'ai été à votre service ! Noyé dans l'indigne société d'un tas de joueurs , d'aventuriers. . .

oui, Monsieur, oui, & malgré les titres brillans de Comtes, de Marquis dont ils étoient revêtus, ils étoient tous les plus vils des humains... Voilà les gens avec qui je vous ai vu dissiper une fortune immense qui pouvoit vous frayer la route aux plus grandes dignités. Votre commerce infame avec des femmes perdues, surtout avec cette scélérate Marwood...

MELLEFONT.

Ah, mon ami, remets-moi, si tu peux, dans ce train de vie abominable; c'étoit une vie vertueuse en comparaison de celle que je mene à présent. Je dissipois mon bien à la vérité; eh bien j'en suis puni, & je sentirai long-tems tout ce que l'indigence a de dur & d'humiliant. Je voyois des femmes vicieuses; soit. J'étois séduit, je séduisois à mon tour, mais au moins je ne séduisois que des femmes qui vouloient l'être... Je n'avois pas encore tendu le piège à la vertu, je n'avois pas encore égaré, précipité l'innocence dans un abîme de malheurs... Je n'avois point encore en-

14 MISS SARA SAMPSON;
levé une Sara de la maison de son pere;
d'un pere adoré, je ne l'avois pas
forcée à suivre le destin d'un scélérat
qui ne s'appartenoit plus à lui-même.
Je n'avois . . . Qui vient ici de si bon-
ne heure ?

S C E N E I V.

B E T T Y , M E L L E F O N T ,
N O R T O N .

N O R T O N .

C'EST Betty.

M E L L E F O N T .

Te voilà éveillée de grand matin ;
ma chere Betty ; comment se porte
ta maîtresse ?

B E T T Y .

Comment elle se porte ? (*en sanglotant*) Il étoit minuit sonné que je n'avois
pas encore pu la résoudre à se mettre au
lit. Elle s'est assoupie quelques instans,
mais grand Dieu, quel sommeil ! Elle
s'est éveillée en sursaut, s'est levée brus-

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 15

quement & s'est jettée dans mes bras en poussant des cris comme si elle eût été poursuivie par des assassins. Elle étoit toute tremblante; & une sueur froide couloit de son visage. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour calmer son effroi, elle a été inaccessible à tous mes soins & n'y a répondu que par des torrens de larmes, sans me dire un mot. Elle m'a envoyée plusieurs fois voir à votre porte si vous étiez levé. Elle veut vous parler. Vous seul pouvez la consoler. Faites-le, Mylord, je vous en conjure. Je sens bien que je ne résisterai point à la douleur qu'elle me cause, si elle continue à se tourmenter.

MELLEFONT.

Va lui dire que dans un instant je serai chez elle...

BETTY.

Non, elle veut venir chez vous.

MELLEFONT.

Dis-lui donc que je l'attends... ah !...

Betty sort.



SCÈNE V.

MELLEFONT, NORTON.

NORTON.

MALHEUREUSE Sara!

MELLEFONT.

De qui prétends-tu donc exciter la sensibilité par ton exclamation? Vois couler sur mes joues les premières larmes que j'aye versées depuis mon enfance!... Mauvaise disposition pour parler à une infortunée qui cherche de la consolation! Pourquoi aussi en cherche t-elle auprès de moi?... Mais où pourroit elle en trouver ailleurs?... Remettons - nous (*en s'essuyant les yeux.*) Qu'est devenue cette ancienne fermeté avec laquelle je contemplois froidement une belle femme en pleurs? Qu'est devenu l'heureux talent de la dissimulation par le moyen duquel je disois & je paroissais être tout ce que je voulois?... Elle va venir baignée de larmes, je n'y résisterai pas...

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 17

Troublé , confondu comme un vil criminel à qui on prononce son arrêt . . . je n'oserai lever les yeux sur elle . . . Que ferai-je ? Que lui dirai-je ? Conseille-moi , Norton . . .

N O R T O N .

Je vous conseille de faire tout ce qu'elle vous dira.

M E L L E F O N T .

Mais en faisant ce qu'elle dira , je ferai une chose cruelle envers elle-même. Elle a tort de presser une cérémonie qui , dans les circonstances présentes , ne peut se faire dans le Royaume , sans causer notre ruine entière.

N O R T O N .

Sortons-en donc. Pourquoi différez-vous ? Pourquoi laissez-vous couler inutilement les jours & les semaines ? Laissez-moi le maître de tout , & je vous répons que vous serez embarqué dès demain. Croyez moi , son chagrin ne la suivra pas au delà de la mer , & dans un autre pays . . .

M E L L E F O N T .

Je l'espere comme toi. Paix , elle vient : que mon cœur est agité !

SCENE VI.

SARA, MELLEFONT,
NORTON.

MELLEFONT (*allant au devant
de Sara*).

Vous avez, dit-on, passé une
nuit fort inquiète, ma chère Sara.

SARA.

Ah, Mellefont, si ce n'étoit qu'une
nuit inquiète...

MELLEFONT *à Norton.*

Laissez-nous.

Norton sort.

SCENE VII.

SARA, MELLEFONT.

MELLEFONT.

Vous êtes abattue, chère Miss, as-
seyez-vous.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 19

S A R A (*s'assied*).

Je vous incommode de bien grand matin : me pardonneriez-vous si je recommence mes plaintes avec le matin ?

M E L L E F O N T.

C'est-à-dire, mon adorable Miss ; que vous aurez peine à me pardonner vous-même un nouveau jour qui renaît, sans que j'aie mis fin à vos plaintes.

S A R A.

Que ne vous pardonnerois-je pas ? Vous savez ce que je vous ai déjà pardonné. Mais la neuvieme semaine, Mellefont, la neuvieme semaine commence aujourd'hui, & cette miserable maison me voit sur le même pied qu'au premier jour.

M E L L E F O N T.

Douteriez-vous de mon amour ?

S A R A.

Moi, douter de votre amour ? Non, je sens trop l'horreur de ma situation pour vouloir me priver du seul espoir qui peut l'adoucir.

20 MISS SARA SAMPSON,
MELLEFONT.

Comment ma chere Sara peut-elle donc s'inquiéter du retard d'une vaine cérémonie qui ne peut rien ajouter à mes sentimens pour elle ?

S A R A.

Ah, Mellefont, pourquoi faut-il que j'aye une autre idée que vous de cette cérémonie ? .. passez quelque chose à ma façon de penser ... Mais je m'imagine que cette cérémonie qui vous parçît vaine, est comme le sceau particulier du consentement du Ciel à l'union de l'homme & de la femme. Envain j'ai tâché d'adopter vos idées, & de bannir de mon cœur des doutes que vous regardez aujourd'hui pour la premiere fois comme des marques de défiance ; tous mes combats contre moi-même n'ont servi qu'à étourdir un moment ma raison : mais mon cœur, & un sentiment intérieur plus fort que tout ce que vous me dites hier, ont bientôt détruit l'illusion que vos raisonnemens avoient fait naître. La voix du remord me poursuit jusques dans les bras du sommeil.

Quelles horribles images il offre à mes yeux , . . Ah ! Mellefont , je les prendrois volontiers pour des rêves.

MELLEFONT.

Et pour quoi ma Sara , qui est si raisonnable , les prendroit-elle donc ?.. Rêves que tout cela , chere Miss , rêves , . . Que l'homme est malheureux !.. La nature n'a-t elle pas répandu assez de tourmens réels sur notre triste condition , faut-il que notre imagination y en ajoute encore de nouveaux ?

SARA.

Le Ciel est juste , Mellefont , il nous a laissé l'empire sur notre imagination , & les images qu'elle nous présente sont toujours conformes à nos actions , elles en deviennent ou la punition ou la récompense. Je sens que cette cérémonie , cette bénédiction , dont vous semblez faire si peu de cas , rameneroit la paix dans mon ame agitée. Refuserez-vous de faire pour moi quelques jours plutôt ce que vous avez intention de faire un jour ? Ayez pitié de moi , & pensez que quand vous ne me délivrez

22 MISS SARA SAMPSON,
riez par-là que des tourmens de mon
imagination, ces tourmens imaginai-
res sont cependant des tourmens, &
des tourmens très-réels pour celle qui
les ressent... Ah, Mellefont, que ne
puis-je vous peindre les frayeurs de
cette nuit aussi vivement que je les ai
senties! Epuisée par les pleurs & les
gémissemens, j'étois tombée sur mon
lit, les yeux à demi-fermés. Je com-
mençois à goûter les douceurs du re-
pos, lorsque tout-à-coup j'ai cru me
trouver à la pointe d'un rocher escar-
pé. Vous marchiez devant moi & je
vous suivois à pas chancelants & ti-
mides; vous me souteniez par un re-
gard que vous me jettiez en vous re-
tournant de tems en tems vers moi.
Soudain j'ai entendu une voix qui
m'ordonnoit avec douceur de m'arrê-
ter. C'étoit la voix de mon pere!..
Infortunée que je suis! Je ne puis
l'oublier! Ah si sa mémoire lui rend
d'aussi cruels services, s'il ne peut
m'oublier!... Mais il ne se souvient
plus de moi... Je l'espere au moins...
Quelle consolation, quelle affreuse
consolation pour Sara!... Au mo-

ment où je me suis retournée du côté d'où venoit cette voix , le pied m'a manqué , je chancelois & j'allois rouler au fond de l'abîme lorsque je me suis sentie retenue par une personne qui me ressembloit. Je lui exprimois déjà ma reconnoissance par les remerciemens les plus ardens , lorsqu'elle a tiré un poignard caché dans son sein , elle a levé le bras & m'en a frappée en me disant : Je ne t'ai sauvée que pour te perdre... Le coup que j'ai reçu m'a éveillée , & quoique éveillée , j'ai continué à sentir tout ce qu'un coup mortel peut avoir de douloureux , sans éprouver en même tems la satisfaction d'espérer que ce coup mettroit fin aux horreurs de ma triste vie!..

MELLEFONT.

Ah , ma chere Sara , je vous promets la fin de vos tourmens sans celle de votre vie , qui seroit aussi la fin de la mienne. Bannissez l'effroi d'un songe imposteur...

SARA.

C'est de vous que j'attends la force,

24 MISS SARA SAMPSON,

d'en détruire l'impression. Que ce soit l'amour ou la séduction, que ce soit le bonheur ou le malheur qui m'aient jettée entre vos bras, j'y veux vivre & mourir, & je suis à vous pour jamais. Mais jusqu'à présent je n'y suis pas encore de l'aveu du juge suprême qui a menacé de punir. . .

MELLEFONT.

Ah que tout son courroux tombe sur moi seul . . .

SARA.

Eh quel coup pourroit tomber sur vous, sans m'accabler en même-tems ?.. N'interprétez pas défavorablement mes instances. Dans le cas où je suis avec vous, une autre femme ne chercheroit peut-être, par un lien légitime, qu'à rétablir sa réputation. Moi, Mellefont, je n'y pense pas : je ne connois désormais sur la terre d'autre honneur que celui de vous aimer. Ce n'est pas pour le monde, c'est pour moi même que je désire de vous être unie. Et quand je vous appartiendrai légitimement, je consens que les hommes l'ignorent. Je ne vous demanderai

tu fait jusqu'ici qui puisse te faire regarder comme leur fils ?

MARTIN.

Crois tu donc que notre maître en aura été quitte pour la peur ? . . . Et quant à ce maudit étranger qui nous a arraché du bec un si friand morceau, laisse-moi faire , je m'en vengerais ou je ne pourrai. Sa montre m'appartiendra à coup sûr , ou bien . . . Le voici fort à propos. Vîte , va t-en. Je projette un coup de maître.

MICHEL.

Ma part, au moins , ma part !

SCÈNE II.

MARTIN, LE VOYAGEUR.

MARTIN.

JE vais contrefaire l'imbécille . . .
Très-humble serviteur , Monsieur . . .
Je m'appelle Martin , & je suis l'Intendant de ce Château.

B

LES JUIFS,
LE VOYAGEUR.

Je vous en félicite , mon ami : n'auriez-vous pas vu mon domestique , par hasard ?

MARTIN.

Non ; mais j'ai bien eu l'honneur d'entendre dire beaucoup de bien de votre respectable personne : & je suis bien aise d'avoir l'honneur de votre connoissance . . . On dit qu'hier au soir , vous avez tiré notre maître d'un danger très . . . dangereux. Or , comme je ne peux que me réjouir infiniment du bonheur de mon maître , je me réjouis . . .

LE VOYAGEUR.

J'entends : vous voulez me remercier de ce que j'ai secouru votre maître . . .

MARTIN.

Oui , c'est cela , c'est cela même.

LE VOYAGEUR.

Vous êtes un honnête homme , & . . .

MARTIN,

Je le suis en effet , & avec l'honnêteté on va loin , n'est-ce pas , Mr. ?

LE VOYAGEUR.

Je me tiens heureux d'avoir obligé tant d'honnêtes gens pour un service aussi léger. Leur reconnoissance est mille fois au-dessus de ce que j'ai fait. J'ai rempli un devoir que l'humanité nous impose à tous. J'ai fait pour votre maître ce que vous auriez fait pour moi dans le même danger. Puis-je vous être bon à quelque chose, mon ami ?

MARTIN.

Faites-moi le plaisir de m'apprendre comment & en quel endroit la chose est arrivée. Les voleurs étoient-ils en grand nombre ? Avoient-ils dessein d'ôter la vie à notre bon maître ? Ou n'en vouloient-ils qu'à son argent ?

LE VOYAGEUR.

Je vous dirai la chose en peu de mots ; à une lieue d'ici , j'ai entendu des cris aigus auprès de la forêt , j'y suis accouru promptement avec mon domestique . . .

MARTIN.

Ah ! Ah !

Bij

LES JUIFS,
LE VOYAGEUR.

J'ai trouvé votre maître dans une
voiture découverte . . .

MARTIN.

Ah! Ah!

LE VOYAGEUR.

Deux coquins déguisés . . .

MARTIN.

Déguisés!

LE VOYAGEUR.

Se jettaient déjà sur lui . . .

MARTIN.

Ah mon Dieu!

LE VOYAGEUR.

Et alloient l'égorger ou le voler,
je ne fais lequel des deux.

MARTIN.

Eh, sans doute, ils vouloient le
tuer, les méchants!

LE VOYAGEUR.

C'est ce que je ne dirai pas.

MARTIN.

Oh, croyez-moi, ils vouloient le
tuer. Je fais, je fais . . .

L E V O Y A G E U R.

Et que savez-vous ? Quoiqu'il en soit, aussi-tôt qu'ils m'ont apperçu, ils ont quitté prise & se sont sauvés dans le bois voisin. J'ai lâché un coup de pistolet sur un d'eux, mais comme il étoit déjà loin & qu'il commençoit à faire nuit, je ne crois pas l'avoir touché.

M A R T I N.

Oh non, vous ne l'avez pas attrappé...

L E V O Y A G E U R.

Comment le savez-vous ?

M A R T I N.

Je ne le fais pas, mais je m'en doute. Vous dites qu'il faisoit nuit, & on ne vise pas bien quand il fait nuit.

L E V O Y A G E U R.

Je ne saurois vous exprimer la reconnaissance qu'a fait éclater votre maître ; il m'a appelé cent fois son sauveur, & enfin il m'a forcé de l'accompagner à son château. Je voudrois que mes affaires me permissent de pouvoir y faire un plus long séjour : mais

il faut que j'en parte aujourd'hui même, & voilà pourquoi je cherche mon domestique.

MARTIN.

J'avois encore quelque chose à vous demander . . . Ah oui ; dites-moi , s'il vous plaît, quel air avoient ces voleurs ? Comment étoient-ils habillés ? Comment s'étoient-ils déguisés ?

LE VOYAGEUR.

Votre maître prétend que ce sont des Juifs. Il est vrai qu'ils avoient de longues barbes ; mais leur langage étoit , à ce qu'il m'a paru, le même que celui des payfans de ce canton. J'ai peine, à comprendre que les Juifs qui sont à peine tolérés ici en très-petit nombre , puissent infester les grands chemins.

MARTIN.

Cela ne fait rien : ce sont des Juifs , foyez-en bien persuadé. Ah , je vois bien que vous ne connoissez pas cette détestable engeance. Tous , sans en excepter un seul, sont des voleurs, des fripons , des brigands. Voilà aussi pourquoi le bon Dieu les a maudits.

Si j'étois Roi, je n'en laisserois pas un sur la terre. Ah que le Ciel préserve tous les vrais Chrétiens de ces gens-là ! Si le bon Dieu ne les haïssoit pas, pourquoi dans le dernier désastre arrivé à Breslau en auroit-il péri la moitié plus que de Chrétiens ? C'est une sage observation que notre Curé fit dans son dernier prône. On diroit qu'ils l'ont entendu & qu'ils ont voulu s'en venger sur notre bon maître. Ah mon cher Monsieur, si vous voulez être heureux dans le monde, évitez les Juifs comme la peste.

LE VOYAGEUR.

Encore si le peuple tenoit seul ce langage !

MARTIN.

Par exemple, Monsieur, j'étois un jour à la foire... Non, quand je pense à cette foire, j'empoisonnerois volontiers tous les Juifs à la fois, si je pouvois. Dans la foule, ils avoient subtilisé à l'un son mouchoir, à l'autre sa tabatière, à l'autre sa montre, & je ne fais combien d'autres choses. Ils sont d'une adresse inconcevable. Notre

maître d'école n'a pas les doigts si agiles quand il touche les orgues. D'abord ils vous serrent, vous serrent, à peu près comme je fais à présent...

LE VOYAGEUR.

Un peu moins rudement, mon ami!

MARTIN.

Permettez, permettez que je vous montre... voilà comme ils se tiennent... voyez-vous... Ils passent la main comme un éclair dans votre gousset, (*il fouille dans la poche du Voyageur & lui prend sa tabatiere.*) mais avec une dextérité si étonnante, qu'on croiroit que leur main va là, tandis qu'elle va là. S'ils ont des projets sur la tabatiere, ils regardent à la montre. (*Il veut voler la montre & est pris sur le fait*) Et s'ils en ont sur la montre, ils feignent d'en vouloir à la tabatiere...

LE VOYAGEUR.

Doucement, doucement! Que votre main va-t-elle faire-là?

MARTIN.

Vous voyez, Monsieur, que je serois un voleur bien mal adroit... Ah

si j'eusse été un Juif, c'étoit fait de votre montre... Mais je m'apperçois que je vous ennuie, il est tems de vous tirer ma révérence, & de vous assurer que je suis & que je ferai toute ma vie avec la plus grande reconnoissance & le plus profond respect, Monsieur, votre très-humble serviteur, Martin Krumm, Intendant de ce noble Château.

L E V O Y A G E U R.

Allez, allez.

S C E N E III.

L E V O Y A G E U R.

C E drôle, quelque bête qu'il paroisse, ou qu'il affecte de paroître, est peut être un plus grand fripon que tous les Juifs ensemble. Si un Juif trompe, il y est pour ainsi dire forcé, & il ne fait que rendre ce qu'on lui fait. Quand on voudra que la bonne foi regne entre deux nations, il faut qu'elles y contribuent également cha-

B v

cune de son côté, & que l'une n'opprime pas l'autre, Mais comment cela pourroit-il arriver si leur religion même leur fait une sorte de devoir de se haïr & de se persécuter réciproquement ? Cependant...

S C E N E V I.

LE VOYAGEUR, CHRISTOPHE.

LE VOYAGEUR.

N L faut donc toujours vous chercher quand on a besoin de vous ?

CHRISTOPHE.

Je ne puis être qu'en un endroit à la fois, & ce n'est pas ma faute si vous ne me cherchez pas en cet endroit, car certainement vous m'y trouveriez.

LE VOYAGEUR.

Vous ne pouvez-vous soutenir sur vos jambes. Je comprends maintenant d'où vient votre gaieté. N'êtes-vous pas honteux de vous enivrer ainsi dès le matin ?

CHRISTOPHE.

Enyvrer? A quelques verres de vin & d'eau-de-vie près, je suis encore à jeun.

LE VOYAGEUR.

Cela se voit : & je vous conseille de retourner d'où vous venez.

CHRISTOPHE.

Avis excellent ! Je le regarde comme un ordre. Vous allez voir si je fais obéir.

LE VOYAGEUR.

Brisons-là, je vous prie. Allez seller nos chevaux. Je veux partir avant midi.

CHRISTOPHE.

Tout de bon ? Je vois bien que vous voulez-vous divertir aujourd'hui. Est-ce la petite demoiselle de céans qui vous met de si bonne humeur ? Elle est, ma foi, gentille. . . Il faudroit seulement que cela eût quelques années de plus . . . seulement quelques années . . . N'est-ce pas, Monsieur ? Quand les filles ne sont pas parvenues à un certain degré de maturité. . .

B vj

LE VOYAGEUR.

Allez & faites ce que je vous ai dit.

CHRISTOPHE.

Vous prenez le ton sérieux. Malgré cela, j'attendrai que vous me le l'ordonniez une troisième fois. La chose en vaut la peine, & j'ai toujours eu pour principe de laisser à mes maîtres le tems de la réflexion. Pensez-y bien, Monsieur. Quoi quitter si brusquement un endroit où nous sommes si bien? Nous n'y sommes arrivés que d'hier; nous avons rendu au Maître du logis un service signalé: & il en seroit quitte pour un souper & un déjeuner que nous avons pris chez lui.

LE VOYAGEUR.

Finissez vos propos de valets.

CHRISTOPHE.

Vous vous fâchez? Calmez-vous, je vais . . .

LE VOYAGEUR.

Je ne vous supposois pas une façon de penser si vile & si grossière. Apprenez que le service que nous avons eu le bonheur de rendre, perd le nom

de bienfait dès que nous en attendons la moindre reconnoissance. J'ai eu tort de venir ici. Le plaisir d'avoir secouru un inconnu sans aucun intérêt, étoit si grand par lui-même ! Notre hôte va faire des frais pour nous témoigner sa reconnoissance, & bientôt ce sera nous qui lui devons des remerciemens. Ce qu'il fait pour nous, lui coûte certainement plus que nous a coûté ce que nous avons fait pour lui . . .

C H R I S T O P H E.

Votre philosophie va vous faire perdre haleine. Vous allez voir que je ne suis pas moins généreux que vous. Dans un quart d'heure vous pourrez monter à cheval.



SCENE V.

LE VOYAGEUR, ANGELIQUE.

LE VOYAGEUR.

D I LUS j'évite de me rendre familier avec cet homme , & plus il se rend familier avec moi.

ANGELIQUE.

Pourquoi donc nous avez - vous quittés , & pourquoi êtes - vous seul ici ? Est - ce que notre société vous ennuie déjà ? Je cherche à me rendre agréable à tout le monde , & à vous sur-tout ; aurois-je eu le malheur de vous déplaire ?

LE VOYAGEUR.

Pardon , Mademoiselle , j'ai été obligé de vous quitter pour venir dire à mon domestique de tenir mes chevaux prêts.

ANGELIQUE.

Que dites-vous ? Quoi vous voulez partir ? Et depuis quand êtes-vous ar-

rivé , Monsieur ? Dans un an ou deux , si vous vous ennuyez avec nous , vous songerez à nous quitter ; mais au bout d'un jour ! Cela seroit mal & je me fâcherai si vous y pensez encore.

LE VOYAGEUR.

Vous ne sauriez me faire une plus terrible menace.

ANGÉLIQUE.

Tout de bon ? Craindriez-vous en effet , que je me fâchasse contre vous ?

LE VOYAGEUR.

Qui ne craindroit pas la colere d'une personne aussi aimable que vous ?

ANGÉLIQUE.

Vous avez un peu l'air de vous moquer de moi , mais je ferai comme si vous parliez sérieusement . . . Ainsi , Monsieur , je vous répète que je me fâcherai beaucoup , mais beaucoup , si d'ici à un an vous songez à votre départ.

LE VOYAGEUR.

Avant ce terme vous serez lasse de me voir.

Et qui vous a dit cela, Monsieur?
Attendez toujours un an ; si quand il
fera fini vous voulez vous en aller,
nous vous prierons tant, tant...

LE VOYAGEUR.

Peut-être par bienfiance ?

ANGELIQUE.

Vous êtes méchant... Mais voici
mon papa ; je me retire ; ne lui dites
pas que j'étois avec vous, car il me
défend toujours d'aller avec les
hommes.

SCENE VI.

LE BARON , LE VOYAGEUR.

LE BARON.

MA fille n'étoit-elle pas avec vous ?
Pourquoi donc fuit-elle ?

LE VOYAGEUR.

Je vous félicite, Monsieur, d'avoir
un enfant aussi aimable.

LE BARON.

L'art ne l'a pas encore gâtée ; c'est la nature dans toute sa naïveté.

LE VOYAGEUR.

Elle n'en a que plus de charmes.

LE BARON.

Dans le peu de tems que je vous ai vu , je ne vous ai pas trouvé un sentiment qui n'eût rapport à ma façon de penser. Que n'ai - je toujours eu un ami comme vous ?

LE VOYAGEUR.

Vous outragez vos autres amis.

LE BARON.

Mes autres amis ? J'ai cinquante ans... J'ai eu des connoissances , mais pas encore un ami. Jamais l'amitié ne m'a paru avoir tant d'attraits que depuis le peu d'heures que j'ambitionne la vôtre. Comment pourrai-je la mériter ?

LE VOYAGEUR.

Mon amitié est bien peu de chose , & le seul desir de l'avoir est plus qu'il n'en faut pour l'obtenir. Votre priere est bien au dessus de ce que vous demandez.

L'amitié d'un bienfaiteur . . .

LE VOYAGEUR.

N'est plus amitié. Si vous me considérez sous cet aspect, je ne puis être votre ami. En supposant un moment que je serois votre bienfaiteur, n'aurois-je pas à craindre que votre amitié ne fût que de la reconnoissance?

LE BARON.

Est-il impossible d'allier ces deux sentimens ?

LE VOYAGEUR.

Cette réunion seroit difficile. La reconnoissance est un devoir pour une ame noble & sensible, l'amitié est un sentiment libre & indépendant.

LE BARON.

Comment pourrois-je . . . Votre extrême délicatesse m'interdit tous les moyens . . .

LE VOYAGEUR.

Je ne veux de vous qu'une chose ; c'est de ne pas faire plus de cas de moi que je ne mérite, & de me voir comme je me vois moi-même. Je n'ai fait

que mon devoir, & le devoir ne mérite aucune reconnoissance. Je l'ai fait avec plaisir, & votre amitié en est une récompense assez précieuse.

LE BARON.

Votre générosité me confond . . . Vous me trouvez peut-être téméraire . . . Je n'ai pas encore osé vous demander votre nom, votre état . . . je vous offre mon amitié, & peut-être êtes-vous d'un rang . . . à la mépriser . . .

LE VOYAGEUR.

Mépriser l'amitié d'un homme ! . . . Monsieur . . . vous avez une trop haute opinion de moi.

LE BARON, *à part.*

Lui demanderai-je qui il est ? Ma curiosité le blessera peut-être.

LE VOYAGEUR, *à part.*

S'il me demande qui je suis, que lui répondrai-je ?

LE BARON, *à part.*

Si je ne le lui demande pas, comment interprêtera-t-il ma discrétion ?

LE VOYAGEUR, *à part.*

Lui dirai-je la vérité ?

LE BARON *à part.*

Je ferai sonder son valet.

LE VOYAGEUR, *à part.*

Que ne suis-je quitte de cet embarras!

LE BARON.

Vous me paroissez rêveur.

LE VOYAGEUR.

J'allois vous dire la même chose.

LE BARON.

Je pensois à mon aventure d'hier. Je ne me suis pas trompé. Les deux malheureux qui m'ont attaqué étoient en effet des Juifs, mon bailli vient de me dire qu'on en a rencontré trois ou quatre sur le grand chemin, il y a environ deux ou trois jours. Comme il me les a dépeints, ils ressembloient à mes deux voleurs. Cela ne m'étonne pas; que doit-on attendre d'une nation avide de gain & incapable d'aucun sentiment d'équité. Le commerce qu'elle exerce est une école de brigandage, & elle se procure par la force ce qu'elle ne peut acquérir par la ruse. Active, industri-

euse, sobre & entreprenante, elle seroit estimable par ces bonnes qualités, si elle ne les employoit pas à la ruine des autres nations... Les Juifs m'ont toujours été funestes. Tandis que j'étois au service, j'eus ja foiblesse de me rendre caution d'un billet à ordre qu'une personne de ma connoissance avoit fait à un Juif; je ne fais comment cet habile fripon s'y prit, mais je fus obligé de payer deux fois le même billet... C'est bien la canaille la plus perverse & la plus vile... N'en pensez-vous pas comme moi?

LE VOYAGEUR.

Il est vrai que j'ai souvent entendu faire contre eux les mêmes plaintes...

LE BARON.

Leur physionomie seule prévient contre eux. On croit découvrir dans leurs yeux la mauvaise foi, la perfidie, la fraude, l'intérêt...

LE VOYAGEUR.

Vous êtes connoisseur en physionomie, & vous me faites craindre que la mienne...

Vous m'offensez. Comment pouvez vous concevoir un pareil soupçon ? Je n'en ai jamais vu qui annonçât autant de générosité & de candeur, ni qui inspirât le même intérêt que la vôtre.

LE VOYAGEUR.

A vous parler avec franchise, je vous avoue que je n'approuve pas les jugemens qu'on hazarde sur une nation entiere ; je crois qu'elles ont toutes leur bon & leur mauvais côté, & parmi les Juifs comme parmi les autres...

S C E N E · V I I .

ANGELIQUE, LE VOYAGEUR,
LE BARON.

ANGELIQUE.

AH ! Mon pauvre papa...

LE BARON.

Eh bien, qu'as-tu, qu'as-tu ? Pourquoi m'as-tu fui tantôt...

ANGELIQUE.

Ce n'est pas vous, mon papa, que j'ai fui, c'est votre reproche.

LE BARON.

Voilà une distinction bien fine. Mais pourquoi as-tu craint mon reproche ?

ANGELIQUE.

Vous le savez bien : c'est que j'étois avec Monsieur....

LE BARON.

Eh bien...

ANGELIQUE.

Monsieur est un homme, & vous m'avez dit que je ne devois rien avoir à faire avec les hommes...

LE BARON.

Tu devois bien te douter que Monsieur est dans l'exception, Je voudrois au contraire qu'il daignât te souffrir, je te verrois avec plaisir sans cesse auprès de lui..

ANGELIQUE.

Ah, je n'ai eu le plaisir de causer qu'une fois avec lui, & ce fera la der-

niere ; car son domestique a déjà tout préparé pour leur départ ; c'est ce que je venois vous dire.

LE BARON.

Quoi ? Qui ? Son domestique ?

LE VOYAGEUR.

Oui, Monsieur, & c'est par mon ordre.. Mes affaires & la crainte de vous importuner . . .

LE BARON.

Quoi, je n'aurai pas le bonheur de vous faire connoître plus particulièrement l'homme que vous avez obligé ? Ajoûtez, je vous en conjure, un nouveau bienfait à celui que j'ai déjà reçu de vous ; il me sera aussi précieux que la vie que je vous dois. Restez quelque tems . . . quelques jours avec nous. Ne me laissez pas le cruel regret de vous voir partir sans vous avoir connu, sans vous avoir honoré, je ne dirai pas récompensé comme vous le méritez ; cela n'est pas en mon pouvoir. Je rassemble aujourd'hui tous mes parens pour leur faire partager ma joie & leur procurer la satisfaction de voir
mon

mon libérateur , le mortel le plus estimable que j'aye encore connu.

LE VOYAGEUR.

Je suis bien sensible , Monsieur . . .
Mais il est de toute nécessité . . .

LE BARON.

Que vous restiez , Monsieur , que vous restiez. Je cours dire à votre domestique . . . mais le voici fort à propos.

SCÈNE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS. CHRISTOPHE , *botté & portant deux porte-manteaux sur ses épaules.*

CHRISTOPHE.

ALLONS, Monsieur, tout est prêt ; les chevaux sont sellés , faites vite vos adieux , puisque nous ne pouvons pas rester.

LE BARON.

Et qui vous en empêche ?

C

Certaines considérations qui ont l'entêtement de mon maître pour fondement, & la générosité pour prétexte.

LE VOYAGEUR.

Christophe radote quelque fois, je vous prie de lui pardonner. Je vois, Monsieur, que votre invitation n'est pas un compliment, & je m'y rends avec joie.

LE BARON.

Quels remercimens ne vous dois-je pas ?

LE VOYAGEUR.

Allez défeller les chevaux, nous ne partirons que demain.

ANGELIQUE.

N'entendez-vous pas votre maître qui vous dit d'aller défeller les chevaux ?

CHRISTOPHE.

Je devrois me fâcher, & j'en ai sujet : aussi peu s'en faut que je ne me mette de mauvaise humeur. Mais puisqu'il ne résulte de tout ceci que de rester un peu plus de tems dans un excel-

lent gîte , je prens mon mal en patience.

LE VOYAGEUR.

Taisez-vous , vous devenez insolent !

CHRISTOPHE.

Oui, car je dis la vérité.

ANGÉLIQUE.

Je suis bien aise , mais bien aise, que vous restiez. Il me semble que je vous en aime encore une fois davantage. Venez voir notre jardin ; je suis sûre qu'il vous plaira.

LE VOYAGEUR.

S'il vous plaît, Mademoiselle, il me plaira certainement aussi.

ANGÉLIQUE.

Venez donc , en attendant l'heure du dîner . . . Mon papa , vous le permettez ?

LE BARON.

Et même je vous y accompagnerai.

ANGÉLIQUE.

Non , non , nous ne voulons pas que vous preniez cette peine.

Songez donc , mon enfant , que je ne dois rien avoir de plus intéressant que de tenir compagnie à notre hôte , & de tâcher de l'amuser.

ANGELIQUE.

Il vous dispensera de te suivre au jardin , n'est-ce pas , Monsieur ? (*bas*) Dites que oui ; j'y voudrois aller seule avec vous.

LE VOYAGEUR.

Vous me feriez regretter , Monsieur , de m'être laissé persuader de rester , si je voyois que je vous gêne en la moindre chose. Je vous demande en grace . . .

LE BARON,

Ne faites pas attention à ce que dit cet enfant.

ANGELIQUE.

Enfant! . . . Vous me rendez toute honteuse . . . Monsieur croira que je n'ai que dix ans.



SCÈNE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS,
LISETTE.

LE BARON *voyant venir Lisette.*

Monsieur, puisque vous voulez bien avoir la complaisance d'accompagner ma fille au jardin, j'aurai l'honneur de vous y rejoindre dans un instant.

ANGÉLIQUE.

Ne vous gênez pas, mon papa. Allons, Monsieur. (*Elle sort avec le voyageur*).

LE BARON.

Lisette, j'ai quelque chose à te dire.

LISETTE.

Parlez, Monsieur.

LE BARON (*bas*).

J'ignore encore ce que c'est que l'étranger que j'ai chez moi; je brûle de le savoir, & je n'ose le lui deman-

der. Ne pourrois-tu pas par le moyen de son valet . . .

L I S E T T E.

J'entends : ma propre curiosité m'y portoit naturellement, & c'est pour cela que je venois ici . . .

LE B A R O N.

Tâche donc . . . & viens m'en donner des nouvelles ; tu m'obligeras.

L I S E T T E.

Laissez-moi faire.

LE B A R O N (*haut.*)

Lifette, je confie ce garçon à tes soins ; ne le laisse manquer de rien.

(*Il s'en va.*)

C H R I S T O P H E.

Ainsi me voilà recommandé à vos soins. Adieu, Mademoiselle.

SCÈNE X.

LISETTE, CHRISTOPHE.

LISETTE (*l'arrêtant*).

NON, Monsieur, je ne vous laisserai pas faire une pareille impolitesse : vous resterez. Ne me trouvez-vous pas digne de causer un moment avec vous.

CHRISTOPHE.

Digne ou non, Mademoiselle, je suis embarrassé, vous le voyez, & vous voudrez bien permettre que je me retire. Dès que j'aurai faim ou soif, je viendrai vous trouver.

LISETTE.

Voilà comme fait notre Sultan.

CHRISTOPHE.

Il faut que ce soit un homme d'esprit, puisqu'il fait comme moi.

LISETTE.

Si vous êtes curieux de faire connoissance avec lui, vous le trouverez dans la basse-cour où il est à la chaîne.

CHRISTOPHE.

Vous parlez d'un chien ? Je vois bien que vous avez entendu la faim & la soif du corps : c'est de la soif & de la faim . . . là . . . de cette faim qui donne de l'amour . . . Etes-vous contente de l'explication ?

L I S E T T E .

Plus que de la chose expliquée.

CHRISTOPHE.

Que voulez-vous dire par-là ? Vou-driez-vous me faire entendre qu'une déclaration d'amour de ma part ne vous déplairoit pas ?

L I S E T T E .

Peut-être. M'en feriez-vous un tout de bon ?

CHRISTOPHE.

Peut-être.

L I S E T T E .

En vérité, voilà une belle réponse ! Peut-être !

CHRISTOPHE.

Elle n'est pas différente de la vôtre.

L I S E T T E .

Non , mais dans ma bouche elle

veut dire toute autre chose. Peut-être , est le mot le plus fort que puisse hazarder une femme. Car quelque mauvais que soit notre jeu , il ne faut pas que nous laissions voir nos cartes.

CHRISTOPHE.

'Ah ! C'est une autre affaire. Venons au fait. (*Il jette les porte-manteaux à terre.*) Je suis bien sot de me fatiguer ainsi . . . Je vous aime , Mademoiselle.

LISETTE.

Voilà ce qu'on appelle dire beaucoup en peu de mots, Analysons ceci...

CHRISTOPHE.

Non , laissons-le plutôt entier. Cependant pour causer plus à notre aise , asseyons-nous sur ces porte-manteaux. Sans façon. (*Il la fait asseoir sur un porte-manteau.*) Je vous aime , Mademoiselle . . .

LISETTE.

Je suis fort mal assise . . . Je crois même qu'il y a des livres dans ce porte-manteau . . .

C v

C'est la bibliothèque de voyage de mon maître ; elle contient des comédies qui font pleurer , & des tragédies qui font rire ; des poëmes héroïques tendres , des chansons à boire profondément pensées & plusieurs autres de ces jolies choses nouvelles . . . Mais changeons de place ; asseyez-vous à la mienne . . . sans façons . . . elle est moins dure.

L I S E T T E .

Pardonnez-moi ; j'en ferai pas cette impolitesse . . .

C H R I S T O P H E .

Sans façons . . . sans complimens . . .
Vous ne voulez pas ?

L I S E T T E .

Puisque vous l'ordonnez . . . (*Elle se leve pour se mettre sur l'autre porte-manteau.*)

C H R I S T O P H E ,

Ordonner ! Dieu m'en garde . . .
Ordonner ! . . . ah c'est trop . . . si vous le prenez sur ce ton là , restez à votre place , Mademoiselle. (*Il se remet sur son porte-manteau.*)

LISETTE, *à part.*

Le grossier ! Mais il faut dissimuler.

CHRISTOPHE.

Où en étions-nous ? .. A l'amour...
oui... je vous aime donc, Mademoi-
selle ; je vous aime à la folie, vous di-
rois-je, si vous étiez une Marquise
Françoise.

LISETTE.

Seriez-vous François ?

CHRISTOPHE.

Non, & je l'avoue à ma honte, je
ne suis qu'un Allemand ; mais j'ai eu
le bonheur de vivre avec des François
qui ont eu la bonté de me former : je
crois qu'on s'en apperçoit ?

LISETTE.

Vous venez peut-être de France
avec votre Maître ?

CHRISTOPHE.

Non.

LISETTE.

D'où venez-vous donc ?

CHRISTOPHE.

De plus loin.

[Cv]

LISETTE.

D'Italie, peut-être ?

CHRISTOPHE.

Pas loin de là.

LISETTE.

C'est donc d'Angleterre ?

CHRISTOPHE.

A peu près. Mais j'oubliois que mes pauvres chevaux ont encore la selle sur le dos . . . pardon, Mademoiselle, levez-vous . . . (*Il reprend le porte-manteau.*) En dépit de tout mon amour, il faut que j'aille à mon devoir ; nous avons encore toute la journée & même la nuit à nous ; je saurai bien vous retrouver . . .

SCENE XI.

MARTIN, LISETTE.

LISETTE.

JE ne tirerai pas grand chose de ce drôle-là : ou il est trop bête ou trop fin ; l'un & l'autre rend impénétrable.

MARTIN.

Je vous trouve donc, Mademoiselle Lisette, avec le rival qui doit me supplanter ?

LISETTE.

Qu'appellez-vous supplanter ? . . . Apprenez, Monsieur Martin, que pour être supplanté il faut avoir été aimé.

MARTIN.

Je croyois l'être.

LISETTE.

C'est, Monsieur l'Intendant, que les gens de votre espece rêvent creux quelquefois. Aussi ne me formalisé-je pas de ce que vous l'avez cru, mais de ce que vous me l'avez dit. Je voudrois bien savoir par quels soins, par quelles complaisances, par quels présents vous vous êtes acquis des droits sur mon cœur ? . . . On ne les donne pas pour rien aujourd'hui. Vous avez peut-être cru que j'étois embarrassée du mien ?

MARTIN.

Diable ! Voilà qui est piquant, il faut prendre une prise de tabac là-

dessus . . . peut-être cela s'en ira-t'il par l'éternument . . . (*Il tire la tabatiere de sa poche , & joue quelque tems avec.*)

L I S E T T E, *bas.*

Où cet animal-là a-t-il eu cette tabatiere ?

M A R T I N.

Peut-on vous en offrir ?

L I S E T T E.

Bien obligée, Monsieur l'Intendant.
(*Elle prend du tabac.*)

M A R T I N, *bas.*

Comme elle devient douce !

L I S E T T E.

Est-ce une tabatiere d'argent ?

M A R T I N.

Si elle n'en étoit pas la porterois-je ?

L I S E T T E.

Est-il permis de la voir ?

M A R T I N,

Oui , mais dans ma main.

L I S E T T E.

La façon m'en paroît de bon goût.

M A R T I N.

Et ce métal ?

L I S E T T E.

La façon m'en plaît davantage.

M A R T I N.

Eh-bien , quand je la ferai fondre ,
je vous ferai présent de la façon.

L I S E T T E.

Vous êtes trop bon . . . C'est sans
doute une tabatiere qu'on vous a
donnée ?

M A R T I N.

Oui . . . elle ne me coûte pas un fou.

L I S E T T E.

Un présent comme celui-là seroit
une terrible tentation pour une fille ;
vous iriez loin avec un pareil meuble ,
Monsieur l'Intendant ; pour moi je sens
bien qu'un amant auroit beau jeu avec
moi s'il m'attaquoit avec ces armes là ,
j'aurois peine à tenir contre une si
belle tentation.

M A R T I N.

J'entens , j'entens . . .

L I S E T T E,

Puisqu'elle ne vous coûte rien , vous
devriez vous en faire une amie . . .

J'entens, j'entens...

LISETTE, *en le caressant.*

Me la donneriez-vous, si...

MARTIN.

Oh, je vous demande pardon, aujourd'hui on ne donne pas des tabatières d'argent pour rien; je ne suis pas plus embarrassé de la mienne que vous l'êtes de votre cœur.

LISETTE.

Belle comparaison! Un cœur & une tabatière.

MARTIN.

Oui, un cœur de rocher...

LISETTE.

Peut-être cesseroit il d'en être, si... Mais vous ne méritez pas ma tendresse... J'ai été bien sotte de croire que Monsieur l'Intendant étoit un de ces hommes qui pensent comme ils parlent.

MARTIN.

Je suis plus sot, moi, de croire qu'une femme parle comme elle pense. Tenez, Lisette.. (*Il lui donne la tabatière.*) Suis-je indigne de votre ten-

dresse à présent?.. Je ne veux vous en demander pour premier gage que la permission de baiser votre belle main. Oh que cela est bon!

SCENE XII.

Les acteurs précédens, ANGELIQUE.
(*Elle arrive doucement.*)

ANGELIQUE.

EH ! Monsieur l'Intendant... baissez donc ma main aussi !

LISETTE.

Oui da!..

MARTIN.

Très-volontiers, Mademoiselle...
(*Il veut lui baiser la main.*)

ANGELIQUE, *lui donnant un soufflet.*

Faquin ! N'avez-vous pas assez d'esprit pour voir que je me moque de vous !

MARTIN.

Diantre soit de la plaisanterie !

L I S E T T E.

Ha, ha, ha ! Mon cher Intendant . . .
je suis fâchée . . . ha, ha, ha !

M A R T I N.

Oui ! Vous vous moquez de moi ?
Voilà qui est bon, voilà qui est bon !

L I S E T T E.

Ha, ha, ha !

S C E N E X I I I.

A N G E L I Q U E , L I S E T T E.

A N G E L I Q U E.

J' E ne m'en serois jamais doutée, si
j'en ne l'avois vu moi-même. Quoi tu
te laisses baiser la main ? & cela, par
M. l'Intendant ?

L I S E T T E.

De quel droit venez-vous m'épier,
Mademoiselle ? Je vous croyois encore
au jardin avec l'étranger.

A N G E L I Q U E.

J'y serois encore en effet si papa n'étoit
venu. Mais quand je suis devant papa,

je ne peux plus rien dire de raisonnable ; il est si sérieux . . .

L I S E T T E.

Qu'appellez-vous de raisonnable ?
Avez-vous quelque chose à lui dire
que votre papa ne puisse entendre ?

A N G E L I Q U E.

Oh mille choses ! . . . Mais tu me fâcheras , si tu me questionnes davantage. Enfin j'ai de l'amitié pour ce Monsieur . . . Il m'est bien permis de l'avouer , peut-être ?

L I S E T T E.

C'est-à-dire que vous ne feriez point de querelle à Monsieur votre pere , si un jour il vous donnoit un époux comme celui-là ? Et qui fait s'il n'y pense pas ? Si vous aviez quelques années de plus , la chose seroit peut-être bientôt faite.

A N G E L I Q U E.

S'il n'est question que de quelques années de plus , papa n'a qu'à m'en donner quelques unes des siennes , je n'aurai garde de le contredire.

L I S E T T E .

Non , faisons mieux : je vous en donnerai quelques-unes des miennes : cela nous accommodera toutes deux. je ne serai plus trop vieille , & vous ne serez plus trop jeune.

A N G E L I Q U E .

Tu as raison.

L I S E T T E .

Voici le domestique de l'étranger. Il faut que je lui parle , & c'est pour votre bien . . . Laissez-moi seule avec lui . . . Retirez-vous . . .

A N G E L I Q U E .

N'oublie pas les années , entends-tu , Lisette ?



SCÈNE XIV.

LISETTE, CHRISTOPHE.

LISETTE.

MONSIEUR a faim ou soif, apparemment, puisqu'il revient à moi?

CHRISTOPHE.

Sans doute . . . mais bien entendu, selon l'explication que je vous ai donnée tantôt. Si vous voulez que je vous parle vrai, ma belle Demoiselle, vous m'avez donné dans la vue dès le moment que je suis arrivé ici. Mais comme je ne comptois y rester que quelques heures, je n'ai pas cherché à faire une connoissance plus intime. Qu'aurions-nous pu faire en si peu de tems? Il auroit donc fallu commencer le Roman par la queue.

LISETTE.

Vous avez raison. Maintenant nous pouvons procéder avec plus d'ordre; je peux entendre vos propositions,

& y répondre ; je peux vous faire mes objections, & vous pouvez les réfuter : au lieu que si vous m'aviez fait hier votre déclaration, elle m'auroit été agréable sans doute, mais elle m'auroit embarrassée ; car je n'aurois pas eu le tems de m'informer de votre état, de votre bien, de votre patrie, de vos emplois, & de plusieurs choses de cette espece.

CHRISTOPHE.

Mais tout cela est-il bien nécessaire ? C'est tout ce que vous pourriez exiger s'il étoit question d'un mariage dans les formes.

LISSETTE,

S'il n'étoit question que d'un sot mariage, je n'y ferois pas tant de façons. Mais il n'en est pas de même d'une intrigue amoureuse. La moindre bagatelle y devient importante, & ne vous flattez pas de rien obtenir de moi, que vous n'ayiez satisfait ma curiosité sur tous les points.

CHRISTOPHE.

Et jusqu'où va-t-elle ?

L I S E T T E.

Comme on juge toujours mieux du domestique par le maître, je veux savoir avant tout...

C H R I S T O P H E.

Qui est mon maître, n'est-ce pas ?
Ma foi vous me demandez-là une chose que je vous demanderois volontiers à vous-même.

L I S E T T E.

Et vous croyez vous tirer d'affaire par cette défaite usée ? En un mot, il faut que je sache qui est votre maître, ou tout commerce est rompu entre nous.

C H R I S T O P H E.

Il n'y a qu'un mois que je suis à son service ; depuis ce tems je l'ai toujours suivi sans m'informer ni de son nom, ni de sa naissance. Ce qui me plaît en lui, c'est qu'il paroît fort riche. Il ne m'a laissé manquer de rien pendant notre voyage, & je ne m'emers pas en peine du reste.

L I S E T T E.

Que voulez-vous que je me pro-

mette de votre tendresse , puisque vous refusez de confier à ma discrétion une semblable bagatelle ? Je n'en agirois pas ainsi avec vous , je ne pourrois rien vous refuser. Par exemple , voilà une jolie tabatiere . . .

CHRISTOPHE.

Eh bien . . .

LISETTE.

Vous n'aurez qu'à m'en prier un peu , & je vous dirois de qui elle me vient . . .

CHRISTOPHE.

J'aimerois mieux savoir à qui elle ira.

LISETTE.

Je ne suis pas encore décidée là-dessus. Cependant si vous ne l'avez pas , ne vous en prenez qu'à vous-même. Certainement , je ne laisserois pas votre sincérité sans récompense.

CHRISTOPHE.

Dites, mon bavardage. Mais sur mon honneur , si je suis discret cette fois-ci , je le suis par nécessité. Si j'avois des secrets , pourrois-je trouver une plus belle occasion de m'en défaire ?

LISETTE.

L I S E T T E.

Adieu. Je ne donnerai pas plus long-tems assaut à votre vertu. Je souhaite seulement qu'elle vous fasse trouver bientôt une belle tabatiere & une maîtresse, comme elle vient de vous faire perdre l'une & l'autre.

(Elle veut sortir.)

C H R I S T O P H E.

Où allez-vous, Mademoiselle, où allez-vous? Un moment... (à part.)
Il faut bien mentir.

L I S E T T E.

Eh bien, ferez-vous plus traitable? Mais... je vois qu'il vous en coûte... Non, non, je ne veux rien savoir...

C H R I S T O P H E.

Vous saurez tout... vous saurez tout... Ecoutez... Mon maître est... est un bon gentilhomme. Il vient... nous venons ensemble de... de Hollande... Il a été obligé... pour certaine affaire... pour une bagatelle... pour un meurtre... de prendre la fuite... &...

L I S E T T E.

Pour un meurtre?

D

· Oui... mais un meurtre honorable...
un duel.

L I S E T T E.

De vous ?

C H R I S T O P H E.

Moi ? Je suis en fuite avec lui...
Le mort... je veux dire les parents du
mort... nous ont fait poursuivre...
& c'est à cause de cette poursuite...
Il vous est aisé à présent de deviner
le reste... Que diantre aussi voulez-
vous qu'on fasse ? Un jeune étourdi
vient nous insulter, mon maître lui
passe son épée au travers du corps,
cela ne se pouvoit pas autrement... Si
quelqu'un m'insulte, je lui en fais au-
tant... ou bien je lui plante un souf-
flet. Un homme de cœur ne se laisse
pas insulter impunément.

L I S E T T E.

Je vous approuve. J'aime les gens
braves. Je suis un peu pointilleuse
aussi de mon naturel. Mais voici votre
maître. Diroit-on à son air qu'il est si
emporté, si cruel.

CHRISTOPHE.

Evitons sa présence , il pourroit
lire dans mes yeux que je l'ai trahi.

LISETTE.

Soit.

CHRISTOPHE.

Et la tabatiere?

LISETTE.

Allons toujours. (*à part.*) Il faut ;
avant de donner la tabatiere, que je
sache ce que Monsieur le Baron fera
pour moi.

SCÈNE XV.

LE VOYAGEUR.

Je ne trouve pas ma tabatiere...
Je soupçonnerois presque Monsieur
l'Intendant, ... Mais je peux l'avoir
égarée... Il ne faut pas légèrement...
Cependant il m'a ferré de si près...
il a porté la main à ma montre...
je l'ai pris sur le fait... Ne pourroit-
il pas avoir porté aussi la main à ma ta-
batiere sans que je n'en fusse apperçu?

D ij

SCENE XVI.

LE VOYAGEUR, MARTIN.

MARTIN.

OUF! (*Il veut s'en retourner sur ses pas quand il apperçoit le Voyageur.*)

LE VOYAGEUR.

Approchez, mon ami; approchez. (*à part*) Il a l'air aussi embarrassé que s'il devinoit ce que je pense... Approchez-donc!

MARTIN (*affectant une contenance fiere.*)

Oh! Je n'ai pas le tems; j'ai autre chose à faire que de causer avec vous. Je ne suis pas d'humeur d'entendre pour la dixieme fois le récit de vos faits héroïques. Allez les raconter à ceux qui ne les savent pas encore.

LE VOYAGEUR.

Qu'entends-je? L'intendant tantôt étoit simple & poli maintenant il est

insolent & grossier. Quel est donc votre véritable masque, mon ami ?

MARTIN.

Apprenez que je n'ai point de masque. Je ne veux plus disputer avec vous . . . Autrement . . . (*Il veut s'en aller.*)

LE VOYAGEUR.

Son insolence confirme mes soupçons . . . Non, non, arrêtez un moment, j'ai quelque chose à vous dire.

MARTIN.

Et moi je n'ai rien à entendre.

LE VOYAGEUR.

(*A part.*) Risquerai-je de lui dire . . .
Mais si je lui faisois une injustice . . .
(*Haut.*) Mon ami, n'auriez-vous pas par hazard trouvé ma tabatiere ?

MARTIN.

Que voulez-vous dire avec votre tabatiere ? . . . Si on vous l'a volée, est-ce ma faute ? Pour qui me prenez-vous ? pour un voleur ?

LE VOYAGEUR.

Et qui vous parle de vol ? Vous vous trahissez vous-même.

MARTIN.

Je me trahis moi-même ? Ainsi donc vous croyez que j'ai votre tabatiere ? Savez-vous, Monsieur , ce que c'est que d'accuser un honnête homme , le savez-vous ?

LE VOYAGEUR.

Pourquoi vous récrier si fort ? Je ne vous ai encore accusé de rien ; c'est vous qui êtes votre propre accusateur. Mais quand je vous accuserois en effet, aurois-je si grand tort ? Ne vous ai-je pas surpris dans le moment où vous alliez me dérober ma montre ?

MARTIN.

C'étoit une plaisanterie , & ... mais je vois bien que vous ne l'entendez pas. (*à part.*) Cette chienne de Lisette auroit-elle fait voir la tabatiere ?

LE VOYAGEUR.

J'entends si bien la plaisanterie , Monsieur Martin , que je crois que l'histoire de ma tabatiere n'est qu'un

badinage ; mais prenez garde de le pousser trop loin , cela pourroit devenir sérieux. Ménagez votre réputation. Je peux croire que tout ceci est fort innocent , mais les autres . . .

M A R T I N .

Oh ! les autres se seroient lassés depuis long-tems d'entendre de pareils propos. Mais si vous pensez que j'ai votre tabatiere , tenez , voyez mes poches . . . visitez-moi . . .

L E V O Y A G E U R .

Je ne suis pas dans l'usage de fouiller personne. Au reste . . .

M A R T I N .

Eh bien , pour que vous soyez convaincu de mon innocence , je vais les retourner moi-même . . . Examinez . . . (*d part.*) Il faudroit que le diable s'en mêlât pour qu'elle en sortît.

L E V O Y A G E U R .

Ne vous donnez pas tant de peine.

M A R T I N .

Non , non , je veux vous convaincre , je veux que vous voyiez de vos

Div

propres yeux. (*Il retourne ses poches.*
 Y a-t-il là une tabatiere ? C'est de la mie de pain . . . Là , il n'y a rien non plus . . . qu'un almanach . . . je le garde à cause des vers qui y sont . . . ils sont plaisans ... Voilà deux poches retournées . . . venons à la troisieme. (*En la retournant , il fait tomber deux grandes barbes.*) Que diantre est ceci ? (*Il veut ramasser promptement les barbes , mais le Voyageur le prévient.*)

LE VOYAGEUR.

Qu'est-ce que cela signifie ?

MARTIN, *à part.*

Je croyois avoir ferré ces vilaines barbes depuis long-tems.

LE VOYAGEUR.

C'est une barbe, je crois ! (*Il l'applique à son menton.*) Monsieur Martin, trouvez-vous que je ressemble à un Juif avec cette barbe ?

MARTIN.

Donnez, donnez. N'allez-vous pas encore avoir de nouvelles idées ? Je m'en fers quelquefois pour faire peur à mon petit garçon ; voilà à quoi elle est destinée.

LE VOYAGEUR.

Vous me la laisserez, s'il vous plaît.
Je veux m'en servir aussi pour faire
peur à quelqu'un.

MARTIN.

Point de plaisanterie : il faut me la
rendre. (*Il veut la lui arracher des
mains.*)

LE VOYAGEUR.

Alte-là, Monsieur Martin ; sinon...

MARTIN, *à part.*

Ma foi, je n'ai qu'à songer à faire
mon paquet... (*haut.*) On diroit que
vous n'êtes venu ici que pour mon
malheur... Mais je suis un honnête
homme... Je ne crains qui que ce
soit... Quoi qu'il arrive, je peux
faire serment & prouver que je n'ai
jamais fait un mauvais usage de cette
barbe... (*il s'en va.*)



SCENE XVII.
LE VOYAGEUR.

CET homme me fait naître de terribles soupçons contre lui... Ne seroit-il pas un de ces voleurs déguisés... Mais usons de circonspection dans une circonstance aussi délicate...

SCENE XVIII.**LE VOYAGEUR, LE BARON.****LE VOYAGEUR.**

VOUS êtes-vous apperçu qu'hier j'en suis venu aux mains avec un de vos voleurs, & que je lui ai arraché la barbe ? (*Il lui montre la barbe.*)

LE BARON.

Que voulez-vous dire par-là, Monsieur ?.. Mais pourquoi nous avez-vous quittés si promptement dans le jardin ?

LE VOYAGEUR.

Mon intention étoit de vous rejoindre à l'instant. Je vous avois quitté pour venir chercher ma tabatiere que je croyois avoir laissé quelque part ici.

LE BARON.

Je serois au désespoir que vous perdissiez quelque chose chez moi.

LE VOYAGEUR.

La perte ne seroit pas considérable... Mais regardez donc cette respectable barbe?

LE BARON.

Vous me l'avez déjà montrée; à quelle intention?

LE VOYAGEUR.

Je vais vous le dire. Je crois... mais non, je craindrois que mes conjectures...

LE BARON.

Vos conjectures? Expliquez-vous!

LE VOYAGEUR.

Je me reproche d'en avoir peut-être trop dit... Je pourrois me tromper...

Vous m'allarmez...

LE VOYAGEUR.

Quelle opinion avez-vous de votre Intendant ?

LE BARON.

Ne détournons pas la conversation... Je vous conjure par le service que vous m'avez rendu ; de me communiquer ce que vous hésitez de me dire...

LE VOYAGEUR.

La réponse que vous ferez à ma question, pourra seule me déterminer à vous parler ouvertement.

LE BARON.

Ce que je pense de mon Intendant ?.. Mais je crois que c'est un fort honnête homme.

LE VOYAGEUR.

Oubliez donc ce que je voulois vous dire...

LE BARON.

Une barbe... des conjectures... l'Intendant... Comment concilier tout cela ?.. Mes prieres ne pourroient-

elles rien sur vous ? Vous pourriez-vous être trompé ; mais supposez qu'en effet vous vous soyez trompé , que risquez-vous avec un ami ?

LE VOYAGEUR.

Vous me déterminez. Je vous dirai donc, que votre Intendant a laissé tomber cette barbe de sa poche ; qu'il en avoit encore une autre qu'il a ramassée promptement ; que ses propos & son embarras dévoient un homme qui craint qu'on ne pense de lui autant de mal qu'il en fait peut-être ; & que d'ailleurs je l'ai attrappé sur un fait peu honnête, & au moins fort suspect.

LE BARON.

Ce que vous me dites-là, est comme un trait de lumière. Vous dessillez mes yeux. Je crains bien . . . que vous ne vous soyez pas trompé ! Et vous hésitez à me communiquer une chose de cette nature ? . . Je vais de ce pas faire tout mon possible pour découvrir la vérité. Juste Ciel ! Aurois-je mon assassin dans ma propre maison ?

LE VOYAGEUR.

Je vous prie de ne me savoir aucun

mauvais gré si mes conjectures se trouvent fausses. Songez que vous me les avez arrachées, & que sans vos prières j'aurois gardé le silence.

LE BARON.

Vraies ou fausses, je vous en aurai toujours la plus grande obligation.

S C E N E X I X.

LE VOYAGEUR, & *ensuite*
CHRISTOPHE.

JE crains qu'il ne prenne un parti violent contre lui. . . Quelques fondés que soient mes soupçons contre cet homme, il pourroit cependant n'être pas coupable . . . Je suis très-embarrassé . . . En effet, ce n'est pas un petit reproche à se faire que celui d'avoir rendu des domestiques suspects à leur maître. Quand même il les trouveroit innocens, il a peine à leur rendre sa confiance . . . Plus j'y pense & plus je sens que je devois me taire . . . On pourra croire peut-être qu'un vil in-

térêt ou la vengeance m'ont fait agir...
Je suis au désespoir de ce que j'ai fait
& je donnerois tout au monde pour
empêcher au moins qu'on en vint à
des informations...

CHRISTOPHE *arrive en éclatant de
rire.*

Ah, ah, ah ! Savez-vous qui vous
êtes, Monsieur ?

LE VOYAGEUR.

Je fais que vous êtes un extrava-
gant. A propos de quoi me faites-
vous cette question ?

CHRISTOPHE.

Bon ! Si vous ne le savez pas, je
vous le dirai donc. Vous êtes Gentil-
homme ; vous venez de Hollande ;
vous vous y êtes battu en duel ; vous
avez eu le bonheur d'y tuer un jeune
étourdi. Les amis du défunt vous ont
poursuivi chaudement ; vous avez été
obligé de prendre la fuite, & moi j'ai
l'honneur de vous accompagner dans
votre fuite.

LE VOYAGEUR.

Rêvez-vous, ou êtes-vous ivre ?

CHRISTOPHE.

Ni l'un ni l'autre. Ce que je viens de dire seroit trop sensé pour l'yvresse & trop fou pour un rêve.

LE VOYAGEUR.

Qui vous a donc voulu faire accroire ces extravagances ?

CHRISTOPHE.

On ne me fait rien accroire, Monsieur. Mais ne trouvez-vous pas cela bien imaginé ? Et dans le peu de tems qu'on m'a laissé pour mentir, ne trouvez-vous pas que je m'en suis bien tiré ? Vous voilà désormais à l'abri de toute curiosité. Votre état est connu.

LE VOYAGEUR.

Mais que prétendez-vous que je tire de tout cela ?

CHRISTOPHE.

Rien que ce qu'il vous plaira, & vous me laisserez le reste. Écoutez comme la chose est arrivée. On m'a fait des questions sur votre nom, votre patrie, votre naissance, vos emplois ; j'ai eu bientôt dit ce que j'en savois, c'est

à-dire que je n'en savois rien. Vous sentez bien qu'une pareille réponse n'a pas été fort satisfaisante : on est revenu à la charge ; j'ai gardé le secret parce que je n'en avois point à révéler. Mais enfin un présent qu'on m'a offert m'a forcé à dire ce que je ne savois pas ; j'ai pris le parti de mentir.

LE VOYAGEUR.

Je suis en bonnes mains, à ce que je vois.

CHRISTOPHE.

Aurois-je par hasard dit la vérité ?

LE VOYAGEUR.

Lâche menteur ! Vous me mettez dans un embarras dont . . .

CHRISTOPHE.

Dont vous vous tirerez dès que vous jugerez à propos de me qualifier en public du nom honorable que vous venez de me donner.

LE VOYAGEUR.

Mais ne serois-je pas obligé alors de me découvrir. •

LES JUIFS;
CHRISTOPHE.

Tant mieux ! Je vous connoîtrois au moins . . . Je vous prends vous-même pour juge. Pouvois-je en bonne conscience refuser de faire un mensonge qui m'a valu cette belle tabatiere ? (*Il lui montre la tabatiere*). Peut-on se mettre en ses meubles à meilleur marché ?

LE VOYAGEUR.

Voyons. Quelle est ma surprise ! ..

CHRISTOPHE.

Je me doutois bien que vous seriez étonné. Ne mentiriez-vous pas vous-même à ce prix ?

LE VOYAGEUR.

C'est donc vous qui me l'aviez prise ?

CHRISTOPHE.

Comment ? Quoi ?

LE VOYAGEUR.

Ce n'est pas tant votre infidélité qui me fâche, que le soupçon qu'elle m'a fait concevoir contre un honnête homme. Et vous-avez encore l'audace

de me soutenir que c'est un présent?.. La façon dont vous l'auriez obtenu seroit aussi infame que le vol ... Allez ! Ne paroissez jamais devant moi !

CHRISTOPHE.

Je ne vous comprends pas, Monsieur. Quoi, vous voulez que cette tabatiere soit à vous, & que je vous l'aie volée ? Si cela étoit, il faudroit que je fusse ou bien impudent ou bien bête pour venir vous la montrer!.. Mais voici Lisette fort à propos!.. Arrivez, Mademoiselle, arrivez, & venez m'aider à faire sortir mon maître de son erreur.

SCENE XX.

LISETTE, LE VOYAGEUR,
CHRISTOPHE.

LISETTE.

AH ! Monsieur, quel trouble vous mettez chez nous ! Que vous a donc fait notre pauvre Intendant ? Toute la

maison est soulevée contre lui. On parle de barbes, de tabatières, de brigandages. L'intendant pleure & jure qu'il est innocent, & que vous l'accusez injustement. Monsieur est dans la plus grande colère; il vient d'envoyer chercher le Juge & les Echevins pour le faire mettre aux fers. Qu'est-ce que tout cela veut dire?

C H R I S T O P H E.

Tout cela n'est encore rien, Mademoiselle, en comparaison de ce que mon maître imagine contre moi . . .

L E V O Y A G E U R.

Je reconnois, ma chère Lifette, que j'ai été trop vite; l'Intendant n'est pas coupable, & c'est mon fripon de valet qui me cause le déplaisir mortel que j'éprouve. C'est lui qui m'avoit subtilisé la tabatière qui m'a fait avoir des soupçons sur Martin: & la barbe qu'il a laissé tomber pourroit n'être en effet qu'un jeu d'enfant, comme il l'a dit. Je vais tout réparer, avouer mon erreur, & faire tout ce qui dépendra de moi pour . . .

CHRISTOPHE.

Non, non, Monsieur, restez, il faut auparavant que vous me donniez satisfaction à moi-même. Parlez, Lisette; instruisez Monsieur de la chose. Je voudrois que vous fussiez pendue avec votre maudite tabatiere! Aviez-vous intention de me faire passer pour un voleur? N'est-ce pas vous qui me l'avez donnée?

LISETTE.

Sans doute; & je compte bien qu'elle vous restera.

LE VOYAGEUR.

Vous la lui avez donnée en effet? Mais cette tabatiere est à moi.

LISETTE.

A vous, Monsieur? Je ne le savois pas.

LE VOYAGEUR.

Vous l'aviez donc trouvée? Et ma négligence est la cause de tous ces troubles? . . . Je vous ai fait tort, mon cher Christophe, & je vous prie de me le pardonner. Je rougis de ma précipitation.

L I S E T T E *à part.*

Je commence à voir clair, & je doute qu'il se soit trompé.

L E V O Y A G E U R.

Allons, venez...

S C E N E X X I.

LE BARON, LE VOYAGEUR,
L I S E T T E , C H R I S T O P H E .

L E B A R O N *arrive à la hâte.*

L I S E T T E , remettez la tabatiere à Monsieur. Tout est découvert : il a tout avoué. N'as-tu pas honte d'avoir reçu des présens d'un homme comme celui-là ? Eh bien ? Où est la tabatiere ?

L I S E T T E .

Il y a long-tems qu'on l'a rendue à Monsieur. J'ai cru qu'il m'étoit permis de recevoir des présens d'un homme dont vous recevez des services. Je le connoissois aussi peu que vous le connoissiez.

CHRISTOPHE.

Ainsi mon présent est au diable ?
Elle est partie comme elle étoit venue.

LE BARON.

Mon précieux ami, comment pourrois-je jamais m'acquitter envers vous ? Vous venez de me tirer d'un second danger aussi grand que le premier. Je vous dois la vie. Sans vous, je n'aurois jamais découvert le malheur qui me menaçoit. Le Maire lui-même, que je regardois comme le plus honnête homme de mes domaines, étoit son infame complice. Si vous étiez parti aujourd'hui . . .

LE VOYAGEUR.

Le secours que je vous ai donné hier, seroit peut-être devenu inutile. Je m'estime heureux que le Ciel se soit servi de moi pour faire cette découverte inattendue ; & maintenant j'en ai autant de joie, que j'avois de crainte tout-à l'heure de m'être trompé.

LE BARON.

On ne fait ce qu'on doit le plus admirer en vous, ou de votre humanité ou de votre générosité. Ah, si ce que m'a dit Lisette étoit vrai !

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS. ANGELIQUE.

L I S E T T E.

ET pourquoi ne seroit-ce pas vrai?

L E B A R O N.

Viens , ma fille , viens , joins ta priere à la mienne. Obtiens de mon libérateur qu'il veuille accepter ta main & tous mes biens. Ma reconnoissance ne peut rien lui offrir de plus précieux que toi qui m'es aussi chere que lui. Ne vous étonnez pas de ma proposition , Monsieur. Votre domestique nous a appris qui vous êtes. Ne m'enviez pas le plaisir d'être reconnoissant envers vous. Mes biens égalent ma condition , & ma condition est égale à la vôtre. Vous serez à couvert ici des poursuites de vos ennemis , & vous y vivrez avec des amis qui vous adoreront . . . Vous ne me répondez pas ? Comment dois-je interpréter votre silence ?

A N G E L I Q U E.

W A I T W E L L.

Des douleurs, oui ; mais des douleurs agréables.

S A R A.

Laisse-moi lire. (*Elle lit bas*).

W A I T W E L L (*à part*).

Oh , s'il pouvoit la voir lui-même ?

S A R A (*après avoir lu pendant quelques momens*).

Quel pere ! Quel pere ! Ah Waitwell ! Il appelle ma fuite , une absence. Cet adoucissement la rend encore plus criminelle ! (*Elle continue de lire , & s'interrompt de nouveau*). Ecoute ! . . . Il se flatte que je l'aime toujours. Il se flatte ! (*Elle lit & s'interrompt*). Il me prie ! . . . Un pere prier sa fille ? . . . une fille punissable ? . . . Ah de quoi me prie-t-il ? (*Elle lit bas*). Il me prie d'oublier sa précipitation & sa sévérité , & de ne le punir pas plus long-tems par mon éloignement . . . Punir ! . . . (*Elle continue*) Il me remercie de lui avoir donné occasion de connoître toute l'étendue de l'amour paternel. Fatale occasion ! Que ne dit-

Théâtre Allemand. T L E

98 MISS SARA SAMPSON,

il aussi que je lui ai appris à connaître toute l'étendue de la désobéissance filiale! (*Elle lit*). Il veut venir & ramener lui-même ses enfans... Ses enfans, Waitwell!.. Ce dernier trait passe tous les autres!.. Ai-je bien lu? (*Elle continue toujours de lire bas*).. Je n'en puis plus!.. Il dit... il dit que celui sans qui il ne peut plus avoir de fille, ne mérite que trop d'être son fils... Oh puisse-t-il ne l'avoir jamais vue, cette déplorable fille!.. Va, Waitwell, laisse-moi seule. Il demande une réponse, & je vais la faire au plutôt. Tu viendras la chercher dans une heure. Je te remercie, mon cher ami. Il y a bien peu de serviteurs qui comme toi, soient les amis de leurs maîtres.

W A I T W E L L.

Si tous les Maîtres étoient des Sir Sampson, ils n'auroient pas un domestique qui ne fût prêt à donner sa vie pour eux.



SCENE IV.

SARA (seule).

(Elle s'assied pour écrire).

Si l'on m'avoit dit il y a un an, qu'il faudroit qu'un jour je répondisse à une pareille lettre, & dans de pareilles circonstances ! . . . Mais écrivons . . . Sais-je ce que je dois écrire ?.. Sais-je seulement ce que je sens, ce que je pense . . . Cependant il faut écrire . . . Cette occupation n'est pas nouvelle pour moi . . . (Elle est quelque tems à réfléchir, & puis elle écrit quelques lignes). Voilà le commencement . . . Il est bien froid . . . Commencerois-je par le remercier de sa tendresse ?.. Non, non, il faut commencer par lui parler de mon crime... (Elle efface ce qu'elle a écrit). Gardons-nous d'en parler foiblement . . . Le sentiment de la honte est condamnable, quand il empêche l'aveu de nos fautes . . . Je ne dois pas craindre d'employer, pour peindre les miennes, des traits trop forts, trop . . . Mais qui vient m'interrompre. E ij

S C E N E V.

MARWOOD, MELLEFONT,
S A R A.

MELLEFONT.

PERMETTEZ, ma chere Sara, que je vous présente Lady Solmes, une de mes parentes, à qui j'ai les plus grandes obligations.

MARWOOD.

Pardon, Miss, de l'indiscrétion que j'ai eue de vouloir me convaincre par mes propres yeux de la félicité d'un parent à qui je souhaiterois pour épouse la plus accomplie de toutes les femmes, si au premier coup d'œil je ne m'étois pas apperçue, qu'il l'a déjà trouvée en vous.

S A R A.

Vous me faites trop d'honneur ; Lady. Un compliment aussi flatteur m'eût fait rougir dans tous les tems, mais dans la situation où je me trouve, je le prendrois presque pour un

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 101

reproche caché, si je ne croyois pas Lady Solmes trop généreuse pour vouloir faire sentir la supériorité que sa prudence & ses vertus lui donnent sur une infortunée.

MARWOOD (*froidement*).

Je serois bien fâchée que vous me supposassiez d'autres sentimens que ceux de l'estime & de l'amitié . . .
(*A part*). Qu'elle est belle!

MELLEFONT.

Convenez, Lady, qu'il n'étoit guere possible de rester insensible à tant de charmes & de modestie ? On dit qu'il est rare qu'une femme rende justice à une autre ; moi je suis sûr que vous n'êtes pas dans ce cas, à l'égard de ma chere Sara . . . (*A Marwood qui est rêveuse*). N'est-ce pas, Lady, vous approuvez mon attachement pour elle, & vous trouvez tout ce que je vous ai dit à sa louange bien au-dessous de ce que vous en pensez déjà vous-même ? . . . Pourquoi donc êtes-vous si rêveuse ? . . . (*Bas à Marwood*). Vous oubliez pour qui vous voulez passer.

E iij

Vous le dirai-je ? .. L'admiration que me cause votre chere Miss, me conduisoit insensiblement à la considération de son sort. J'étois touchée de ce qu'elle ne pourra jouir de votre amour dans le sein de sa patrie. Je me rappelai que, pour devenir votre épouse, elle étoit dans la triste nécessité d'abandonner un pere dont on m'a parlé comme du plus tendre de tous les peres, & je cherchois en moi-même un moyen de les réconcilier ensemble.

S A R A.

Ah, Lady, que je vous ai d'obligation de ce sentiment ! Il mérite que je vous fasse part de toute ma joie. Vous ne pouvez encore sçavoir, Mellefont, que les souhaits de Lady ont été accomplis avant d'avoir été formés.

M E L L E F O N T.

Que voulez-vous dire, ma chere Miss ?

M A R W O O D (*à part*).

Que signifie ceci ?

S A R A.

Je viens de recevoir dans le moment une lettre de mon pere. C'est Waitwell qui me l'a apportée... Ah, Mellefont, quelle lettre!

M E L L E F O N T.

Tirez-moi vite d'inquiétude. Qu'ai-je à craindre? Qu'ai-je à espérer? Est-ce toujours le pere qui nous a forcés à le fuir? Et s'il est encore le même, Sara m'aimera-t-elle assez pour le fuir de nouveau? Ah, ma chere Miss, pourquoi ne vous en ai je pas crue? Nous serions maintenant unis par des liens que les caprices d'un pere ne pourroient rompre. Je sens dans ce moment tout ce que peut avoir d'affreux pour moi, la découverte de notre retraite.... Il viendra vous arracher d'entre mes bras... (*En jettant un regard de fureur sur Marwood*). Que je hais le monstre qui nous livre à son courroux!..

S A R A.

Que cette inquiétude a de charmes pour moi, mon cher Mellefont! Et que nous sommes heureux l'un & l'autre.

104 MISS SARA SAMPSON;

tre qu'elle ne soit qu'une erreur!..
Tenez, lisez la lettre de mon pere.
(*A Marwood, tandis que Mellefont lit
la lettre*). Qu'il va être étonné de l'a-
mour de mon pere!.. De mon pere?..
Ah, il est maintenant le sien aussi.

MARWOOD (*avec étonnement*).

Est-il possible ?

SARA:

Vous devez en effet, Lady, être
surprise de ce changement. Il nous par-
donne tout. Désormais nous nous ai-
merons devant ses yeux... Il nous
le permet, il nous l'ordonne... Que
cette bonté pénètre mon ame!...
(*A Mellefont qui lui rend la lettre*).
Eh bien, Mellefont?.. Vous gardez
le silence... Ah, ces larmes qui s'é-
chappent de vos yeux en disent plus
que votre bouche n'en pourroit ex-
primer!

MARWOOD (*à part*).

Imprudente que je suis, c'est moi
qui me suis trahie!

SARA.

Laissez-moi essuyer ces pieuses lar-
mes par un baiser!

MELLEFONT.

Ah, Miss, pourquoi avons-nous été dans la nécessité d'affliger un homme si divin?.. Oui; divin; car qu'y a-t-il de plus divin que de pardonner?.. Si nous avions seulement pu regarder un si heureux événement comme possible, ah nous ne le devrions pas aujourd'hui à des moyens si violens; nous ne le devrions qu'à nos prieres... Juste Ciel, quelle félicité m'attend!... & avec quelle douleur je sens combien j'en suis indigne!

MARWOOD (*à part*).

Et il faut que je sois témoin de leur joie!

SARA.

Que vous justifiez bien par vos sentimens tout l'amour que j'ai pour vous!

MARWOOD (*à part*).

Quelle violence il faut que je me fasse!

SARA.

Et vous aussi, Lady, il faut que vous lisiez la lettre de mon pere. Vous

E v

paraissez prendre trop d'intérêt à notre fort pour que ce qu'elle contient vous soit indifférent.

MARWOOD (*en prenant la lettre*).

A moi indifférent, Miss!

S A R A.

Mais, Lady, vous avez l'air occupé, l'air triste.

M A R W O O D.

Occupé, oui; mais pas triste.

M E L L E F O N T (*à part*).

Ciel! Si elle se trahissoit!

S A R A.

Et pourquoi donc?

M A R W O O D.

Je tremble que cette bonté inattendue de votre père ne cache peut-être quelque artifice

S A R A.

Oh non, Lady, oh non, je vous le promets, Lisez seulement la lettre, & vous en conviendrez vous-même. Le langage de la feinte est froid & contraint, elle ne pourroit en employer un aussi tendre . . . (*Marwood lit bas*).

N'allez pas avoir des soupçons, mon cher Mellefont, je vous en conjure. Je suis garante que mon pere ne peut s'abaisser à feindre. Il ne dit rien qu'il ne le pense; la fausseté & la dissimulation sont des vices étrangers à son ame.

MELLEFONT.

J'en suis convaincu, ma chere Sara... Il faut pardonner cette erreur à Lady, elle ne connoît pas encore l'homme qu'elle ose soupçonner.

SARA (*tandis que Marwood lui rend la lettre*).

Que vois-je, Lady? Vous changez de couleur? Vous tremblez? Qu'avez-vous?

MELLEFONT (*à part*).

Dans quelle situation je me trouve! Aussi pourquoi l'avoir amenée!

MARWOOD.

Ce n'est rien, Miss; c'est un léger étourdissement qui passera.

MELLEFONT.

Vous m'inquiétez, Lady... Ne voudriez-vous pas prendre l'air? Peut-être.

E. vj.

108 MISS SARA SAMPSON ,

MARWOOD.

J'y consens. Donnez-moi votre bras.

SARA.

Permettez que je vous accompagne.

MARWOOD.

Je ne le souffrirai pas. Cela n'aura point de suite.

SARA.

Puis je espérer de vous revoir bientôt?

MARWOOD.

Si vous voulez bien me le permettre, Miss . . . (*Meliefont l'emmene*).

SARA (*seule*).

Pauvre Lady! . . . A la vérité elle ne paroît pas la personne du monde la plus sensible, mais au moins elle n'est ni fiere ni impertinente . . . Enfin me voilà seule. Puis-je mieux employer ce moment de liberté qu'à achever ma réponse?

(*Elle s'assied pour écrire*).



SCÈNE VI.

BETTY, SARA.

BETTY.

VOILA une visite bien courte.

SARA.

Oui, Betty, c'est Lady Solmes, une des parentes de Mellefont. Il lui est survenu subitement une petite indisposition... Où est-elle à présent?

BETTY.

Mellefont l'a conduite jusqu'à la porte.

SARA.

Elle est donc retournée chez elle?

BETTY.

Je le présume... Mais plus je vous regarde... excusez ma liberté... & plus je vous trouve changée... Il y a dans votre air un calme, une satisfaction... Ou la visite de Lady vous a été fort agréable, ou le bon homme

110 MISS SARA SAMPSON,
qui vouloit vous parler, vous a don-
né des nouvelles qui vous ont fait
grand plaisir.

S A R A.

Le dernier, Betty, le dernier. Il
venoit de la part de mon pere. Quelle
lettre tendre je te ferai lire ! Ton bon
cœur t'a fait si souvent pleurer avec
moi, qu'il est bien juste que tu te ré-
jouisses avec moi aussi. Je touche au
moment d'être heureuse, & je pour-
raite récompenser enfin de tes services.

B E T T Y.

Quels services ai-je pu vous ren-
dre dans le court espace de neuf se-
maines que j'ai passées auprès de vous ?

S A R A.

Tu n'aurois pu m'en rendre de plus
importans quand tu aurois été avec
moi tout le tems que j'ai vécu ; elles
font passées ces neuf semaines ! . . .
Viens, Betty, puisque Mellefont peut
être seul dans ce moment, il faut que
je lui parle. Il me semble qu'il seroit à
propos qu'il écrivît à mon pere en
même tems que moi. Il lui doit des
remercimens aussi. Viens, suis moi.

(Elles sortent).

SCÈNE VII.

SIR SAMPSON, WAITWELL.

SAMPSON.

QUELLE consolation, mon cher Waitwell, tu viens de répandre dans mon cœur ! Je renais, & le retour de ma fille me rapproche autant des jours de ma jeunesse, que sa fuite m'approchoit du tombeau. Elle m'aime encore ! Père heureux ! . . . N'oublie pas de l'aller bientôt revoir . . . Je ne puis attendre le moment de la serrer de nouveau dans mes bras que je tenois à la mort. Combien de fois je l'ai implorée dans l'amertume de ma douleur ! . . . Mais qu'elle va me paroître redoutable depuis que j'ai retrouvée ma chère Sara ! . . . Un vieillard a tort, je le sens bien, de resserrer si étroitement les liens qui l'attachent au monde ; sa fin n'en devient que plus douloureuse . . . Mais ce Dieu, qui, dans cet instant, se montre si clément en-

vers moi, m'aidera aussi à supporter une séparation aussi cruelle. M'accorderoit-il un si grand bienfait, pour qu'il devînt l'instrument de ma perte? Me rendroit-il ma fille pour me faire murmurer lorsqu'il jugera à propos de me rappeler à lui? Non, non; il me la rend pour être mon soutien & ma consolation à ma dernière heure. Je te rends grâces, ô bonté éternelle!... Hélas que les remerciemens d'une bouche mortelle sont foibles!... Mais bientôt, bientôt je pourrai lui en faire de plus dignes dans le sein de l'éternité.

W A I T W E L L.

J'aurai donc, mon cher maître, la satisfaction de vous voir content, avant de mourir! Croyez, que j'ai partagé votre douleur...

S A M P S O N.

Ne te regarde plus désormais comme mon domestique, mon bon Waitwell. Tu mérites de passer au moins une vieillesse honorable & tranquille. Je te la procurerai, & je veux que tout soit désormais égal entre nous. Je

leverai toutes distinctions . . . Hélas ,
la mort les fera bientôt disparaître
tout à fait . . . Sois encore pour ce mo-
ment-ci l'ancien serviteur sur lequel
je n'ai jamais compté en vain. Va vers
ma fille, & apporte-moi sa réponse dès
qu'elle sera faite.

W A I T W E L L.

J'y vole. Mais ces pas que je vais
faire, sont moins un service que je
vous rends, que la récompense de ceux
que je vous ai rendus.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

L'Appartement de Mellefont.

MELLEFONT, SARA.

MELLEFONT.

OUI, ma chere Sara, oui; je ferai tout ce que vous desirez. Je le dois, & je m'y soumets avec plaisir.

SARA.

Vous me comblez de joie!

MELLEFONT.

Je prendrai toute la faute sur moi, puisqu'en effet je suis le seul coupable. C'est à moi seul à demander pardon.

SARA.

Non, Mellefont, non; je veux par-

tager la faute avec vous ; quelque punissable qu'elle soit, elle m'est chere, puisqu'elle doit vous prouver à quel point je vous aime... Mais est-il bien vrai que je peux maintenant accorder la tendresse que j'ai pour vous, avec celle que j'ai pour mon pere ? N'est ce pas un songe agréable ? .. Ah que je crains de le voir dissiper par le réveil, & de retomber dans ma premiere affliction ! ... Mais non, ce n'est pas un songe ; je suis en effet heureuse, & je le suis plus que je n'aurois jamais osé l'espérer... Hélas, cette félicité sera-t-elle durable ? .. De tristes pressentimens... un trouble... inséparable peut-être... de l'attente d'un bonheur aussi grand... la crainte de le perdre... Quel désordre ! .. Ah, Mellefont ! ..

MELLEFONT.

Ces mouvemens se calmeront, ma chere Miss ; ils sont l'effet naturel de la surprise & de la joie... Je vais écrire sur le champ à Sir Sampson, & j'espere qu'il sera touché de mon repentir & des protestations de ma tendresse & de ma soumission.

S A R A.

Sir Sampson ? Ah , Mellefont , accoutumez-vous à l'appeller d'un nom plus doux. Mon pere , votre pere , Mellefont . . .

M E L L E F O N T.

Eh bien , oui , Miss , notre pere , le meilleur , le plus indulgent de tous les peres . . . Hélas , j'ai cessé bien jeune de prononcer ce nom chéri ; bien jeune aussi j'ai cessé de prononcer celui de mere . . .

S A R A.

Et moi je n'ai pas même eu l'avantage de le prononcer jamais. Ma naissance coûta la vie à ma mere . . . En voyant le jour , je donnai la mort à ma mere . . . Ah , combien s'en est-il peu fallu depuis . . . peu fallu . . . que je ne la donnasse aussi à mon pere ! . . . Qui fait même si ma faute , si le chagrin que je lui ai causé , n'abrègeront pas ses jours ? . . . Quel reproche , ô mon dieu ! . . . Ah , si j'avois eu une mere pour être le guide de ma jeunesse ! . . . Ses conseils , ses exemples . . . Mais , mon cher Mellefont , je ne serois peut-

être pas à vous. Pourquoi donc regretter ce que le destin plus sage ne m'a refusé que par bonté ? Ce qu'il fait est toujours pour le mieux. Ne songeons qu'à faire un bon usage de ce qu'il nous accorde ; hâtons nous de nous réunir à un pere qui me tient lieu de tout , à un pere qui s'offre à remplacer celui que vous avez perdu. Quelle idée flatteuse ! Avec quel transport je m'y livre... J'oublie presque en ce moment le trouble intérieur...

MELLEFONT.

Ce trouble , ma chere Sara , n'est qu'une suite naturelle des grandes joies inopinées... Vous ne vous livrez qu'avec timidité à l'espoir du bonheur qui vous attend ; l'impression de l'état malheureux où vous avez été si longtems , dure encore ; vous êtes dans le cas d'un homme qui après avoir tourné rapidement dans un mouvement circulaire , croit encore, quand il s'est arrêté, que les objets extérieurs tournent autour de lui.

SARA.

Je le crois, Mellefont , je veux le

118 MISS SARA SAMPSON,
croire, puisque je le souhaite. Mais ne
différons pas davantage; je vais cher-
cher la lettre de mon pere, je vous
montrerai celle que j'y réponds, & j'es-
pere que vous me laisserez voir aussi
la vôtre?

MELLEFONT.

Je n'y mettrai pas un mot que vous
ne l'ayiez approuvé. Je ne vous de-
mande grace que pour les choses qui
auront rapport à votre justification.
Je fais trop que vous ne vous trouvez
pas aussi innocente que vous l'êtes en
effet. (*En conduisant Sara jusqu'à la
Scene.*)

SCÈNE II.

MELLEFONT, (*seul*)
(*après avoir fait quelques tours en
rêvant.*)

JE ne me comprends pas moi-même...
Suis-je un insensé, ou bien... un scé-
lérat?... Peut-être l'un & l'autre...
Quelle horreur!... J'aime Sara... Tout
vicieux que je suis... j'aime cette créa-

rure céleste . . . Je l'aime ? . . . Oui , cer-
 tainement , je l'aime . . . je l'idolâtre.
 Je sens que je sacrifierois mille fois
 ma vie pour elle qui m'a tout sacri-
 fié . . . je le ferois tout-à-l'heure . . .
 tout-à-l'heure & sans balancer . . . Et
 cependant . . . j'ai honte de me l'avouer
 à moi-même . . . & cependant . . . je
 crains le moment qui va l'unir à moi
 pour jamais . . . J'aurois beau faire , il
 n'y a pas moyen de l'éviter. Voilà le
 pere reconcilié ; les prétextes qui m'ont
 déjà attiré tant de reproches , deviennent
 ridicules . . . Ah quelque amers que fus-
 sent ces reproches , ils m'étoient moins
 pénibles à supporter que la triste pen-
 sée d'être enchaîné pour la vie . . .
 Enchaîné ? Mais ne le suis-je pas ? . . .
 Sans doute ; je le suis avec plaisir . . .
 oui ; mais j'ai la liberté de rompre
 mes fers , & cette liberté les rend lé-
 gers . . . elle me les rend chers . . .
 Pourquoi n'en pas rester aux termes
 où nous en sommes ? Sara Sampson . . .
 Maîtresse adorée ! . . . Combien de féli-
 cités réunies dans ce seul mot ! . . . Sara
 Sampson . . . Mon épouse ! . . . Il me
 semble que ce nom détruit la moitié

120 MISS SARA SAMPSON,
de mon bonheur... Et l'autre dispa-
roîtra bientôt!... Quelles dispositions
pour écrire à son pere! Habitude du
vice, quel est ton empire funeste!..
Mais je te détruirai... ou je cesserai
de vivre.

SCENE III.

NORTON, MELLEFONT.

MELLEFONT.

TU viens, on ne peut plus mal à
propos.

NORTON.

Pardon, Monsieur... (*Il veut se
retirer.*)

MELLEFONT.

Non, non, demeure. Dans le fond
il n'y a pas grand mal que tu me déran-
ges. Que veux-tu?

NORTON.

Betty vient de m'apprendre une
nouvelle qui me comble de joie, &
je venois vous féliciter...

MELLEFONT.

MELLEFONT.

De la réconciliation du pere de Sara
sans doute ? Je te remercie.

NORTON.

Le ciel veut donc enfin vous rendre
heureux . . .

MELLEFONT.

S'il le veut . . . je me rends justice ;
Norton . . . assurément il ne le veut pas
pour moi.

NORTON.

Si vous le pensez véritablement,
vous méritez qu'il le veuille pour vous
aussi.

MELLEFONT.

C'est pour Sara uniquement
pour Sara . . . Elle prend intérêt à mon
fort, & le ciel me fait grace à cause
d'elle.

NORTON.

Mais votre joie s'exprime sur un
ton bien sérieux, bien grave . . .

MELLEFONT.

Ma joie, Norton ? .. Il n'y en a
plus pour moi.

Théâtre Allemand. T. I. F.

122 MISS-SARA SAMPSON,

NORTON, (*en le regardant fixement.*)

Me permettrez-vous de parler librement ?

MELLEFONT.

Tu le peux.

NORTON.

Vous m'avez reproché ce matin, que j'avois été complice de vos crimes en gardant le silence : ce reproche me servira d'excuse si désormais je le garde plus rarement.

MELLEFONT.

Soit ; mais tâche cependant de ne pas t'oublier.

NORTON.

Je n'oublierai pas que je suis à votre service ; mais ce n'est pas une raison pour que je me perde avec vous.

MELLEFONT.

Avec moi ? Que veux-tu dire par-là ?

NORTON.

Je veux dire que je vous trouve bien différent de ce que j'avois imaginé . . .

MELLEFONT.

Et qu'avois-tu imaginé ?

N O R T O N.

De vous trouver dans des transports
de joie , dans des ravissemens ...

M E L L E F O N T.

Cette joie folle est bonne pour les
gens comme toi, quand la fortune leur
sourit une fois dans leur vie.

N O R T O N.

Les gens comme moi , Monsieur ,
ont un cœur qui sent ; & c'est ce qui
ne manque que trop aux personnes
comme vous ... Mais je lis sur votre
visage toute autre chose que de la mo-
dération ... un air de froideur, d'ir-
résolution , de répugnance ...

M E L L E F O N T.

Eh bien quand tout cela seroit ;
as-tu donc oublié que Marwood est
ici ? Sa présence ...

N O R T O N.

Pourroit bien vous donner de l'in-
quiétude , j'en conviens ... mais c'est
tout un autre sentiment qui vous oc-
cupe ... Et Dieu me pardonne, je crois
que vous aimeriez mieux que le pere

124 MISS SARA SAMPSON ;
de Sara ne se fût pas réconcilié. La
perspective d'un état si peu confor-
me à votre façon de penser...

MELLEFONT.

Norton, Norton, il faut que tu aies
été un grand scélérat, ou que tu le sois
encore, pour m'avoir deviné comme
tu viens de faire ! Puisque tu as tou-
ché au but, je ne te le nierai pas. Il est
certain que j'aimerai Sara éternelle-
ment, mais j'ai une sorte de répu-
gnance de devoir l'aimer éternelle-
ment... Devoir !... Cependant sois
tranquille ; je triompherai de cette folie.
N'en est-ce pas une de regarder le ma-
riage comme un état de contrainte ?
Puis-je désirer une autre liberté que
celle qu'il me laissera ?

NORTON.

Vous avez raison... Mais Mar-
wood, Marwood viendra au secours
de vos anciens préjugés, & je crains.

MELLEFONT.

Ce qui n'arrivera jamais. Dès ce soir
tu la verras retourner à Londres. Après
l'avoir fait l'aveu d'une folie dont j'ai

honte, je ne dois pas te cacher non plus, que j'ai réduit Marwood au point de me craindre jusqu'à dépendre absolument de ma volonté.

N O R T O N.

Ce que vous me dites-là, n'est pas croyable.

M E L L E F O N T.

Vois ce poignard que je lui ai arraché des mains. Dans un accès de sa fureur elle a voulu m'en percer le sein. Crois-tu à présent, que je lui ai fait une ferme résistance ! Je ne te cache pas cependant, que peu s'en est fallu d'abord qu'elle ne m'ait ramené dans ses filets. La traîtresse ! Elle a Arabella avec elle.

N O R T O N,

Arabella ?

M E L L E F O N T.

Je n'ai pu encore découvrir, par quelle ruse elle s'est emparée de nouveau de cet enfant ; mais il me suffit qu'elle n'en ait pas obtenu le succès qu'elle en avoit espéré sans doute.

N O R T O N.

Souffrez que je me réjouisse de votre

fermeté... Je regarde votre conversion comme à moitié faite... Mais puisque vous consentez à ne me rien cacher... qu'est-elle venu faire ici sous le nom de Lady Solmes?

MELLEFONT.

Elle vouloit à toute force voir sa rivale. J'y ai consenti moins par indulgence que par l'envie de l'humilier à l'aspect de ce que son sexe a de plus parfait... Tu secoues la tête, Norton?..

NORTON.

Je n'aurois pas hazardé cela.

MELLEFONT.

Hazardé? Au fond je ne hazardois que ce que j'aurois hazardé dans le cas d'un refus. Si j'avois refusé qu'elle se présentât comme Lady Solmes, elle se seroit présentée comme Marwood; & ce qu'il y a à redouter de sa visite sous un nom supposé, ne sauroit produire un aussi mauvais effet.

NORTON.

Rendez grace au ciel que les choses se soient passées aussi tranquillement.

MELLEFONT.

Tout n'est pas encore fini. Il lui est

survenu , pendant sa visite , une légère indisposition qui l'a obligés de s'en aller sans prendre congé ; elle veut revenir . . . Qu'elle revienne ! La guêpe qui a perdu son aiguillon , (*en montrant le poignard , qu'il remet dans son sein.*) ne peut plus que bourdonner . Mais ce bourdonnement lui coûtera cher , si elle se rend incommode par-là . . . N'entends-je pas venir quelqu'un ? Laisse-moi , si c'est elle . . . C'est elle . Va ,
 (*Norton sort.*)

S C E N E I V.

MELLEFONT, MARWOOD.

MARWOOD,

C'EST sans doute avec regret que vous me voyez revenir ?

MELLEFONT.

Je suis ravi que votre indisposition n'ait point eu de suites. Vous vous trouvez mieux ?

MARWOOD.

Tout doucement.

F i v

128 MISS SARA SAMPSON;

MELLEFONT.

En ce cas-là vous avez eu tort de sortir si tôt & de revenir ici.

MARWOOD.

Si ce que vous dites-là , Mellefont , est par l'intérêt que vous prenez à moi , je vous en remercie ; & si c'est par un autre motif , je ne vous en fais pas mauvais gré.

MELLEFONT.

Je suis bien aise de vous voir si tranquille.

MARWOOD.

L'orage est passé. Oubliez tout , je vous en prie.

MELLEFONT.

N'oubliez pas votre promesse , Marwood , & je vous promets à mon tour de tout oublier . . . Si je ne craignois de vous offenser , je vous demanderois .

MARWOOD.

Demandez toujours , Mellefont. Vous ne me pouvez plus offenser . . . Que vouliez vous me demander ?

MELLEFONT

Comment vous avez trouvé Sara.

MARWOOD.

La question est naturelle. Ma réponse ne vous le paroîtra peut-être pas autant, mais elle n'en est pas moins vraie... Je l'ai trouvée charmante.

MELLEFONT.

Vous m'enchantez. Il n'étoit pas possible en effet qu'un homme qui avoit été sensible pour vous, fût capable d'un mauvais choix.

MARWOOD.

Vous auriez pu m'épargner cette flatterie, Mellefont; elle ne s'accorde pas avec le dessein où je suis de vous oublier..

MELLEFONT.

Vous ne voulez pas non plus sans doute, que je vous facilite ce dessein en vous disant des choses désobligeantes. Il ne faut pas que notre séparation soit de l'espece ordinaire. Quittons nous en gens d'esprit qui cedent à la nécessité, sans amertume, sans rancune, & en conservant l'un pour l'autre ce degré d'estime qui convient à notre ancienne intimité.

F v

MARWOOD.

Ancienne intimité ? . . Je ne veux pas que vous me la rappelliez. N'en parlons plus ! Il faut que ce qui doit se faire se fasse , & peu importe la maniere dont il soit fait . . . Mais encore un mot d'Arabella; vous ne voulez donc pas me la laisser ?

MELLEFONT.

Non , Marwood.

MARWOOD.

Il est cruel que ne pouvant demeurer avec son pere , vous vouliez encore lui enlever sa mere.

MELLEFONT.

Je peux & je veux toujours être son pere.

MARWOOD.

Prouvez-le donc tout-à-l'heure.

MELLEFONT.

Comment ?

MARWOOD.

Permettez qu'elle possede les richesses que vous m'avez laissées en dépôt. Qu'elle doive sa fortune à son pere.

Hélas, elle ne peut hériter de sa malheureuse mere que la honte d'en être née !

MELLEFONT.

Vos tristes réflexions me percent le cœur... Soyez tranquille, ma chere Marwood, j'aurai soin d'Arabella sans dépouiller sa mere. Si vous voulez m'oublier, commencez par oublier que ce que vous avez vient de moi. Je vous ai des obligations, & je penserai toujours avec reconnoissance que je vous dois le bonheur de ma vie, quoique contre votre intention. Oui, Marwood, c'est un véritable bienfait d'avoir découvert notre demeure au pere de Sara, que la seule ignorance de cette demeure empêchoit de nous recevoir plutôt en grace.

MARWOOD.

Ne m'humiliez pas par des remerciemens que je n'ai jamais eu intention de mériter. Sir Sampson est un imbécille ; à sa place j'aurois pardonné à ma fille ; mais son séducteur, ah je l'aurois...

MELLEFONT.

Marwood !..

Fvj

MARWOOD.

Oui , vous êtes son séducteur . . .
Mais en voilà assez. Pourrai-je bientôt
faire mes adieux à Sara ?

MELLEFONT.

Croyez qu'elle ne prendra pas en
mauvaise part que vous partiez sans
la voir.

MARWOOD.

Je n'aime pas à jouer mon rôle à
demi ; & quoique sous un nom étran-
ger , je ne veux pas passer pour une
femme qui ne fait pas vivre.

MELLEFONT.

Si votre repos vous étoit cher , vous
craindriez de revoir une personne dont
la présence ne peut que réveiller en
vous de certaines idées . . .

MARWOOD , (*avec un sourire
moqueur.*)

Il me semble que vous avez meil-
leure opinion de vous que de moi.
Mais quand vous croiriez en effet que
je dusse être inconsolable de vous avoir
perdu , la modestie auroit dû vous le
faire taire . . . Sara réveillera en moi

de certaines idées? Certaines? Oh oui..
 Mais sur-tout l'idée certaine qu'il est
 possible que la fille la plus estimable
 aime souvent l'homme le plus vil.

MELLEFONT.

Vous êtes charmante, Marwood,
 vous êtes charmante. Vous voilà jus-
 tement dans les dispositions où je sou-
 haitois depuis long-tems de vous voir,
 quoique j'aurois mieux aimé, comme
 je vous l'ai dit, que nous conserva-
 sions l'un pour l'autre les sentimens
 d'une estime réciproque. Je n'en dé-
 sespereré pas encore; & quand les pre-
 miers mouvemens seront passés....
 Mais permettez que je vous laisse seule
 un moment. Je vais vous chercher Miss
 Sara.



SCENE V.

MARWOOD, (*en promenant
ses regards de tous côtés.*)

SUIS-je seule ?.. Puis-je enfin respirer en liberté & laisser reprendre aux muscles de mon visage un état qui leur soit naturel ?.. Dépêchons nous de rentrer dans notre caractère, d'être la véritable Marwood, pour pouvoir soutenir de nouveau la gêne de la dissimulation.. Que je te hais, vile dissimulation ! Non parce que j'aime la sincérité, mais parce que tu n'es que la méprisable ressource de la vengeance impuissante. Je ne m'abaisserois pas jusqu'à toi, si le ciel vouloit me confier ses foudres, ou un tyran son pouvoir... N'importe, pourvu que tu me conduises à mon but... Tout me le promet... Mellefont de plus en plus semble se livrer à la sécurité... Et si je peux parvenir à avoir un entretien particulier avec Sara, comme j'ai tout disposé pour me le procurer, alors...

Mais que peut produire cet entretien ?
Tout ce que je dirai de Mellefont , ne
sera peut-être pas nouveau pour Sara.
Elle sera peut-être inaccessible à la ca-
lornie , & insensible aux menaces
même... N'importe , elle entendra de
ma part , vérités , calomnies & mena-
ces... il sera bien difficile qu'elles ne
fassent aucune impression sur son ame...
Les voici. Oublions que nous sommes
Marwood... reprenons le caractère
d'une infortunée qu'on délaisse , & qui
n'a que de petits artifices à mettre en
œuvre pour se sauver de l'infamie...
Un insecte qu'on écrase , s'agite & se
replie avec fureur ; il voudroit au moins
blesser le pied sous lequel il est foulé.



SCENE VI.

SARA, MELLEFONT,
MARWOOD.

SARA.

JE suis charmée, Lady, que votre indisposition n'ait point eu de suites & que mes inquiétudes...

MARWOOD.

Je vous remercie, Miss, & cet accident étoit trop peu de chose pour vous inquiéter.

MELLEFONT.

Lady vient pour vous faire ses adieux, ma chere Sara.

SARA.

Si tôt, Lady?

MARWOOD.

Ce ne sauroit être assez tôt pour ceux qui desirent que je sois à Londres.

SARA.

Mais vous ne partirez pas aujourd'hui, sans doute?

MARWOOD.

Demain à la pointe du jour.

MELLEFONT.

Demain? Je croyois que vous partiez aujourd'hui.

SARA.

Notre connoissance, Lady, ne s'est faite qu'en passant, mais j'espere que nous nous en dédommagerons dans la fuite.

MARWOOD.

Je compte sur votre amitié, Miss, & je vous la demande.

MELLEFONT.

Je vous réponds, ma chere Sara, que la priere de Lady est sincere. Mais je vous préviens en même tems, que vous ne vous reverrez pas de si tôt & que vous vous trouverez bien rarement dans les lieux qu'habitera Lady...

MARWOOD, (à part.)

Qu'il est adroit!

SARA.

Vous m'otez, Mellefont, une espérance bien agréable.

138 MISS SARA SAMPSON,
MARWOOD.

C'est moi qui y perdrai le plus,
mon aimable Miss.

MELLEFONT.

Mais en effet, Lady, ne partirez-
vous que demain ?

MARWOOD.

Peut-être plutôt. (*à part.*) Personne
ne vient encore !

MELLEFONT.

Je ne crois pas non plus que nous
nous arrêtions long-tems ici. N'est-ce
pas, Miss; nous nous dépêcherons de
suivre notre réponse à Sir Sampson ?
Notre empressement ne lui déplaira
certainement pas.



SCENE VII.

BETTY, LES PRÉCÉDENS.

MELLEFONT.

QUE veux-tu, Betty ?

BETTY.

Quelqu'un demande à vous parler
sur le champ.

MARWOOD (*à part.*)

Je respire ; nous allons voir maintenant . . .

MELLEFONT.

A moi ? Sur le champ ? Dis que je
suis à lui tout-à-l'heure . . . Lady, vous
plait-il d'abrégéer votre visite, & de
prendre congé de Sara ?

SARA.

Pourquoi donc, Mellefont ? . . . Lady
aura bien la bonté d'attendre que vous
soyez revenu.

MARWOOD.

Pardon, Miss, je connois Mellefont,
& il vaut mieux m'en aller avec lui.

140 MISS SARA SAMPSON,
B E T T Y.

Monfieur , l'étranger n'a qu'un mot à vous dire . . . Il dit qu'il n'a pas un moment à perdre.

M E L L E F O N T.

Va toujours , je ferai à lui dans l'instant . . . Je présume^e , ma chere Miss , que ce font enfin des nouvelles positives de l'accommodement dont je vous ai parlé.

(Betty fort.)

M A R W O O D (à part.)

Heureufe erreur !

M E L L E F O N T.

Mais cependant , Lady . . .

M A R W O O D.

Puisque vous le voulez . . . Miss , je vous fouhaite . . .

S A R A.

Eh non , Mellefont. Ne m'ôtez pas le plaisir de m'entretenir avec Lady Solmes en vous attendant.

M E L L E F O N T.

Vous le voulez , Miss . . .

S A R A.

Ne vous arrêtez pas davantage , &

ne tardez pas à revenir, mais avec un air plus satisfait, je vous en prie; on diroit que vous vous attendez à une nouvelle désagréable. Que rien ne vous chagrine... Je suis plus curieuse de voir si vous me préférerez de bonne grace à une succession, que je ne le suis de vous voir maître de cette succession...

MELLEFONT.

J'obéis. (*A Marwood.*) Lady, je reviendrai très-certainement dans le moment. (*Il sort.*)

MARWOOD, (*à part.*)

Heuteusement!

SCENE VIII.

SARA, MARWOOD.

SARA.

MON cher Mellefont met quelquefois un ton si brusque à ses civilités, qu'on le prendroit pour le contraire. Ne le trouvez-vous pas, Lady?

MARWOOD.

Je suis si faite à ses manières, que

142 MISS SARA SAMPSON ,
je ne m'apperçois plus de ce qu'elles
ont de rude.

S A R A .

Lady ne voudroit-elle pas s'asseoir ?

M A R W O O D .

Si vous l'ordonnez , Miss. (*A part.*)
Employons ces momens précieux.

S A R A .

Ne croyez-vous pas , Lady , que je
ferai la femme du monde la plus heu-
reuse avec mon cher Mellefont ?

M A R W O O D .

Si Mellefont fait être heureux , Miss
Sara le rendra l'homme le plus digne
d'envie ; mais ...

S A R A .

Que veut dire ce Mais, Lady ? ..

M A R W O O D .

Je suis franche , Miss ...

S A R A .

Et vous n'en êtes que plus estima-
ble ...

M A R W O O D .

Franche ... quelquefois jusqu'à l'é-

tourderie; mon Mais en est la preuve...
Il est très-inconsidéré !

S A R A.

Voulez-vous par-là augmenter mon inquiétude ?.. Ce seroit une compassion cruelle que celle qui s'arrêteroit à faire soupçonner un mal qu'elle pourroit découvrir.

M A R W O O D.

Eh non, Miss, vous attachez trop de valeur à un mot qui m'est échappé... D'ailleurs Mellefont est mon parent...

S A R A.

La moindre objection que vous auriiez à faire contre lui, n'en deviendroit que plus importante.

M A R W O O D.

Mais fût-il mon frere, je n'hésiterois pas à prendre contre lui le parti d'une personne de mon sexe, si j'avois remarqué qu'il manquât de droiture envers elle.

S A R A.

Et cette disposition...

M A R W O O D.

M'a servi de regle dans bien des cas.

144 MISS SARA SAMPSON,

S A R A.

Et me promet . . . je tremble . . .

M A R W O O D.

Vous tremblez , Miss? . . Parlons
d'autres choses . . .

S A R A.

Cruelle Lady!

M A R W O O D.

Je suis fâchée, que vous ne me con-
noissiez pas . . . Mais en m'é mettant à
la place de Miss Sampson , il me sem-
ble que je regarderois comme autant
de bien-faits toutes les lumieres qu'on
voudroit me donner sur un homme
au fort duquel -je serois au moment
d'unir le mien.

S A R A.

Que voulez-vous , Lady? . . Je con-
nois Mellefont . . . croyez que je le
connois comme moi-même . . . je fais
qu'il m'aime . . .

M A R W O O D.

Et que d'autres . . .

S A R A.

En ont été aimées aussi. Je le fais.
Voulez-vous qu'il m'aimât avant de
me

me connoître ? Puis-je prétendre être la seule qui ait eu des charmes pour lui ? N'ai-je pas moi-même cherché à lui plaire ? N'est-il pas assez aimable pour avoir inspiré le même desir à d'autres ? Et n'est-il pas naturel que ces efforts aient réussi à plus d'une ?

M A R W O O D.

Vous le défendez avec la même chaleur, & presque avec les mêmes raisons que j'ai souvent employées pour le justifier. Non, Miss, non, ce n'est pas un crime d'avoir aimé, & moins encore d'avoir été aimé ; mais l'inconstance en est un.

S A R A.

Pas toujours, Lady ; elle peut, je crois, s'excuser souvent par les objets mêmes de l'amour. Il y a tant de femmes qui ne méritent pas d'être aimées constamment.

M A R W O O D.

La morale de Miss Sampson ne me paroît pas bien austere.

S A R A.

Celle d'après laquelle je juge ceux qui reconnoissent avoir été dans l'éga-

Théâtre Allemand. T. I. G

rement, n'est pas la plus severe en effet: aussi ne doit-elle pas l'être. Il ne s'agit pas ici d'examiner, quelles bornes la vertu met à l'amour, mais seulement d'excuser la foiblesse humaine, lorsqu'elle ne s'est pas tenue dans ces bornes, & de juger des effets qui en résultent, d'après les regles de la prudence. Si par exemple un homme comme Mellefont vient à aimer une femme comme Marwood, & qu'il l'abandonne à la fin, il est certain que l'abandon dans ce cas est beaucoup plus louable que ne seroit la constance. Ce seroit un malheur affreux, si pour avoir une fois aimé une femme vicieuse, on étoit obligé de l'aimer toujours.

MARWOOD.

Mais, Miss, connoissez-vous cette Marwood que vous traitez si légèrement de femme vicieuse?

SARA.

Je la connois sur le portrait que Mellefont m'en a fait lui-même.

MARWOOD.

Et vous ne vous êtes seulement pas

donné la peine de réfléchir, que Mellefont dans sa propre cause ne pouvoit être qu'un témoin suspect ?

S A R A.

Cen'est que de ce moment, Lady, que je commence à m'appercevoir que vous voulez me mettre à l'épreuve. Quand vous direz à Mellefont que j'ai pris son parti si sérieusement, il le trouvera très-plaisant.

M A R W O O D.

Il ne faut pas, s'il vous plaît, que Mellefont sache rien de notre conversation. Vous pensez trop bien, aimable Miss, pour vouloir, en reconnaissance d'un avis bien intentionné, brouiller avec lui une parente qui ne se déclare contre lui que par la juste indignation que lui causent ses procédés indignes envers les personnes les plus estimables de notre sexe.

S A R A.

Je ne veux brouiller personne, Lady, & je voudrois qu'à cet égard tout le monde eût les mêmes sentimens que moi.

Gij

Voulez-vous que je vous fasse l'histoire de Marwood en peu de mots ?

SARA.

Je ne fais ... Cependant oui , Lady, mais à condition que vous cesserez d'en parler dès que Mellefont reviendra. Il pourroit regarder tout ceci comme un effet de ma curiosité , & je ne veux pas qu'il m'en soupçonne une qui lui soit aussi délavantageuse.

MARWOOD.

J'aurois exigé de Miss Sampson la même précaution , si elle ne m'eût pas prévenue. Il ne faut seulement pas qu'il soupçonne que Marwood a été le sujet de notre conversation... Ecoutez donc, & vous aurez la prudence de régler sans bruit votre conduite sur ce que je vais vous apprendre ... Marwood est d'une très-bonne famille. Elle étoit veuve quand Mellefont en fit la connoissance. On dit qu'elle ne manquoit ni de beauté , ni de cette grace sans laquelle la beauté n'est rien ; sa réputation étoit sans tache. Il ne lui manquoit qu'une chose ... du bien ! Tout

ce qu'elle en avoit eu... & l'on dit qu'il étoit considérable... elle l'avoit sacrifié pour sauver un homme auquel elle croyoit tout devoir après lui avoir donné son cœur & sa main.

S A R A.

En vérité, Lady, voilà un trait bien noble ; je voudrois qu'il appartînt à une autre qu'à Marwood.

M A R W O O D.

Quoique sans fortune, elle fut recherchée par des personnes aussi distinguées par leur naissance que par leurs richesses. Mellefont vint se mettre sur les rangs. Il parla sérieusement, il offrit sa main. Il s'étoit bien apperçu dès les premiers instans qu'il avoit à faire à une femme au dessus de tout intérêt, & dont la tendresse auroit préféré une cabane avec une personne aimée, au plus beau palais avec quelqu'un qui lui auroit été indifférent.

S A R A.

Voilà encore une façon de penser que j'envie à Marwood. De grace, Lady, ne la flattez pas davantage, ou

150 MISS SARA SAMPSON,
vous me forcerez à la fin d'avoir com-
passion d'elle.

MARWOOD.

Mellefont étoit au moment de s'unir avec elle, quand il reçut la nouvelle de la mort d'un oncle qui lui laissoit tous ses biens à condition qu'il épou-feroit une de ses parentes. Comme Marwood avoit refusé pour lui des partis considérables, il ne voulut pas céder en générosité, & il vouloit lui faire un mystere de cette succession jusqu'à ce qu'il y auroit renoncé pour elle... C'étoit penser bien noblement, n'est-ce pas, Miss ?

SARA.

O Lady, qui fait mieux que moi, combien Mellefont à l'ame grande !

MARWOOD.

Mais que fit Marwood ? Ayant appris un jour par hazard, à quoi Mellefont venoit de se résoudre pour elle, elle partit la nuit même, & quand le lendemain Mellefont vint pour la voir, il ne la trouva plus.

SARA.

Elle étoit partie ? Et pourquoi ?

MARWOOD

Il ne trouva qu'une lettre où elle lui signifioit qu'il ne la reverroit jamais; qu'elle ne nioit pas qu'il ne lui fût cher, mais que ce sentiment même lui imposoit le devoir de ne pas souffrir qu'il fit pour elle une chose dont nécessairement il se repentiroit un jour; qu'elle le dégageoit de toutes ses promesses; qu'elle le conjuroit de se soumettre sans balancer aux conditions du testament de son oncle, & d'entrer en possession d'un bien qu'un homme d'honneur pourroit mieux employer qu'en le sacrifiant inconsidérément à une femme.

S A R A.

Mais, Lady, ne prêtez-vous pas à Marwood tous ces beaux sentimens? Lady Solmes en est bien capable; mais, Marwood... mais Marwood?

M A R W O O D.

Il n'est pas étonnant que vous soyez prévenue contre elle... Mellefont pensa perdre l'esprit de la résolution de Marwood. Il envoya de tous côtés pour la découvrir, & enfin il la retrouva.

S A R A.

Apparemment parce qu'elle voulut bien être retrouvée.

M A R W O O D.

Des réflexions amères, Miss? Elles ne conviennent pas à un caractère aussi doux que le vôtre... Il la trouva donc, & la trouva inébranlable. Elle refusa absolument d'accepter sa main, & tout ce qu'il put obtenir d'elle, fut qu'elle promit de revenir à Londres. Ils convinrent de différer leur mariage jusqu'à ce que la parente indiquée par le testament, ennuyée d'un si long délai, seroit forcée enfin de proposer un accommodement. Cependant Marwood ne pouvoit pas raisonnablement se dispenser de recevoir les visites de Mellefont. Pendant long-tems elles ne furent que celles d'un amant qu'on a réduit aux termes du respect & de l'amitié. Mais qu'il est difficile à un cœur sensible de rester dans ces bornes étroites! Mellefont a tout ce qui peut rendre un homme dangereux. Personne ne le fait aussi bien que Miss Sampson elle-même.

S A R A. •

Ah!

M A R W O O D.

Vous soupirez ? Marwood aussi a soupiré plus d'une fois de sa foiblesse... & elle en soupire encore.

S A R A.

En voilà assez, Lady, en voilà assez. Cette tournure , je crois , a quelque chose de plus amer que la réflexion qu'il vous a plu de m'interdire tantôt.

M A R W O O D.

Mon intention n'étoit pas d'offenser Miss, mais simplement de lui montrer l'infortunée Marwood dans un jour où elle pût la juger avec le plus d'équité... Enfin l'amour donna à Mellefont les droits d'un époux , & Mellefont bientôt ne crut plus nécessaire de les faire légitimer par les loix. Que Marwood seroit heureuse si le Ciel, Mellefont & elle connoissoient seuls sa honte ! Qu'elle seroit heureuse , si une fille abandonnée ne découvroit pas à l'Univers entier ce qu'elle vouloit pouvoir se cacher à elle-même !

G v

SARA.

Que dites-vous, Lady? Une fille...

MARWOOD.

Oui, Miss, une fille infortunée perd par le moyen de Sara Sampson toute espérance de pouvoir jamais nommer ses pere & mere sans horreur.

SARA.

Quelle affreuse nouvelle!.. Et Melfont a pu me la taire?... Puis-je le croire, Lady?

MARWOOD.

Vous pouvez croire aussi que Melfont vous a peut-être tû bien d'autres choses.

SARA.

Bien d'autres choses? Que pourroit-il m'avoir tû encore?

MARWOOD.

Par exemple, qu'il aime toujours Marwood...

SARA.

Vous me donnez la mort!

MARWOOD.

Est-il dans la nature qu'un amour

qui a duré pendant dix ans , puisse s'évanouir si promptement ? Il peut bien souffrir quelques altérations passagères, dont il sort toujours avec un nouvel éclat. Je pourrois vous nommer une Miss Oklaff, une Miss Dorcas, une Miss Door, & plusieurs autres qui l'une après l'autre menaçoient Marwood de lui enlever un homme dont à la fin elles se virent cruellement trahies. Il y a un point au-delà duquel il n'y a pas moyen de faire aller Mellefont, & dès qu'il y est parvenu, il quitte aussi-tôt la partie. Mais supposé, Miss, que vous soyez assez fortunée pour que toutes les circonstances s'arrangent à votre gré & que vous l'amenez à vaincre l'horreur qu'il a pour le joug du mariage ; croiriez vous par-là être plus assurée de son cœur ?

S A R A.

Malheureuse Sara ! Que te faut-il entendre !

M A R W O O D.

Point du tout ! Ce seroit alors au contraire que vous le verriez revoler plus ardemment entre les bras de celle

G v j

156 MISS SARA SAMPSON,
qui auroit le plus respecté sa liberté.
Vous auriez le nom de son épouse,
mais l'autre le feroit en effet.

S A R A.

Ne me déchirez pas plus long-tems
le cœur par ces images effroyables.
Conseillez-moi plutôt, Lady, ce qu'il
faut que je fasse. Vous devez savoir
mieux que moi, par quel moyen on
pourroit parvenir à lui faire chérir
un lien sans lequel l'amour le plus
heureux & le plus sincere est toujours
criminel.

M A R W O O D.

Il est bien difficile, ma chere Miss,
de rendre une prison agréable à celui
qu'on y retient. Ainsi mon avis seroit
que vous laissassiez Mellefont libre, plu-
tôt que de songer à l'enchaîner. Con-
tentez-vous de la gloire de l'avoir vu
tout prêt à porter le joug; soyez sûre
qu'il le secouera si vous le lui imposez
tout-à-fait. Epargnez-vous le cha-
grin...

S A R A.

Je ne fais pas, Lady, si je vous
comprends bien, & ...

MARWOOD.

Puisque vous vous fâchez , vous m'avez comprise . . . En un mot, votre propre avantage aussi bien que celui d'une autre , la prudence & la justice peuvent & doivent déterminer Miss à renoncer à un homme sur qui Marwood à les premières prétentions & les plus légitimes. Vous en êtes encore heureusement avec lui dans des termes qui vous permettent de finir si non avec honneur , au moins sans une honte publique. C'est sans doute une tache , d'avoir fui avec un amant ; mais cette tache peut être effacée par le tems. Tout sera oublié dans quelques années , & il se trouve toujours des hommes qui n'y regardent pas de si près quand il est question d'une riche héritière. Si Marwood étoit dans des circonstances aussi favorables & qu'elle n'eût besoin ni d'un époux pour rétablir sa réputation , ni d'un pere pour sa fille qui se trouve sans secours , je suis sûre qu'elle n'opposeroit pas à Miss Sampson les difficultés honteuses que Miss Sampson lui oppose.

SARA, (*en se levant avec indignation.*)

Cela va trop loin ! Est-ce là le langage d'une parente de Mellefont ? .. Ah Mellefont, qu'on vous trahit indignement ! .. Je sens maintenant, Lady, pourquoi il avoit tant de répugnance à vous laisser seule avec moi ... il fait sans doute par expérience tout ce qu'on a à redouter de votre langue ... de votre langue envenimée ... Je parle hardiment à Lady, car Lady a parlé indécemment ... Par où Marwood a-t-elle mérité que vous vous rendissiez sa protectrice au point d'inventer en sa faveur un roman éblouissant, & d'employer toute l'adresse de votre esprit pour me rendre suspecte la droiture d'un homme, qui après tout est plus capable de foiblesses que de crimes ? Ne m'a-t-on instruit que Marwood avoit une fille de lui, ne m'a-t-on fait le dénombrement des infortunées qu'il avoit séduites & trompées, que pour me faire entendre à la fin d'une manière plus sensible, qu'il

étoit de mon devoir de donner la préférence sur moi à une vile courtisane à une femme perdue ?

MARWOOD

Doucement , Mademoiselle , doucement... Une vile courtisane?... Vous vous servez d'expressions dont apparemment vous ne connoissez pas la force.

SARA.

Eh , ne paroît-elle pas telle dans le portrait même qu'en a fait Lady Solmes ? .. Soit , Lady , soit ; vous êtes son amie . . . peut-être son amie la plus intime . . . Je ne vous dis pas cela comme un reproche ; car qui peut se répondre dans le monde de n'avoir que des amis vertueux ! .. Mais de quel droit prétendez-vous m'avilir à raison de l'amitié que vous avez pour elle ? Si j'avois eu l'expérience de Marwood , assurément je n'aurois pas fait la démarche imprudente qui vous autorise à me mettre dans une comparaison si humiliante avec elle. Ou si j'a-

vois eu le malheur de la faire, je n'y aurois pas au moins persévéré pendant dix années entières. Il est bien différent, Lady, de donner dans le vice par séduction & par ignorance, ou le connoître, l'aimer & se familiariser avec lui... Si vous saviez combien mon erreur m'a couté de regrets & de remords!... Je dis mon erreur, car pourquoi aurois-je envers moi-même la cruauté de la regarder plus long-tems comme un crime? Le ciel même cesse de la regarder comme telle, il cesse de m'en punir, il me rend un pere... Vous m'effrayez, Lady... Quel changement soudain... quelle altération dans tous les traits de votre visage... Vous rougissez & pâlissez tour-à-tour... la fureur étincelle dans vos regards... les mouvemens de votre bouche... Qu'avez-vous? Ah, si je vous ai offensée, Lady, je vous en demande pardon. Je suis trop sensible. Sans doute ce que vous m'avez dit étoit sans mauvaise intention. Oubliez ma vivacité. Comment puis-je la réparer? Par où puis-je m'acquérir en

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 161

vous une amie aussi ardente que Marwood a eu le bonheur de la trouver ? Souffrez, I ady, souffrez que je vous en conjure à vos genoux (*en se mettant à genoux.*) Accordez-moi votre amitié, & ne me faites plus le tort affreux de me mettre en comparaison avec une femme comme Marwood.

MARWOOD, (*recule quelques pas & la contemple insolemment à ses genoux.*)

Quel spectacle pour Marwood de voir Sara Sampson à ses genoux ! Reconnois-moi. Cette femme à laquelle tu avois tant d'horreur d'être comparée, est cette Marwood aux genoux de laquelle tu es présentement.

SARA, (*pleine d'effroi se leve brusquement & recule en tremblant.*)

Vous Marwood ? .. Ha ! Maintenant je vous reconnois . . . Voilà la main libératrice & meurtrière dont un songe m'avertissoit... C'est elle... Fuis,

162 MISS SARA SAMPSON,
fuis malheureuse Sara ! . . Ah , Melle-
font , sauvez-moi , sauvez votre aman-
te ! . . Et toi , douce voix d'un pere
chéri , où m'appelles-tu . . où retentis-
tu . . où courir . . où me cacher . .
Au secours , Mellefont . . au secours
Betty . . La voilà qui se jette sur moi
avec un poignard . . Au secours . .
Au secours .

(Elle s'en va en courant .)

SCENE IX.

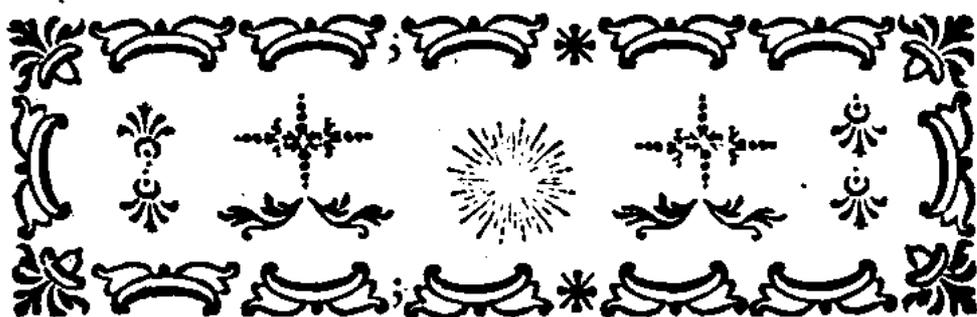
MARWOOD.

OH puisse-t'elle avoir dit vrai ! Puif-
fé-je en effet lui enfoncer un poignard
dans le cœur ! C'étoit pour ce moment-
ci que je devois réserver ce fer que
ma main mal assurée . . Insensée que
je suis ! Je me suis privée moi-même
de la volupté de percer le sein de ma
rivale suppliante à mes pieds ! . . Que
faire à présent ! . . Me voilà décou-
verte , Mellefont peut revenir dans cet
instant . Le fuirai-je ? L'attendrai-je ? .

Il faut l'attendre & employer utilement le tems de son absence . . . La ruse heureuse de mon laquais le retient encore . . . je vois qu'on me redoute . . . pourquoi donc ne suis-je pas vengée ? Il est tems d'employer contre Sara la dernière ressource qui me reste. Les menaces sont les armes méprisables d'une rage impuissante ; elles peuvent en imposer à une fille timide qui tremblante à mon nom seul peut prendre des paroles terribles pour des faits terribles. Mais Mellefont ? . . . Mellefont lui fera bientôt reprendre courage , & lui apprendra à braver mes menaces . . . Prévenons-le sans envisager ce qui peut en résulter . . . Et quelle fin plus funeste ai-je à redouter que celle qui m'attend ? . . . J'avois aiguisé le poignard pour les autres , & j'ai préparé le poison pour moi . . . pour moi ! . . . Caché soigneusement dans mon sein , je le porte partout avec moi en attendant le triste moment où je serai forcée de l'employer & me donner la mort . . . Ah qu'il n'exerce pas sa rage sur moi

164 MISS SARA SAMPSON,
seule!.. Qu'il coule aussi dans les veines
de ma rivale... Pourquoi différer?..
Qui m'arrête?..Allons! Ne souffrons
pas qu'elle revienne à elle & crai-
gnons aussi de revenir à moi... Sai-
sifflons cet instant de fureur.. Quicon-
que examine les dangers, ne veut en
courir aucun.

Fin du quatrieme Acte.



A C T E V.

La chambre de Sara.

SCENE PREMIERE.

S A R A (*foible dans un fauteuil.*)

B E T T Y.

B E T T Y.

E H bien, Miss, ne vous trouvez-vous pas un peu mieux?

S A R A.

Mieux, Betty? . . Mais que Mellefont soit si long-tems à revenir! . . Tu as envoyé après lui, n'est-ce pas, Betty?

B E T T Y.

Norton & l'Aubergiste sont allés le chercher.

S A R A.

Norton est un honnête homme, mais il est violent, & je crains que son zèle pour moi ne lui fasse dire des choses dures à son maître. Selon son propre récit, Mellefont est innocent de tout... Ne conviens-tu pas, Betty, qu'il est innocent? . . . Cette femme le suit, est-ce sa faute? Elle entre en fureur, elle veut l'assassiner . . . Voilà cependant, ma chère Betty, à quoi il est exposé pour moi; car quelle autre que moi . . . Enfin la méchante Marwood veut me voir, & ne veut pas retourner à Londres qu'on ne lui donne cette satisfaction. Pouvoit-il refuser cette complaisance? D'ailleurs moi-même n'ai-je pas souvent désiré de voir cette Marwood? Mellefont n'ignore pas à quel point va la curiosité de notre sexe, & si je n'avois pas insisté moi-même pour qu'il la laissât avec moi jusqu'à son retour, il l'auroit emmenée avec lui. Je l'aurois vue sous un nom emprunté sans savoir qui elle étoit, & peut-être que cette petite supercherie m'auroit été agréable un jour. En un mot, tout est de ma faute; j'en ai eu de la frayeur,

mais voilà tout, & je m'en tiens quitte à bon marché. Mon évanouissement n'a pas été grand'chose, il n'aura point de suites; tu fais, Betty, que j'y suis assez sujette.

B E T T Y.

Oui, mais je ne vous en ai point encore vu essuyer de si long.

S A R A.

Ne me le dis pas, je t'en prie. Je m'imagine de reste toute la peine que je t'ai donnée.

B E T T Y.

Marwood elle-même a paru touchée de votre état & du danger où vous étiez. Quelques instances que je lui aie faites de s'en aller, elle n'a pas voulu quitter la chambre que je ne vous eusse donné la potion qui vous a fait revenir.

S A R A.

Je dois donc regarder cet événement comme un bonheur; car qui fait ce qu'il m'auroit encore fallu entendre de sa part. Certainement elle ne m'a pas suivie dans ma chambre sans dessein. Tu ne peux concevoir à quel

168 MISS SARA SAMPSON,

point j'étois hors de moi-même . . .

Tout à coup je me suis rappelé le triste songe de la nuit dernière, & j'ai fui comme une insensée qui ne fait où, ni pourquoi elle fuit . . . Mais Mellefont ne revient pas . . . ahi !

B E T T Y.

Quel cri, Miss? Quels mouvemens. . .

S A R A.

Dieu ! que viens-je d'éprouver. . .

B E T T Y.

Qu'avez - vous donc ? Vous m'effrayez . . .

S A R A.

Ce n'est rien, Betty . . . une douleur . . . mille douleurs réunies en un seul point . . . mais sois tranquille . . . voilà qui est passé.



S C E N E II.

NORTON, BETTY, SARA.

NORTON.

MON Maître sera ici dans un instant.

SARA.

Tant mieux , Norton ; mais où l'as-tu trouvé enfin ?

NORTON.

Un étranger l'a attiré jusques hors du village , en lui disant qu'une personne qui avoit à lui communiquer des choses de la plus grande importance , l'y attendoit. Après beaucoup de tours & de détours , l'imposteur s'est évadé. Malheur à lui si mon maître l'attrape , car il est furieux.

SARA.

Lui as-tu dit ce qui vient de se passer ?

NORTON.

Tout.

SARA.

Mais tu l'auras fait , j'espère , d'une manière...

Théâtre Allemand. T. I. H

170 MISS SARA SAMPSON,
NORTON.

Je n'ai pas fait attention à la manière. Enfin, il fait la frayeur que son imprudence vient de vous causer.

SARA.

Eh non, Norton, c'est moi qui me la suis causée moi-même...

NORTON.

Vous voudriez qu'il n'eût jamais tort... Arrivez, arrivez, Monsieur, l'amour vous a déjà justifié,

SCENE III.

MELLEFONT, LES PRÉCÉDENS,

MELLEFONT.

AH, ma chère Sara, si ce n'étoit aussi ce même amour...

SARA.

Je serois certainement la plus malheureuse de nous deux. Mais rassurez-moi; si pendant votre absence il ne vous est rien arrivé de fâcheux, je suis contente.

MELLEFONT.

Je n'ai pas mérité d'être reçu avec tant de bonté.

S A R A.

Pardonnez à la foiblesse où je me trouve, si je ne vous reçois pas avec plus de tendresse. Hélas, c'est uniquement pour votre satisfaction, que je desirerois être moins malade...

M E L L E F O N T.

Perfide Marwood, il te restoit encore cette trahison à me faire!.. Le coquin qui, d'un air si mystérieux, me conduisoit de détours en détours, est sûrement un de ses émissaires. C'est une ruse qu'elle a employée pour m'éloigner de vous. Ruse grossière! Et c'est justement parce qu'elle étoit grossière que j'ai été plus éloigné de la soupçonner. Mais elle ne m'aura pas fait impunément cette perfidie! Vîte, Norton, vole à son auberge, & ne la perds pas de vue jusqu'à ce que j'y sois arrivé.

S A R A.

Pourquoi cela, Mellefont? Je vous demande la grace de Marwood.

M E L L E F O N T.

Va.

(Norton sort .)

H ij

SCÈNE IV.

SARA, MELLEFONT,
BETTY,

SARA,

LAISSEZ partir paisiblement un ennemi fatigué qui vient de faire son dernier effort. Sans Marwood j'ignorerois des choses...

MELLEFONT,

Qu'ignoreriez-vous, Miss?

SARA,

Des choses que vous ne m'auriez pas apprises vous-même, Mellefont... Mais je veux les oublier, puisque vous avez l'air de ne pas vouloir que je les sache.

MELLEFONT.

J'espère que vous ne croirez pas légèrement des choses qui ne sont appuyées que du témoignage d'une femme jalouse & irritée, dont la calomnie...

S A R A.

Nous en parlerons une autre fois...
 Mais pourquoi ne me dites-vous rien
 du danger qui a menacé votre vie ?
 Ah , Mellefont , c'est la malheureuse
 Sara qui a aiguisé le fer dont Marwood
 a voulu vous percer le cœur !

M E L L E F O N T.

Ce danger n'a pas été bien redoutable.
 La main de Marwood étoit égarée par la
 fureur , & moi , j'étois de sang froid ;
 ainsi son projet contre ma vie ne pouvoit
 pas lui réussir . . . Je souhaite que les
 ressources qu'elle a mises en œuvre pour
 me détruire dans l'opinion de ma chere Sara
 n'aient pas eu plus de succès .. Je crains
 bien.. Ma chere Miss , ne me cachez pas
 plus long-tems ce que vous avez appris
 d'elle.

S A R A.

Eh bien , Mellefont . . . si j'avois eu
 le moindre doute sur votre amour ,
 la fureur de Marwood l'auroit dissipé.
 Il faut qu'elle soit bien convaincue que
 je lui ai fait perdre absolument votre
 cœur , pour s'être porté à de pareils
 excès.

H iij

MELLEFONT.

Il faudra donc que j'attache quelque prix à sa jalousie, à son audace & à sa perfidie... Mais, Miss, vous évitez de vous expliquer, & vous craignez de me découvrir...

S A R A.

Vous sêtez content. Ce que je viens de vous dire, étoit comme le premier pas. Ainsi Mellefont m'aime, & il ne me seroit pas possible d'en douter, s'il ne manquoit pas à son amour une certaine confiance qui me flateroit autant que son amour même. En un mot, mon cher Mellefont Dieu ! quelle douleur soudaine . . . m'ôte la liberté . . . de parler . . . avec la circonspection que je voudrois . . . employer . . . Je vous dirai donc . . . que Marwood . . . & Norton . . . ah, pardonnez-lui !.. m'ont parlé d'un objet . . . qui doit exciter en vous une tendresse . . . d'une nature différente de celle que vous sentez pour moi . . .

MELLEFONT.

Est-il possible ! Quoi, cette femme hardie a osé publier sa propre hon-

te? . . . Ah, Miss, ayez pitié de ma confusion . . . Puisque vous savez tout, pourquoi voulez-vous encore que ma bouche le répète? . . . Elle ne paroîtra jamais à vos yeux cette créature infortunée à qui on ne peut reprocher que sa mere.

S A R A.

Ainsi donc elle vous est chere?

M E L L E F O N T.

Trop . . . oui, trop, pour que je le nie.

S A R A.

Digne Mellefont! . . . Que ce sentiment vous rend respectable à mes yeux! Vous m'auriez offensée si vous aviez craint de m'avouer cette tendresse . . . Vous m'avez déjà affligée en me menaçant de ne pas la laisser paroître à mes yeux. Non, mon cher Mellefont; une des promesses que je veux que vous me fassiez aux pieds des autels, ce sera de ne jamais éloigner Arabella de nous. Entre les mains de sa mere, elle courroit les risques de devenir indigne de son pere. Usez de vos droits sur la mere & sur la fille.

176 MISS SARA SAMPSON ;

& souffrez que je prenne la place de Marwood. Ne m'enviez pas la douceur de m'élever une amie qui vous doit la vie . . . Jours heureux , où mon pere , vous & Arabella vous partagerez tous les sentimens de mon cœur , le respect filial , l'amour le plus tendre , la vigilance & les soins d'une mere ! Jours à jamais heureux ! . . . Mais hélas ! . . . Ils sont encore dans l'avenir . . . ils n'y sont même peut-être pas . . . ils ne sont que dans mes desirs . . . Un sentiment . . . ignoré jusqu'ici . . . mon cher Mellefont . . . tourne malgré moi mes yeux sur des objets obscurs . . . sur des ténèbres respectables . . . Ah ! Dieu , qu'ai-je . . . qu'ai-je . . . (*En se couvrant le visage de sa main*).

MELLEFONT.

Quel passage soudain de l'admiration à l'effroi ! . . . & vite , Betty , secourez-la . . . Qu'avez-vous donc , adorable Miss ! Ame céleste ! Pourquoi cette main envieuse me dérobe-t-elle des regards si doux ? (*en détournant la main de Sara*). Ah Dieux ! Que vois-je ? . . . L'expression de la plus cruelle douleur . . . Vous voulez me le cacher

en vain . . . Barbare Miss, tu ne veux
donc pas que je partage tes tourmens!..
Ah malheureux! . . . Où suis - je? . . .
Sara . . . Betty . . . cours . . . cours . . .

B E T T Y.

Où voulez-vous que je coure? . . .

M E L L E F O N T.

Tu vois . . . & tu me demandes . . .
Chercher du secours . . .

S A R A.

Demeure . . . Betty . . . voilà qui . . .
se calme . . . Je tâcherai, mon cher
Mellefont . . . de ne plus . . . vous ef-
frayer . . .

M E L L E F O N T.

Que lui est-il donc arrivé, Betty? . . .
Ce ne sont pas-là les suites d'un simple
évanouissement . . .



SCENE V.

NORTON, LES PRÉCÉDENS.

MELLEFONT.

TE voilà déjà de retour ? .. Ah ; c'est bien à propos, tu feras plus nécessaire ici.

NORTON.

Marwood est partie . . .

MELLEFONT.

Que la foudre puisse tomber sur elle . . . Elle est partie ? .. Comment ? Où est-elle allée ? .. Ah puisse la terre s'entr'ouvrir sous ses pas & engloutir le monstre le plus . . .

NORTON.

A peine elle a été de retour à son auberge , qu'elle s'est jettée dans une voiture avec Arabella & Hannah , & s'est sauvée à toute bride . . . Voilà un billet cacheté qu'elle a laissé à votre adresse.

MELLEFONT (*en prenant le billet.*)

A mon adresse?.. Sara, voulez-vous que je le lise?

S A R A.

Une autre fois, Mellefont, quand vous serez plus calme.

M E L L E F O N T.

Puis-je le devenir avant de m'être vengé de Marwood, & que je ne vous voie hors de danger!

S A R A.

Ne parlez pas de vengeance, Mellefont; la vengeance n'est pas à nous!.. Vous décachetez le billet?.. Ah pourquoi sommes nous moins disposés à de certaines vertus quand notre corps est sain, que quand nos forces s'épuisent? Que la douceur & la tranquillité vous coûteroient en ce moment!.. Que votre impatience au contraire me paroît peu naturelle... Gardez au moins pour vous le contenu de ce billet...

M E L L E F O N T.

Quel demon me force à vous désobéir?.. Je l'ai décacheté malgré moi... C'est malgré moi qu'il faut que je le lise.

H vj

S A R A (*tandis que Mellefont lit tout
bas*).

'Avec quelle adresse l'homme se fé-
pare de lui-même, & fait faire de ses
passions un être différent de lui, sur
lequel il rejette tout ce qu'il désap-
prouve quand il est de sang froid! . .
Mon sel, Betty! Je crains une nou-
velle secousse, & j'en aurai besoin . . .
T'apperçois-tu de l'impression que fait
sur lui ce malheureux billet? . . Melle-
font? . . Vous voilà hors de vous-mê-
me! . . Mellefont! . . Dieu! Il reste
sans mouvement! . . Tiens Betty . . .
donne-lui vite ce sel, il en a plus be-
soin que moi.

MELLEFONT (*en repoussant Betty
avec horreur.*)

Ne m'approche pas, malheureuse! . .
Tes secours sont du poison! . .

S A R A.

Que dites-vous? . . Pensez-y! . Vous
la méconnoissez!

B E T T Y.

Je suis Betty; souffrez, Monsieur . .

MELLEFONT.

Va, fuis, ou crains de devenir la victime de ma rage au défaut de la plus coupable . . .

SARA.

Quel discours ! . . . Mellefont, mon cher Mellefont . . .

MELLEFONT.

Cher Mellefont ! . . . Ah c'est la dernière fois peut-être que cette bouche divine le prononcera . . . & puis plus . . . à jamais plus ! . . . C'est à vos pieds, Sara . . . (*en se jettant à terre*). Mais que veux-je à vos pieds ? . . . (*en se relevant brusquement*) ; Découvrir ? . . . Moi vous découvrir ? . . . Oui, il faut vous découvrir . . . ah ! que vous allez me haïr . . . oui, vous me haïrez . . . Non, vous ne faurez pas de moi . . . non, pas de moi ! . . . mais vous le faurez . . . Et vous, que faites-vous ici ? . . . Courez . . . volez chercher du secours . . . Norton . . . ah mon ami, cours chercher du secours . . . Betty . . . Ton erreur . . . Non, non, reste . . . Je vais moi-même . . .

S A R A.

Où voulez-vous aller , Mellefont. . .
Que parlez-vous de secours . . . que
parlez-vous d'erreur ? . . .

M E L L E F O N T.

Secours ! . . Vengeance ! . . Sara . . .
Sara . . . Vous êtes perdue ! . . Je suis
perdu ! . . Puisse le monde entier . . .

(Il sort.)

 S C E N E VI.

S A R A , N O R T O N , B E T T Y.

S A R A.

Il me laisse . . . Je suis perdue ? Que
veut-il dire ? Le comprends-tu , Nor-
ton ? . . Je suis malade , très-malade . . .
Mais en supposant qu'il me faille
mourir , suis-je perdue pour cela ? . .
Qu'a-t-il donc aussi contre toi , ma
pauvre Betty ? . Tu te tords les mains ?
Ne t'afflige-pas , mon enfant ; assuré-
ment tu ne l'as pas offensé ; il se cal-
mera . . . Que n'a-t-il suivi mon con-

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 183
feil , pourquoi a-t-il lu ce funeste bil-
let ! Il pouvoit bien se douter qu'il
contenoit le dernier venin de Mar-
wood...

B E T T Y.

Quelle terrible conjecture !.. Non ;
cela ne peut être... Je ne saurois le
croire...

NORTON (*qui étoit allé vers la
Scene.*)

Miss, le vieux serviteur de votre
pere...

S A R A.

Faites-le entrer, Norton...

S C E N E VII.

W A I T W E L L , LES PRÉCÉDENS.

S A R A.

TU viens sans doute pour avoir
ma réponse , mon bon Waitwell ?
Elle est faite à peu de choses près...
Mais pourquoi as tu l'air si abattu ?..
On t'a dit que j'étois malade , n'est-ce
pas ?

WAITWELL.

On m'a dit plus !..

SARA.

Dangereusement malade? ... J'en juge plus par l'inquiétude de Mellefont, que je le sens ... Si tu allois être obligé de partir avec une lettre non achevée de la malheureuse Sara, à son malheureux père? ... Ah, Waitwell... Mais espérons mieux ... Attendras-tu bien jusqu'à demain, mon ami? Peut-être trouverai-je quelques bons momens pour la finir..- Je ne suis pas en état actuellement ... ma main engourdie est... comme morte ... Si tout notre corps meurt aussi facilement que nos membres ... Tu as long-tems vécu, tu ne dois pas être éloigné d'arriver au terme. Crois-moi, Waitwell, si ce que je sens sont les approches de la mort... les approches ne sont pas si ameres... Ahi! ahi! .. ne fais pas attention à ce cri ... Il est bien difficile d'en venir là sans éprouver aucun sentiment désagréable ... Puisque l'homme ne pouvoit pas être insensible ... il faut qu'il sache souffrir ... Mais, Betty, pourquoi ces larmes, cette douleur ...

B E T T Y.

Permettez - moi de m'éloigner de vos yeux.

S A R A.

Va, mon enfant, va : je fais bien qu'il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir soutenir la vue des mourans. Waitwell restera auprès de moi. Toi, Norton; tu me feras plaisir d'aller voir ce qu'est devenu ton maître. J'ai besoin de sa présence.

B E T T Y (*en s'en allant.*)

Ah, Norton, j'ai pris la drogue des mains de Marwood!..

S C E N E V I I I.

S A R A, W A I T W E L L.

S A R A.

WA I T W E L L, si tu veux bien me faire l'amitié de rester avec moi, de grace ne me laisse pas voir un air si affligé. Tu restes muet? .. Parle donc, & si j'ose t'en prier, parle-moi de mon pere. . . Répète - moi tout ce que tu

186 MISS SARA SAMPSON,

me disois tantôt de consolant. Répète-moi que mon pere est reconcilié, qu'il m'a pardonné. Répète-le moi, & ajoute que le juge suprême ne fera pas plus inexorable... N'est-ce pas, mon bon Waitwell, je peux mourir dans cette espérance? Si avant ton arrivée je m'étois trouvée, comme je suis, aux portes de la mort, quel auroit été mon sort? Je me serois livrée au désespoir. Quitter ce monde chargée de la haine d'un pere!.. Quelle pensée accablante!. Dis-lui que je suis morte dans les sentiments du repentir le plus vif, de la reconnoissance la plus sincere, de l'amour le plus tendre. Dis-lui... Ah que ne puis-je lui dire moi-même combien mon cœur est pénétré de ses bienfaits! La vie que je lui dois est le moindre de tous. Que je voudrois en exhaler le reste à ses pieds!

W A I T W E L L.

Souhaiteriez-vous en effet de le voir?

S A R A.

Et tu n'as rompu le silence que pour douter de mon desir ardent... de mon dernier desir?

W A I T W E L L.

Hélas, Miss, je ne doute pas... Mais je crains l'impression que la vue inattendue fera sur un cœur aussi tendre...

S A R A.

Que dis-tu?.. La vue inattendue de qui?..

W A I T W E L L.

Ah, Miss, calmez-vous, modérez...

S C E N E I X.

S I R S A M P S O N , S A R A ,
W A I T W E L L.

S I R S A M P S O N.

Je ne puis résister à mon impatience, il faut que je la voie.

S A R A.

Quel son de voix...

S I R S A M P S O N.

Ma fille!

S A R A.

Ah mon pere!.. Aide-moi à me

188 MISS SARA SAMPSON ;

lever, Waitwell, aide-moi à me jeter aux pieds de mon pere. (*Elle fait des efforts pour se lever, & retombe dans son fauteuil*). Est-ce bien lui . . . ou quelque génie bienfaisant ? . . . Oh, qui que tu sois, bénis-moi, messager du très-haut sous la figure de mon pere, ou mon pere lui-même.

S I R S A M P S O N.

Que Dieu te bénisse, ô ma fille ! . . . (*Elle essaye de nouveau de se jeter à ses pieds.*) Reste tranquille, mon enfant, quand tu auras plus de forces, je te permettrai d'embrasser les genoux de ton pere.

S A R A.

Ah maintenant, mon pere, maintenant ou jamais. Bientôt je ne serai plus ! Trop heureuses s'il me reste encore quelques momens pour vous découvrir les mouvemens de mon cœur. Hélas, ce ne sont pas des momens, ce seroit une seconde vie qu'il faudroit pour dire tout ce qu'une fille coupable, repentente & punie peut dire à un tendre pere. Mes fautes . . . votre indulgence . . .

S I R S A M P S O N.

Cesse de te faire un reproche d'une foiblesse, & à moi un mérite d'un devoir. En me rappelant mon pardon, tu me fais souvenir en même tems que je l'ai trop différé. Pourquoi ne t'ai-je pas pardonnée plutôt ? Pourquoi t'ai-je mise dans le cas de me fuir ? Et même encore aujourd'hui que j'avois tout oublié, par quelle fatalité ai-je voulu attendre une réponse de ta part avant de te voir ? Si j'avois volé entre tes bras aussitôt que je l'ai pu, j'aurois eu un jour heureux de plus ! Il faut qu'un reste de venin se soit caché dans le repli le plus secret de mon cœur, pour avoir voulu être certain de ton amour avant de te rendre le mien. Le cœur d'un pere est-il donc un cœur intéressé ! Ne pouvons-nous aimer que ceux qui nous aiment ! . . . Hélas, ma chere Sara, j'ai préféré ma satisfaction à la tienne . . . Ah, si je la perdois, cette satisfaction ! . . . Mais qui dit que je la perdrai ? . . . Tu vivras, tu vivras, ma chere fille . . . Ecarte tes tristes pensées . . . Mellefont dans sa douleur s'exagere le danger où il te croit, Il

190 MISS SARA SAMPSON ;

vient de mettre toute la maison en mouvement , il court lui-même chercher des médecins que vraisemblablement il ne trouvera pas dans ce village. J'ai vu son trouble, son inquiétude & son désespoir sans être vu de lui. Je suis sûr maintenant qu'il t'aime sincèrement , & je ne lui envie plus ta possession. Je l'attends ici pour l'unir à toi. Ce qu'auparavant j'aurois fait par nécessité, je le fais à présent par choix depuis que je vois à quel point tu lui es précieuse . . . Est-il vrai que c'est Marwood elle-même qui t'a causé cette frayeur ? C'est au moins ce que j'ai pu comprendre des cris & des gémissemens de Betty . . . Mais pourquoi rechercher les causes de ton mal, quand je ne devrois m'occuper qu'à y remédier . . . Tu t'affoiblis de moment en moment . . . Que faire, Waitwell ? Où courir ? . . . Je donnerois mon bien, ma vie . . .

W A I T W E L L.

Hélas !



S C E N E X.

MELLEFONT, LES PRÉCÉDENS.

MELLEFONT.

ET j'ose remettre le pied ici? .. Ah, vit-elle encore?

SARA.

Approchez, Mellefont.

MELLEFONT.

Je vous revois, Sara, & je vous revois sans vous apporter ni consolation ni secours... Le désespoir seul me ramene... Est-il bien vrai... Sir Sampson, .. c'est vous? .. Ah, pere infortuné, quel spectacle pour vous! .. Pourquoi n'êtes-vous pas arrivé plutôt! Vous venez trop tard pour sauver votre fille! .. Mais ... rassurez-vous ... vous ne serez pas arrivé trop tard pour vous voir vengé.

SIR SAMPSON.

Oubliez dans ce moment, Mellefont, que nous avons été ennemis! Nous ne

192 MISS SARA SAMPSON ;

le sommes plus , & nous ne le redeviendrons jamais ... Conservez-moi ma fille , & vous vous conserverez une épouse.

MELLEFONT.

Ah , donnez-moi donc la puissance d'un Dieu ! .. Miss... adorable Miss... Combien de malheurs j'ai déjà attirés sur vous ! .. Il faut ... il faut vous annoncer le dernier ... le plus affreux de tous ... vous allez mourir ... & vous allez mourir par la main de Marwood !

SARA.

Je ne voulois pas le savoir , & c'étoit déjà trop pour moi de le soupçonner.

MELLEFONT.

Il faut que vous le sachiez ... car qui pourroit m'assurer que vous ne soupçonneriez pas ... Voici le billet de Marwood. (*Il lit.*) » Quand vous » lirez mon billet , Mellefont , votre » infidélité sera déjà punie sur celle » qui l'a causée. Je me suis découverte » à elle , & la frayeur l'a fait tomber » sans sentiment. Tandis que Betty em- » ployoit

» ployoit tous ses soins pour la faire
 » revenir , je me suis apperçue qu'elle
 » mettoit de côté une poudre cordiale,
 » & j'ai eu l'heureuse adresse d'y sub-
 » stituer un poison mortel. J'ai vu Bet-
 » ty le lui présenter , & Sara l'avalé ,
 » & je suis sortie triomphante. La rage
 » & la vengeance m'ont fait commettre
 » un meurtre , mais je ne veux pas
 » être de ces assassins vulgaires qui
 » n'osent se vanter de leur crime. Je
 » suis en chemin pour Londres , vous
 » pouvez me faire poursuivre & faire
 » usage de ce que je vous écris pour
 » me convaincre. Si j'arrive au port sans
 » être poursuivie , je respecterai les
 » jours d'Arabella ; mais jusques là ,
 » je la regarderai comme un otage.
 » Marwood . . . » Vous voilà mainte-
 » nant instruite , Sara . . . Vous, Sir Sam-
 » pson , gardez cet écrit , il vous sera
 » nécessaire pour faire punir le mon-
 » tre détestable . . .

S A R A .

Montrez-moi ce papier, Mellefont,
 je veux me convaincre par mes pro-
 pres yeux . . . (Il lui donne le papier

194 MISS SARA SAMPSON ,
qu'elle regarde un moment.) Aurai je
encore assez de force . . . (Elle le dé-
chire.)

MELLEFONT.

Que faites-vous , Sara ?

SARA.

Marwood n'échappera pas au sort
qu'elle mérite : mais ni mon pere ,
ni vous , ne serez ses accusateurs. Je
meurs , & je pardonne à la main par
laquelle Dieu a permis... ah, mon pere,
quelle sombre douleur s'empare de
vous? .. Mellefont , mon cher Melle-
font , je vous aime toujours , & si vous
aimer est un crime , que je vais paroî-
tre coupable devant mon juge! .. Mon
pere , si j'osois espérer qu'à la place
de votre fille , vous voulussiez acce-
pter un fils . . . Vous retrouverez aussi
une fille avec lui , si vous consentez à
donner ce titre à l'innocente Arabella.
Il faut la ramener , Mellefont , & lais-
ser fuir la mere . . . Puisque mon pere
m'a rendu sa tendresse , je suis rentrée
dans mes droits , & il m'est permis de

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 195
disposer de son amour comme d'un bien qu'il m'a donné. Je vous le legue, mon cher Mellefont, à vous & à Arabella, cet amour paternel. Parlez quelquefois à votre fille des dangers de l'amour... citez lui l'exemple... de la triste Sara... Mon pere, votre derniere bénédiction!.. Oh providence!.. Waitwell, je te recomman-de ton bon maître... tâche de le consoler...

S I R S A M P S O N.

C'est nous qui devrions exciter ton courage, & c'est toi qui ranime le nôtre! Oh ma fille, fille céleste, que peut la bénédiction d'un pere gémissant sur une ame dans laquelle le Ciel verse toutes ses bénédictions? Fais passer dans le cœur de ton pere un rayon de cette lumiere divine qui t'élève au-dessus de tout ce qui est humain. Prie pour moi, prie ce Dieu qui exauce toujours les prieres des mourans vertueux, & demande lui que ce jour soit le dernier de ma vie.

S A R A.

Il faut qu'il laisse longtems sur la

Iij

terre la vertu éprouvée pour qu'elle serve d'exemple au monde. C'est la foible vertu, c'est celle qui succomberoit sous les épreuves qu'il retire des dangers de la vie... Pour qui coulent vos larmes, mon pere? Elles déchirent mon cœur... cependant elles me paroissent encore moins terribles que ne seroit une douleur muette.. Mellefont, ne quittez pas mon pere... devenez son fils... mon œil ne voit plus... voici... mon dernier... soupir... pauvre Betty... je pense encore à elle... je me peins son désespoir... Que personne ne lui reproche... son erreur... Son cœur droit... est au-dessus du soupçon... Le moment arrive!.. Mellefont... mon pere...

MELLEFONT.

Elle est morte!.. Baisons encore une fois cette main froide, cette main adorée... (*Il se jette aux pieds de Sara.*) Je n'ose... son corps glacé frémit à l'aspect de son meurtrier... ne suis-je pas son meurtrier plus que Marwood même!.. (*il se leve.*) Votre fille est

morte. Elle ne nous entend plus... laissez un libre cours à votre douleur... accablez-moi de toutes les malédictions... de toutes les exécutions que je mérite !.. Ah puissent-elles être toutes accomplies !.. Vous gardez le silence? .. ne voyez-vous donc pas que votre fille est morte?.. qu'elle est morte !.. Je ne suis plus maintenant l'objet aimé de cette fille chérie... je ne suis plus que Mellefont !.. Vous jetez sur moi un regard de pitié... ah ! regardez votre fille... je suis son séducteur... je suis son assassin !.. Songez , que cette beauté innocente , sur laquelle seul vous aviez des droits , devint contre votre volonté & contre la sienne même , la proie d'un indigne ravisseur ! C'est moi qui abusant de sa tendresse & de son inexpérience , lui ai fait oublier la vertu ! C'est à cause de moi qu'elle s'est arrachée des bras d'un pere chéri ! C'est par moi qu'elle a perdu la vie !.. Oubliez-vous donc que vous êtes pere ?

SIR SAMPSON.

Je suis pere, Mellefont , & je le

198 MISS SARA SAMPSON :

suis trop pour ne pas respecter la dernière volonté de ma fille . . . Que je t'embrasse . . . ô mon fils . . . tu m'as coûté bien cher !

MELLEFONT.

Non , Sir Sampson , non , votre fille céleste a demandé plus que ne peut la nature humaine ! . . Vous n'êtes pas mon père , vous ne pouvez l'être . . . voyez-vous . . . voyez-vous ce poignard . . . (*en tirant le poignard de son sein.*) C'est celui dont Marwood a voulu me percer le cœur . . . le malheur a voulu que je détournasse le coup , . . ah , si j'étois tombé comme la coupable victime de sa fureur & de sa jalousie . . . Sara , Sara vivroit encore ! Vous auriez encore votre fille , & vous l'auriez sans Mellefont ! . . Il n'est pas en mon pouvoir de défaire ce qui est fait . . . mais me punir de ce qui est fait . . . c'est ce qui est en mon pouvoir (*Il se frappe & tombe à côté du fauteuil de Sara.*)

SIR SAMPSON.

Arrêtez . . . quel nouveau malheur ! . .
Que ne puis-je expirer aussi !

MELLEFONT, (*mourant.*)

A présent . . . si vous voulez m'appeler votre fils . . . & en cette qualité . . . me ferrer la main . . . je meurs content. (*Sampson l'embrasse*) Vous avez entendu parler d'une . . . Arabella . . . pour qui Sara mourante a intercédé . . . oserois-je aussi intercéder pour elle . . . Mais elle est l'enfant de Marwood . . . comme le mien . . . Quel trouble s'élève au fond de mon cœur endurci ! . . . quels sentimens étrangers, . . . & terribles . . . ô grace , grace . . . ô mon créateur . . .

SIR SAMPSON.

Si les prières d'autrui * ont quelque vertu dans ce moment , Waitwell , joignons les nôtres à la sienne pour lui obtenir cette grace ! Il meurt ! . . . hélas il étoit plus malheureux que vicieux . . . fuyons ce spectacle funeste . . .

* Tout catholique s'apercevra aisément du venin caché dans ce passage , & combien ce doute est blâmable.

200 MISS SARA SAMPSON, &c.

Viens, Waitwell, qu'une même tombe les couvre tous deux, & allons chercher Arabella. Quelle qu'elle soit... c'est un legs de ma fille, & elle me devient chère.

F I N.

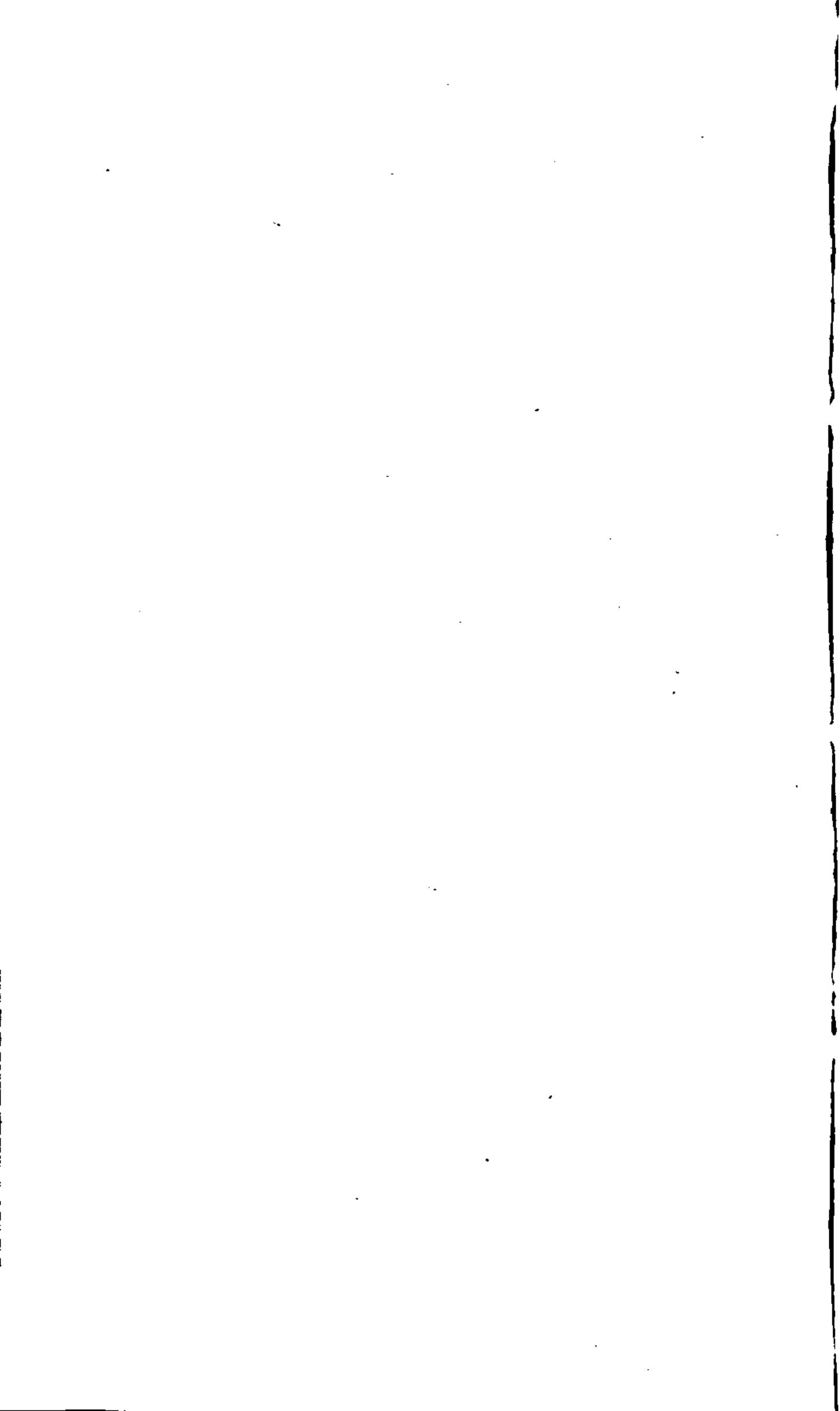
LES JUIFS,

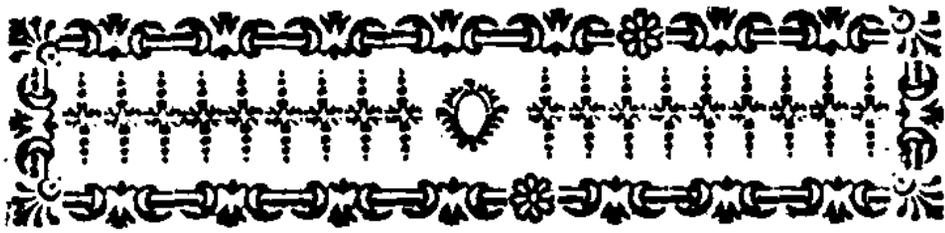
COMÉDIE

EN UN ACTE

De M. Lessing.

Théâtre Allemand. T. I. K





AVERTISSEMENT

SUR

LA COMÉDIE DES JUIFS.

On ne fera peut-être pas fâché de connoître dans quel point de vue les Journalistes Allemands ont envisagé cette piece qui a fait tant de bruit chez eux. Voici en substance ce qu'en dit la Gazette littéraire de Goettingen, N^o 70, année 1754, & qui se trouve répété dans celle de Jena.

L'objet moral de la Comédie des Juifs, est de montrer l'injustice & l'absurdité de la haine

K ij

204 A V E R T I S S E M E N T .

20 dont nous accablons les Juifs.
20 Mais celui que Mr. Lessing
20 introduit sur la Scène , est si
20 bon , si généreux , si attentif à
20 ne pas offenser son prochain
20 même par un soupçon légére-
20 ment conçu , que quand il ne
20 seroit pas impossible qu'il y
20 eût un Juif de ce caractère ,
20 il n'en seroit cependant pas
20 moins hors de toute vraisem-
20 blance. Ce seul défaut gâte le
20 plaisir que nous fait la lectu-
20 re de la piece , qui ne nous
20 laisse que le desir que ce beau
20 caractère existe en effet. Mais
20 comment supposer un homme
20 d'une probité si délicate & si
20 éclairée dans une nation dont
20 les principes , l'éducation &
20 les mœurs y sont si opposés ?
20 D'ailleurs quand il se trouve-

30 roit parmi les Juifs une ame
30 assez heureusement née pour
30 s'élever par elle-même à un si
30 haut degré de perfection, n'en
30 feroit-elle pas empêchée par
30 les traitemens cruels que toute
30 la nation éprouve de la part
30 des Chrétiens ? Et ces traite-
30 mens ne suffiroient-ils pas pour
30 les lui rendre odieux, ou pour
30 le moins indifférens ? Au reste,
30 la vertu & la probité se trou-
30 vent si rarement chez les Juifs
30 au degré le plus médiocre, que
30 le peu d'exemples qu'on pour-
30 roit en citer, ne suffiroit pas
30 pour détruire l'éloignement
30 qu'on sent pour eux. La morale
30 que la plupart ont adoptée,
30 exclut presque absolument
30 toute idée de bienfaisance, &
30 détruit jusqu'à la probité, sur-
30 tout étant, comme ils le sont,

20 forcés de vivre uniquement du
20 commerce qui de tous les états
20 de la vie est celui qui fournit
20 le plus les occasions de trom-
20 per , & en fait naître plus sou-
20 vent la tentation , &c .

Si cette façon de raisonner étoit bonne , on pourroit en conclure que presque tous les commerçans sont des fripons , que tous les Juifs sont des monstres incapables d'aucunes vertus , & les Chrétiens encore plus détestables qu'eux , puisque , comme l'insinuent les journalistes , ils les forcent à être ce qu'ils sont. Nous ne nous permettrons aucune réflexion ni sur la piece , ni sur la critique qui en a été faite ; M. Lessing a répondu à cette critique en Auteur attaqué ; mais quelque intéressante que soit sa réponse , nous la sup-

primerons pour donner la traduction de la lettre d'un Juif qui reclame contre les Journalistes de Gœttingen les droits de sa nation avilie. Ce qui tient à l'amour universel & à la paix du monde, nous a paru mériter la préférence sur ce qui ne regarde que des discussions littéraires. Les hommes prévenus trouveront peut-être de la véhémence & de l'amertume dans les plaintes du Philosophe Juif, mais les sages n'y trouveront que de la sensibilité, & n'y entendront que les cris aigus de la douleur.

Nous prévenons le Lecteur que la traduction que nous donnons ici, est faite sur la copie imprimée par M. Lessing lui-même, qu'il proteste qu'elle est véritablement l'ouvrage d'un

Kiv

Juif, & qu'il offre d'en prouver l'autenticité à tous ceux qui le desireront.

Monseigneur ;

Je vous envoie la 70^e feuille de la Gazette littéraire de Gœttingen. Lisez l'article de Berlin, où MM. les Journalistes donnent la notice de la quatrième partie des œuvres de Monsieur Lessing, que nous avons lues si souvent ensemble & avec tant de plaisir. Que croyez-vous qu'ils aient trouvé à critiquer dans la Comédie des Juifs ? Le caractère principal qui, comme ils s'expriment, est beaucoup trop noble & trop généreux. Le plaisir, disent ils, que nous fait éprouver la beauté de ce caractère, est gâté par son défaut de vrai-

ſemblance , & il ne laiſſe rien à
 la fin dans notre ame , que le
 deſir qu'il exiſte en effet. Ces
 mots m'ont fait monter la rou-
 geur au front . . . & je n'oſerois
 exprimer ce qu'ils m'ont fait ſen-
 tir. Quelle humiliation pour no-
 tre nation infortunée ! Quel mé-
 pris outrageant ! Que la popu-
 lace nous ait regardé de tous
 tems parmi les Chrétiens comme
 le rebut de la nature humaine ,
 comme les ulcères de la ſociété ,
 nous nous en conſolions ; mais
 j'attendois plus de juſtice & des
 ſentimens moins atroces de la
 part de gens qui font profeſſion
 d'aimer & de cultiver les lettres.
 J'allois même juſqu'à leur ſup-
 poſer toute l'équité dont on
 nous reproche ſi communément
 de manquer. Hélas , que je me
 ſuis trompé en ſuppoſant aux

Auteurs Chrétiens la franchise & l'impartialité qu'ils exigent des autres ?

Comment un homme honnête ; un homme qui connoît & chérit la probité , peut-il contester à toute une nation la possibilité & même la vraisemblance de pouvoir montrer parmi elle un seul individu vertueux ? A une nation dont on convient que sont sortis les prophètes & les modèles des grands Rois ? Si le jugement porté si cruellement contre nous est fondé , quelle honte pour le genre humain ! S'il ne l'est pas , quelle confusion pour ceux qui le portent !

Tous les genres d'oppression que la haine envenimée des Chrétiens nous fait éprouver sans relâche , ne suffisent - ils donc pas ? Ont-ils encore le droit af-

freux d'employer la calomnie pour les justifier?

Qu'on continue à nous faire gémir dans la servitude & l'avilissement au milieu des citoyens libres & heureux, qu'on continue à nous rendre l'objet de l'horreur & du mépris de tout le monde, mais qu'on ne nous conteste pas au moins l'avantage de pouvoir chérir la vertu; c'est le seul bien qui nous reste & qui puisse nous faire supporter nos malheurs, & l'abandon cruel auquel nous sommes condamnés.

Mais quand même on nous contesterait la vertu, qu'y gagneroient M M. les Journalistes? Leur critique n'en feroit pas moins absurde, puisqu'elle ne porte que sur le caractère donné au Juif, qu'on prétend être hors de

toute vraisemblance. Le caractère d'un bourgeois assez sot & assez vain pour se faire recevoir Prince Mahométan, est-il donc plus dans la nature & dans la vraisemblance qu'un Juif bien-faisant & généreux ? Faites assister à la représentation de cette pièce un homme sensé qui ignorera le mépris qu'on a pour la nation Juive ; certainement il y baillera , quoiqu'elle soit très-intéressante pour nous. Le commencement le conduira à sentir avec dégoût & indignation jusqu'où la haine nationale peut égarer les hommes , & la fin lui fera pitié. Voilà de bonnes gens , dit-il , qui enfin ont fait la sublime découverte que les Juifs sont des hommes aussi.

Ne croyez pas que je veuille par-là ôter à la Comédie de M.

Lessing le mérite qu'elle a en effet. Un Poëte en général, & surtout lorsqu'il travaille pour le Théâtre, est obligé de se conformer aux opinions qui regnent parmi le peuple. Or, suivant cette opinion le caractère inattendu du Juif doit nécessairement produire un grand effet sur les spectateurs, & à cet égard la nation Juive lui doit de la reconnaissance des peines qu'il s'est données pour persuader une vérité qu'il importe au monde de connoître.

Cette notice, cette condamnation cruelle, ne seroit-elle pas coulée de la plume de quelque Théologien? cette espece d'hommes croient rendre un grand service à la religion Chrétienne, en traitant tous ceux qui n'en sont pas, comme des assassins &

des voleurs de grands chemins. Je suis bien éloigné d'avoir une idée si injurieuse à cette religion. Ce seroit la plus terrible preuve qu'on pourroit produire contre sa vérité, si pour l'établir il falloit se dépouiller de tous sentimens d'humanité.

Que peuvent nous imputer nos Juges impitoyables, dont les décisions sont si fréquemment scellées de sang humain? Tous leurs reproches ne se bornent-ils pas à l'accusation de l'avarice insatiable dont est infectée la multitude Juive? Ils seroient peut-être bien fâchés de n'avoir pas cette ressource pour justifier leur haine. Mais ce vice même, ne seroit-il pas leur ouvrage? Cependant accordons leur qu'il existe en effet parmi nous; fera-ce une raison suffisante pour en

AVERTISSEMENT. 215
conclurre qu'il est contre toute
vraisemblance qu'un Juif ait sau-
vé la vie à un Chrétien qui est
tombé entre les mains des vo-
leurs, & qu'après lui avoir ren-
du ce service, il soit assez gé-
néreux pour ne pas déshonorer
son propre bienfait en en rece-
vant un salaire infâme. Certaine-
ment non; surtout si le Juif se
trouve dans l'état d'aisance
où l'on suppose celui de la Co-
médie.

Mais comment ose-t-on pré-
tendre qu'il n'est pas croyable
que dans une nation qui a adopté
nos principes & nos mœurs, il
y ait une ame assez noble & assez
élevée pour se mettre au dessus
de tous les vices de l'éducation,
& se former, pour ainsi dire,
elle-même? Quelle horreur!
Toute la moralité de nos ac-

tions est donc perdue! Il n'y a donc plus en nous aucun instinct qui puisse nous conduire à la vertu! La nature n'a donc été envers nous qu'une injuste maîtresse, puisqu'elle nous a refusé ce qu'elle a donné à tous les hommes, l'amour & le goût du bien! Oh, mon Père, que ta façon de penser est supérieure à cette façon de penser si injurieuse & si barbare!

Quiconque vous a vu de près, mon cher ami, & fait apprécier les talens & les vertus, a trouvé en vous l'exemple de la facilité avec laquelle un homme heureusement né, peut, sans modèle & sans les secours de l'éducation, perfectionner les dons précieux qu'il a reçus de la nature, épurer son cœur, éclairer son esprit, prendre l'essor, & s'é-

lever au rang des grands hommes. Qu'on interroge tous ceux qui vous connoissent; en est-il un seul qui ne sente dans sa conscience que vous auriez rempli en réalité le rôle du Juif de la Comédie de M. Lessing, si pendant votre voyage littéraire vous vous étiez trouvé dans les circonstances où l'Auteur l'a placé? Je craindrois de me rendre complice de ceux qui travaillent à ravalier notre nation, si j'y cherchois des exemples d'ames humaines & généreuses. Je n'ai pu passer le votre sous silence parce que je suis plus à portée d'en être frappé & de l'admirer plus souvent.

Il y a en général de certaines vertus communes à de certaines nations, qui ne le sont pas tant aux Juifs; comme il y en a

qui le font aux Juifs , & qui le font moins à la plupart des Chrétiens. Qu'on fasse réflexion à l'horreur que nous avons pour le meurtre. On ne pourroit pas citer un feul exemple , j'en excepte les voleurs de grands chemins , d'un Juif qui ait tué un homme , tandis que rien n'est si ordinaire que de voir un Chrétien d'ailleurs plein de probité , égorger son semblable pour un mot injurieux. On dit que c'est bassesse chez les Juifs. Eh bien , si c'est bassesse , & qu'elle nous fasse respecter la vie des hommes & nous donne horreur de répandre leur sang , la bassesse est une vertu.

~Trouve-t-on sur la terre un autre peuple aussi compâtissant pour les malheureux , que le peuple Juif ? Sa bienfaisance ne

se borne pas à ceux de sa religion, elle s'étend jusques sur les pauvres de la nation qui l'opprime & l'avilit. Si les Juifs ont un défaut, c'est peut-être celui de porter trop loin la sensibilité à la vue des miseres qui affligent l'espece humaine ; leur charité est souvent un instinct aveugle de compassion qui les empêche d'observer les mesures que la charité éclairée admet & prescrit ; leurs aumônes sont presque toujours des profusions. Ah, mon ami, que ceux qui donnent dans les excès, ne s'en permettent jamais que de semblables ?

Je pourrois m'étendre sur l'industrie admirable qui leur fait trouver des ressources pour se soutenir eux & leurs familles au milieu même d'un monde qui

220 A V E R T I S S E M E N T .

les proscrit , sur leur frugalité , sur la sainteté de leurs mariages & la pureté de leurs mœurs... Mais j'en ai assez dit pour refuter la Gazette de Gœttingen , & je plains sincèrement ceux qui pourront lire une condamnation aussi cruelle & aussi générale , sans en frémir d'indignation.

Je suis , &c.

M. Lessing a privé le public de la réponse à cette Lettre, qu'il a entre les mains : il s'est fait , dit-il , un scrupule de la faire imprimer , parce qu'elle est écrite avec trop de chaleur & que les Chrétiens y sont traités un peu trop vivement. Cependant ajoûte-t-il , on me peut croire sur ma parole que les deux correspondans ont sçu parvenir a la.

AVERTISSEMENT. 221

ſcience & à la vertu , quoique médiocrement partagés des biens de la fortune , & je ne doute pas que ces hommes estimables n'eussent beaucoup d'imitateurs dans leur nation , si nous leur permettions de vivre en Citoyens.





A C T E U R S.

LE BARON.

MICHEL, Maire - Juge.

MARTIN, Intendant du Baron.

ANGÉLIQUE, Fille du Baron.

LISETTE.

UN VOYAGEUR inconnu.

**CHRISTOPHE, Valet du
Voyageur.**

La Scène est dans le Château du Baron.



**LES JUIFS,
COMÉDIE.**

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHEL, MARTIN.

MARTIN.

QUE tu es bête, mon pauvre Michel!

MICHEL.

Que tu es bête, mon pauvre Martin!

MARTIN.

Avouons que nous sommes bien bêtes l'un & l'autre. Quelle gloire, mon cher Michel, si nous avions expédié celui-là.

MICHEL.

Pouvions-nous nous y prendre plus

adroitement ? Nous étions bien déguisés ; le cocher étoit dans nos intérêts ; est-ce notre faute si la fortune nous a tourné le dos ? Je te l'ai déjà dit mille fois , mon ami ; on ne devient pas même bon voleur sans la fortune.

MARTIN.

Peut-être avons-nous par-là évité la corde pour quelques jours de plus.

MICHEL.

Si on pendoit tous ceux qui volent , la terre seroit bientôt un désert. Le monde est plein de voleurs , & on ne voit que des gibets vuides. Avec le tems , Messieurs les Juges auront la complaisance de laisser dépérir ces épouvantails. A quoi font-ils bons en effet ? Tout au plus à nous faire détourner les yeux lorsque nous passons à côté.

MARTIN.

C'est même ce que je ne fais pas. Mon grand pere & mon pere y sont morts. Puis-je faire mieux que de les imiter ? Je ne rougis pas de mes parens.

MICHEL.

Mais ils rougiroient de toi. Qu'as-

tu

tu fait jusqu'ici qui puisse te faire regarder comme leur fils ?

MARTIN.

Crois tu donc que notre maître en aura été quitte pour la peur ? . . . Et quant à ce maudit étranger qui nous a arraché du bec un si friand morceau, laisse-moi faire , je m'en vengerai ou je ne pourrai. Sa montre m'appartiendra à coup sûr , ou bien . . . Le voici fort à propos. Vîte , va t-en. Je projette un coup de maître.

MICHEL.

Ma part, au moins , ma part !

SCÈNE II.

MARTIN, LE VOYACEUR.

MARTIN.

Je vais contrefaire l'imbécille . . .
Très-humble serviteur, Monsieur . . .
Je m'appelle Martin , & je suis l'Intendant de ce Château.

Théâtre Allemand. I. I. L

Je vous en félicite , mon ami : n'auriez-vous pas vu mon domestique , par hasard ?

MARTIN.

Non ; mais j'ai bien eu l'honneur d'entendre dire beaucoup de bien de votre respectable personne : & je suis bien aise d'avoir l'honneur de votre connoissance . . . On dit qu'hier au soir , vous avez tiré notre maître d'un danger très . . . dangereux. Or , comme je ne peux que me réjouir infiniment du bonheur de mon maître , je me réjouis . . .

LE VOYAGEUR.

J'entends : vous voulez me remercier de ce que j'ai secouru votre maître . . .

MARTIN.

Oui , c'est cela , c'est cela même.

LE VOYAGEUR.

Vous êtes un honnête homme , & . . .

MARTIN,

Je le suis en effet , & avec l'honnêteté on va loin , n'est-ce pas , Mr. ?

LE VOYAGEUR.

Je me tiens heureux d'avoir obligé tant d'honnêtes gens pour un service aussi léger. Leur reconnoissance est mille fois au-dessus de ce que j'ai fait. J'ai rempli un devoir que l'humanité nous impose à tous. J'ai fait pour votre maître ce que vous auriez fait pour moi dans le même danger. Puis-je vous être bon à quelque chose, mon ami ?

MARTIN.

Faites-moi le plaisir de m'apprendre comment & en quel endroit la chose est arrivée. Les voleurs étoient-ils en grand nombre ? Avoient ils dessein d'ôter la vie à notre bon maître ? Ou n'en vouloient-ils qu'à son argent ?

LE VOYAGEUR.

Je vous dirai la chose en peu de mots ; à une lieue d'ici , j'ai entendu des cris aigus auprès de la forêt , j'y suis accouru promptement avec mon domestique . . .

MARTIN.

Ah ! Ah !

L ij

LES JUIFS,
LE VOYAGEUR.

J'ai trouvé votre maître dans une
voiture découverte . . .

MARTIN.

Ah ! Ah !

LE VOYAGEUR.

Deux coquins déguisés . . .

MARTIN.

Déguisés !

LE VOYAGEUR.

Se jettaient déjà sur lui . . .

MARTIN.

Ah mon Dieu !

LE VOYAGEUR.

Et alloient l'égorger ou le voler,
je ne fais lequel des deux.

MARTIN.

Eh , sans doute , ils vouloient le
tuer , les méchans !

LE VOYAGEUR.

C'est ce que je ne dirai pas.

MARTIN.

Oh , croyez-moi , ils vouloient le
tuer. Je fais , je fais . . .

L E V O Y A G E U R .

Et que savez-vous ? Quoiqu'il en soit, aussi-tôt qu'ils m'ont apperçu, ils ont quitté prise & se sont sauvés dans le bois voisin. J'ai lâché un coup de pistolet sur un d'eux, mais comme il étoit déjà loin & qu'il commençoit à faire nuit, je ne crois pas l'avoir touché.

M A R T I N .

Oh non, vous ne l'avez pas attrappé . . .

L E V O Y A G E U R .

Comment le savez-vous ?

M A R T I N .

Je ne le fais pas, mais je m'en doute. Vous dites qu'il faisoit nuit, & on ne vise pas bien quand il fait nuit.

L E V O Y A G E U R .

Je ne saurois vous exprimer la reconnaissance qu'a fait éclater votre maître ; il m'a appelé cent fois son sauveur, & enfin il m'a forcé de l'accompagner à son château. Je voudrois que mes affaires me permissent de pouvoir y faire un plus long séjour : mais

il faut que j'en parte aujourd'hui même, & voilà pourquoi je cherche mon domestique.

MARTIN.

J'avois encore quelque chose à vous demander . . . Ah oui ; dites-moi , s'il vous plaît, quel air avoient ces voleurs ? Comment étoient-ils habillés ? Comment s'étoient-ils déguisés ?

LE VOYAGEUR.

Votre maître prétend que ce sont des Juifs. Il est vrai qu'ils avoient de longues barbes ; mais leur langage étoit , à ce qu'il m'a paru, le même que celui des payfans de ce canton. J'ai peine à comprendre que les Juifs qui sont à peine tolérés ici en très-petit nombre , puissent infester les grands chemins.

MARTIN.

Cela ne fait rien : ce sont des Juifs , foyez-en bien persuadé. Ah , je vois bien que vous ne connoissez pas cette détestable engeance. Tous , sans en excepter un seul , sont des voleurs , des fripons , des brigands. Voilà aussi pourquoi le bon Dieu les a maudits.

Si j'étois Roi, je n'en laisserois pas un sur la terre. Ah que le Ciel préserve tous les vrais Chrétiens de ces gens-là ! Si le bon Dieu ne les haïssoit pas, pourquoi dans le dernier désastre arrivé à Bresslau en auroit-il péri la moitié plus que de Chrétiens ? C'est une sage observation que notre Curé fit dans son dernier prône. On diroit qu'ils l'ont entendu & qu'ils ont voulu s'en venger sur notre bon maître. Ah mon cher Monsieur, si vous voulez être heureux dans le monde, évitez les Juifs comme la peste.

LE VOYAGEUR.

Encore si le peuple tenoit seul ce langage !

MARTIN.

Par exemple, Monsieur, j'étois un jour à la foire... Non, quand je pense à cette foire, j'empoisonnerois volontiers tous les Juifs à la fois, si je pouvois. Dans la foule, ils avoient subtilisé à l'un son mouchoir, à l'autre sa tabatière, à l'autre sa montre, & je ne fais combien d'autres choses. Ils sont d'une adresse inconcevable. Notre

maître d'école n'a pas les doigts si agiles quand il touche les orgues. D'abord ils vous ferment, vous ferment, à peu près comme je fais à présent...

LE VOYAGEUR.

Un peu moins rudement, mon ami!

MARTIN.

Permettez, permettez que je vous montre... voilà comme ils se tiennent... voyez-vous... Ils passent la main comme un éclair dans votre gousset, (*Il fouille dans la poche du Voyageur & lui prend sa tabatiere.*) mais avec une dextérité si étonnante, qu'on croiroit que leur main va là, tandis qu'elle va là. S'ils ont des projets sur la tabatiere, ils regardent à la montre. (*Il veut voler la montre & est pris sur le fait*) Et s'ils en ont sur la montre, ils feignent d'en vouloir à la tabatiere...

LE VOYAGEUR.

Doucement, doucement! Que votre main va-t-elle faire-là?

MARTIN.

Vous voyez, Monsieur, que je serois un voleur bien mal adroit... Ah

si j'eusse été un Juif, c'étoit fait de votre montre . . . Mais je m'apperçois que je vous ennuie , il est tems de vous tirer ma révérence , & de vous assurer que je suis & que je serai toute ma vie avec la plus grande reconnoissance & le plus profond respect , Monsieur , votre très-humble serviteur , Martin Krumm , Intendant de ce noble Château.

LE VOYAGEUR.

Allez , allez.

S C E N E III.

LE VOYAGEUR.

CE drôle , quelque bête qu'il paroisse , ou qu'il affecte de paroître , est peut être un plus grand fripon que tous les Juifs ensemble. Si un Juif trompe , il y est pour ainsi dire forcé , & il ne fait que rendre ce qu'on lui fait. Quand on voudra que la bonne foi regne entre deux nations , il faut qu'elles y contribuent également cha-

L v

cune de son côté, & que l'une n'opprime pas l'autre. Mais comment cela pourroit-il arriver si leur religion même leur fait une sorte de devoir de se haïr & de se persécuter réciproquement? Cependant...

S C E N E V I.

LE VOYAGEUR, CHRISTOPHE.

LE VOYAGEUR.

N
L faut donc toujours vous chercher quand on a besoin de vous?

CHRISTOPHE.

Je ne puis être qu'en un endroit à la fois, & ce n'est pas ma faute si vous ne me cherchez pas en cet endroit, car certainement vous m'y trouveriez.

LE VOYAGEUR.

Vous ne pouvez-vous soutenir sur vos jambes. Je comprends maintenant d'où vient votre gaieté. N'êtes-vous pas honteux de vous enivrer ainsi dès le matin?

CHRISTOPHE.

Enyvrer? A quelques verres de vin & d'eau-de-vie près, je suis encore à jeun.

LE VOYAGEUR.

Cela se voit : & je vous conseille de retourner d'où vous venez.

CHRISTOPHE.

Avis excellent ! Je le regarde comme un ordre. Vous allez voir si je fais obéir.

LE VOYAGEUR.

Brisons-là, je vous prie. Allez seller nos chevaux. Je veux partir avant midi.

CHRISTOPHE.

Tout de bon ? Je vois bien que vous voulez-vous divertir aujourd'hui. Est-ce la petite demoiselle de céans qui vous met de si bonne humeur ? Elle est, ma foi, gentille. . . Il faudrait seulement que cela eût quelques années de plus . . . seulement quelques années. . . N'est-ce pas, Monsieur ? Quand les filles ne sont pas parvenues à un certain degré de maturité. . .

L vj

LE VOYAGEUR.

Allez & faites ce que je vous ai dit.

CHRISTOPHE.

Vous prenez le ton sérieux. Malgré cela, j'attendrai que vous me le l'ordonniez une troisième fois. La chose en vaut la peine, & j'ai toujours eu pour principe de laisser à mes maîtres le tems de la réflexion. Pensez-y bien, Monsieur. Quoi quitter si brusquement un endroit où nous sommes si bien? Nous n'y sommes arrivés que d'hier; nous avons rendu au Maître du logis un service signalé: & il en seroit quitte pour un souper & un déjeuner que nous avons pris chez lui.

LE VOYAGEUR.

Finissez vos propos de valets.

CHRISTOPHE.

Vous vous fâchez? Calmez-vous, je vais . . .

LE VOYAGEUR.

Je ne vous supposois pas une façon de penser si vile & si grossière. Apprenez que le service que nous avons eu le bonheur de rendre, perd le nom

de bienfait dès que nous en attendons la moindre reconnoissance. J'ai eu tort de venir ici. Le plaisir d'avoir secouru un inconnu sans aucun intérêt, étoit si grand par lui même ! Notre hôte va faire des frais pour nous témoigner sa reconnoissance, & bientôt ce sera nous qui lui devons des remercimens. Ce qu'il fait pour nous, lui coûte certainement plus que nous a coûté ce que nous avons fait pour lui...

CHRISTOPHE.

Votre philosophie va vous faire perdre haleine. Vous allez voir que je ne suis pas moins généreux que vous. Dans un quart d'heure vous pourrez monter à cheval.



S C E N E V.**LE VOYAGEUR, ANGELIQUE.****LE VOYAGEUR.**

D I L U S j'évite de me rendre familier avec cet homme, & plus il se rend familier avec moi.

ANGELIQUE.

Pourquoi donc nous avez - vous quittés, & pourquoi êtes - vous seul ici? Est - ce que notre société vous ennuie déjà? Je cherche à me rendre agréable à tout le monde, & à vous sur-tout; aurois-je eu le malheur de vous déplaire?

LE VOYAGEUR.

Pardon, Mademoiselle, j'ai été obligé de vous quitter pour venir dire à mon domestique de tenir mes chevaux prêts.

ANGELIQUE.

Que dites-vous? Quoi vous voulez partir? Et depuis quand êtes-vous ar-

rivé , Monsieur ? Dans un an ou deux , si vous vous ennuyez avec nous , vous songerez à nous quitter ; mais au bout d'un jour ! Cela seroit mal & je me fâcherai si vous y pensez encore.

LE VOYAGEUR.

Vous ne sauriez me faire une plus terrible menace.

ANGELIQUE.

Tout de bon ? Craindriez-vous en effet , que je me fâchasse contre vous ?

LE VOYAGEUR.

Qui ne craindroit pas la colere d'une personne aussi aimable que vous ?

ANGELIQUE.

Vous avez un peu l'air de vous moquer de moi , mais je ferai comme si vous parliez sérieusement . . . Ainsi , Monsieur , je vous répète que je me fâcherai beaucoup , mais beaucoup , si d'ici à un an vous songez à votre départ.

LE VOYAGEUR.

Avant ce terme vous serez lasse de me voir.

ANGELIQUE.

Et qui vous a dit cela, Monsieur ?
Attendez toujours un an ; si quand il
sera fini vous voulez vous en aller,
nous vous prierons tant, tant . . .

LE VOYAGEUR.

Peut-être par bienfiance ?

ANGELIQUE.

Vous êtes méchant . . . Mais voici
mon papa ; je me retire ; ne lui dites
pas que j'étois avec vous, car il me
défend toujours d'aller avec les
hommes.

SCENE VI.

LE BARON, LE VOYAGEUR.

LE BARON.

M A fille n'étoit-elle pas avec vous ?
Pourquoi donc fuit-elle ?

LE VOYAGEUR.

Je vous félicite, Monsieur, d'avoir
un enfant aussi aimable.

LE BARON.

L'art ne l'a pas encore gâtée ; c'est
la nature dans toute sa naïveté.

LE VOYAGEUR.

Elle n'en a que plus de charmes.

LE BARON.

Dans le peu de tems que je vous
ai vu , je ne vous ai pas trouvé un
sentiment qui n'eût rapport à ma façon
de penser. Que n'ai - je toujours eu
un ami comme vous ?

LE VOYAGEUR.

Vous outragez vos autres amis.

LE BARON.

Mes autres amis ? J'ai cinquante ans...
J'ai eu des connoissances , mais pas
encore un ami. Jamais l'amitié ne m'a
paru avoir tant d'attraits que depuis le
peu d'heures que j'ambitionne la vôtre.
Comment pourrai-je la mériter ?

LE VOYAGEUR.

Mon amitié est bien peu de chose,
& le seul desir de l'avoir est plus qu'il
n'en faut pour l'obtenir. Votre prie-
re est bien au dessus de ce que vous
demandez.

L'amitié d'un bienfaiteur . . .

LE VOYAGEUR.

N'est plus amitié. Si vous me considérez sous cet aspect, je ne puis être votre ami. En supposant un moment que je serois votre bienfaiteur, n'aurois-je pas à craindre que votre amitié ne fût que de la reconnoissance?

LE BARON.

Est-il impossible d'allier ces deux sentimens ?

LE VOYAGEUR.

Cette réunion seroit difficile. La reconnoissance est un devoir pour une ame noble & sensible, l'amitié est un sentiment libre & indépendant.

LE BARON.

Comment pourrois-je . . . Votre extrême délicatesse m'interdit tous les moyens . . .

LE VOYAGEUR.

Je ne veux de vous qu'une chose ; c'est de ne pas faire plus de cas de moi que je ne mérite, & de me voir comme je me vois moi-même. Je n'ai fait

que mon devoir, & le devoir ne mérite aucune reconnoissance. Je l'ai fait avec plaisir, & votre amitié en est une récompense assez précieuse.

LE BARON.

Votre générosité me confond... Vous me trouvez peut-être téméraire... Je n'ai pas encore osé vous demander votre nom, votre état... je vous offre mon amitié, & peut-être êtes-vous d'un rang... à la mépriser...

LE VOYAGEUR.

Mépriser l'amitié d'un homme!.. Monsieur... vous avez une trop haute opinion de moi.

LE BARON, *à part.*

Lui demanderai-je qui il est ? Ma curiosité le blessera peut-être.

LE VOYAGEUR, *à part.*

S'il me demande qui je suis, que lui répondrai-je ?

LE BARON, *à part.*

Si je ne le lui demande pas, comment interprétera-t-il ma discrétion ?

LE VOYAGEUR, *à part.*

Lui dirai-je la vérité ?

LE BARON *à part.*

Je ferai sonder son valet.

LE VOYAGEUR, *à part.*

Que ne suis-je quitte de cet embarras!

LE BARON.

Vous me paroissez rêveur.

LE VOYAGEUR.

J'allois vous dire la même chose.

LE BARON.

Je pensois à mon aventure d'hier. Je ne me suis pas trompé. Les deux malheureux qui m'ont attaqué étoient en effet des Juifs, mon bailli vient de me dire qu'on en a rencontré trois ou quatre sur le grand chemin, il y a environ deux ou trois jours. Comme il me les a dépeints, ils ressembloient à mes deux voleurs. Cela ne m'étonne pas; que doit-on attendre d'une nation avide de gain & incapable d'aucun sentiment d'équité. Le commerce qu'elle exerce est une école de brigandage, & elle se procure par la force ce qu'elle ne peut acquérir par la ruse. Active, industri-

euse , sôbre & entreprenante , elle seroit estimable par ces bonnes qualités , si elle ne les employoit pas à la ruine des autres nations... Les Juifs m'ont toujours été funestes. Tandis que j'étois au service , j'eus ja foiblesse de me rendre caution d'un billet à ordre qu'une personne de ma connoissance avoit fait à un Juif ; je ne fais comment cet habile fripon s'y prit , mais je fus obligé de payer deux fois le même billet . . . C'est bien la canaille la plus perverse & la plus vile . . . N'en pensez-vous pas comme moi ?

L E V O Y A G E U R .

Il est vrai que j'ai souvent entendu faire contre eux les mêmes plaintes . . .

L E B A R O N .

Leur physionomie seule prévient contre eux. On croit découvrir dans leurs yeux la mauvaise foi , la perfidie , la fraude , l'intérêt . . .

L E V O Y A G E U R .

Vous êtes connoisseur en physionomie , & vous me faites craindre que la mienne...

Vous m'offensez. Comment pouvez vous concevoir un pareil soupçon ? Je n'en ai jamais vu qui annonçât autant de générosité & de candeur, ni qui inspirât le même intérêt que la vôtre.

LE VOYAGEUR.

A vous parler avec franchise, je vous avoue que je n'approuve pas les jugemens qu'on hazarde sur une nation entiere; je crois qu'elles ont toutes leur bon & leur mauvais côté, & parmi les Juifs comme parmi les autres...

S C E N E - V I I .

ANGELIQUE, LE VOYAGEUR,
LE BARON.

ANGELIQUE.

AH! Mon pauvre papa...

LE BARON.

Eh bien, qu'as-tu, qu'as-tu? Pourquoi m'as-tu fui tantôt...

ANGELIQUE.

Ce n'est pas vous, mon papa, que j'ai fui, c'est votre reproche.

LE BARON.

Voilà une distinction bien fine. Mais pourquoi as-tu craint mon reproche ?

ANGELIQUE.

Vous le savez bien : c'est que j'étois avec Monsieur . . .

LE BARON.

Eh bien . . .

ANGELIQUE.

Monsieur est un homme, & vous m'avez dit que je ne devois rien avoir à faire avec les hommes . . .

LE BARON.

Tu devois bien te douter que Monsieur est dans l'exception. Je voudrois au contraire qu'il daignât te souffrir, je te verrois avec plaisir sans cesse auprès de lui.

ANGELIQUE.

Ah, je n'ai eu le plaisir de causer qu'une fois avec lui, & ce sera la der-

niere ; car son domestique a déjà tout préparé pour leur départ ; c'est ce que je venois vous dire.

LE BARON.

Quoi ? Qui ? Son domestique ?

LE VOYAGEUR.

Oui, Monsieur, & c'est par mon ordre.. Mes affaires & la crainte de vous importuner . . .

LE BARON.

Quoi, je n'aurai pas le bonheur de vous faire connoître plus particulièrement l'homme que vous avez obligé ? Ajoûtez, je vous en conjure, un nouveau bienfait à celui que j'ai déjà reçu de vous ; il me sera aussi précieux que la vie que je vous dois. Restez quelque tems . . . quelques jours avec nous. Ne me laissez pas le cruel regret de vous voir partir sans vous avoir connu, sans vous avoir honoré, je ne dirai pas récompensé comme vous le méritez ; cela n'est pas en mon pouvoir. Je rassemble aujourd'hui tous mes parens pour leur faire partager ma joie & leur procurer la satisfaction de voir
mon

mon libérateur , le mortel le plus estimable que j'aye encore connu.

LE VOYAGEUR.

Je suis bien sensible , Monsieur ...
Mais il est de toute nécessité ...

LE BARON.

Que vous restiez , Monsieur , que vous restiez. Je cours dire à votre domestique ... mais le voici fort à propos.

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS. CHRISTOPHE , *botté & portant deux porte-manteaux sur ses épaules.*

CHRISTOPHE.

ALLONS, Monsieur , tout est prêt , les chevaux sont sellés , faites vite vos adieux , puisque nous ne pouvons pas rester.

LE BARON.

Et qui vous en empêche ?

Théâtre Allemand T. I. M

Certaines considérations qui ont l'entêtement de mon maître pour fondement, & sa générosité pour prétexte.

LE VOYAGEUR.

Christophe radote quelque fois, je vous prie de lui pardonner. Je vois, Monsieur, que votre invitation n'est pas un compliment, & je m'y rends avec joie.

LE BARON.

Quels remerciemens ne vous dois-je pas ?

LE VOYAGEUR.

Allez défeller les chevaux, nous ne partirons que demain.

ANGELIQUE.

N'entendez-vous pas votre maître qui vous dit d'aller défeller les chevaux ?

CHRISTOPHE.

Je devrois me fâcher, & j'en ai sujet : aussi peu s'en faut que je ne me mette de mauvaise humeur. Mais puisqu'il ne résulte de tout ceci que de rester un peu plus de tems dans un excel-

lent gîte , je prens mon mal en patience.

LE VOYAGEUR.

Taisez-vous , vous devenez insolent ?

CHRISTOPHE.

Oui , car je dis la vérité.

ANGELIQUE.

Je suis bien aise , mais bien aise , que vous restiez. Il me semble que je vous en aime encore une fois davantage. Venez voir notre jardin ; je suis sûre qu'il vous plaira.

LE VOYAGEUR.

S'il vous plaît , Mademoiselle , il me plaira certainement aussi.

ANGELIQUE.

Venez donc , en attendant l'heure du dîner . . . Mon papa , vous le permettez ?

LE BARON.

Et même je vous y accompagnerai.

ANGELIQUE.

Non , non , nous ne voulons pas que vous preniez cette peine.

M ij

Songez donc , mon enfant , que je ne dois rien avoir de plus intéressant que de tenir compagnie à notre hôte , & de tâcher de l'amuser.

ANGELIQUE.

Il vous dispensera de le suivre au jardin , n'est-ce pas , Monsieur ? (*bas*) Dites que oui ; j'y voudrois aller seule avec vous.

LE VOYAGEUR.

Vous me feriez regretter , Monsieur , de m'être laissé persuader de rester , si je voyois que je vous gêne en la moindre chose. Je vous demande en grace . . .

LE BARON.

Ne faites pas attention à ce que dit cet enfant.

ANGELIQUE.

Enfant ! . . Vous me rendez toute honteuse . . . Monsieur croira que je n'ai que dix ans.



SCENE IX.

**LES ACTEURS PRÉCÉDENS,
LISETTE.**

LE BARON *voyant venir Lisette.*

MONSIEUR, puisque vous voulez bien avoir la complaisance d'accompagner ma fille au jardin, j'aurai l'honneur de vous y rejoindre dans un instant.

ANGELIQUE.

Ne vous gênez pas, mon papa. Allons, Monsieur. (*Elle sort avec le voyageur*).

LE BARON.

Lisette, j'ai quelque chose à te dire.

LISETTE.

Parlez, Monsieur.

LE BARON (*bas*).

J'ignore encore ce que c'est que l'étranger que j'ai chez moi; je brûle de le savoir, & je n'ose le lui deman-

M iij

der. Ne pourrois-tu pas par le moyen de son valet . . .

L I S E T T E.

J'entends : ma propre curiosité m'y portoit naturellement, & c'est pour cela que je venois ici . . .

L E B A R O N.

Tâche donc . . . & viens m'en donner des nouvelles ; tu m'obligeras.

L I S E T T E.

Laissez-moi faire.

L E B A R O N (*haut.*)

Lifette, je confie ce garçon à tes soins ; ne le laisse manquer de rien.

(*Il s'en va.*)

C H R I S T O P H E.

Ainsi me voilà recommandé à vos soins. Adieu, Mademoiselle.



SCÈNE X.

LISETTE, CHRISTOPHE.

LISETTE (*l'arrêtant*).

NON, Monsieur, je ne vous laisserai pas faire une pareille impolitesse : vous resterez. Ne me trouvez-vous pas digne de causer un moment avec vous.

CHRISTOPHE.

Digne ou non, Mademoiselle, je suis embarrassé, vous le voyez, & vous voudrez bien permettre que je me retire. Dès que j'aurai faim ou soif, je viendrai vous trouver.

LISETTE.

Voilà comme fait notre Sultan.

CHRISTOPHE.

Il faut que ce soit un homme d'esprit, puisqu'il fait comme moi.

LISETTE.

Si vous êtes curieux de faire connoissance avec lui, vous le trouverez dans la basse-cour où il est à la chaîne.

Miv

CHRISTOPHE.

Vous parlez d'un chien ? Je vois bien que vous avez entendu la faim & la soif du corps : c'est de la soif & de la faim... là... de cette faim qui donne de l'amour... Etes-vous contente de l'explication ?

LISETTE.

Plus que de la chose expliquée.

CHRISTOPHE.

Que voulez-vous dire par-là ? Voulez-vous me faire entendre qu'une déclaration d'amour de ma part ne vous déplairoit pas ?

LISETTE.

Peut-être. M'en feriez-vous un tout de bon ?

CHRISTOPHE.

Peut-être.

LISETTE.

En vérité, voilà une belle réponse ! Peut-être !

CHRISTOPHE.

Elle n'est pas différente de la vôtre.

LISETTE.

Non, mais dans ma bouche elle

veut dire toute autre chose. Peut-être ; est le mot le plus fort que puisse hasarder une femme. Car quelque mauvais que soit notre jeu , il ne faut pas que nous laissions voir nos cartes.

CHRISTOPHE.

Ah ! C'est une autre affaire. Venons au fait. (*Il jette les porte-manteaux à terre.*) Je suis bien sot de me fatiguer ainsi . . . Je vous aime , Mademoiselle.

LISETTE.

Voilà ce qu'on appelle dire beaucoup en peu de mots, Analysons ceci...

CHRISTOPHE.

Non , laissons-le plutôt entier. Cependant pour causer plus à notre aise , asseyons-nous sur ces porte-manteaux. Sans façon. (*Il la fait asseoir sur un porte-manteau.*) Je vous aime , Mademoiselle . . .

LISETTE.

Je suis fort mal assise . . . Je crois même qu'il y a des livres dans ce porte-manteau . . .

M v

CHRISTOPHE.

C'est la bibliothèque de voyage de mon maître ; elle contient des comédies qui font pleurer , & des tragédies qui font rire ; des poëmes héroïques tendres , des chansons à boire profondément pensées & plusieurs autres de ces jolies choses nouvelles . . . Mais changeons de place ; asseyez-vous à la mienne . . . sans façons . . . elle est moins dure.

L I S E T T E.

Pardonnez-moi ; je ne ferai pas cette impolitesse . . .

CHRISTOPHE.

Sans façons . . . sans complimens . . . Vous ne voulez pas ?

L I S E T T E.

Puisque vous l'ordonnez . . . (*Elle se leve pour se mettre sur l'autre portemanteau.*)

CHRISTOPHE,

Ordonner ! Dieu m'en garde . . . Ordonner ! . . . ah c'est trop . . . si vous le prenez sur ce ton là , restez à votre place , Mademoiselle. (*Il se remet sur son portemanteau.*)

L I S E T T E , *à part.*

Le grossier ! Mais il faut dissimuler.

C H R I S T O P H E .

Où en étions-nous ? .. A l'amour...
oui... je vous aime donc , Mademoi-
selle ; je vous aime à la folie , vous di-
rois-je , si vous étiez une Marquise
Françoise.

L I S E T T E .

Seriez-vous François ?

C H R I S T O P H E .

Non , & je l'avoue à ma honte , je
ne suis qu'un Allemand ; mais j'ai eu
le bonheur de vivre avec des François
qui ont eu la bonté de me former : je
crois qu'on s'en apperçoit ?

L I S E T T E .

Vous venez peut-être de France
avec votre Maître ?

C H R I S T O P H E .

Non.

L I S E T T E .

D'où venez-vous donc ?

C H R I S T O P H E .

De plus loin.

M vj

D'Italie, peut-être ?

CHRISTOPHE.

Pas loin de là.

LISETTE.

C'est donc d'Angleterre ?

CHRISTOPHE.

A peu près. Mais j'oubliois que mes pauvres chevaux ont encore la selle sur le dos . . . pardon , Mademoiselle , levez-vous . . . (*Il reprend le porte-manteau.*) En dépit de tout mon amour , il faut que j'aille à mon devoir ; nous avons encore toute la journée & même la nuit à nous , je saurai bien vous retrouver . . .

SCENE XI.

MARTIN, LISETTE.

LISETTE.

JE ne tirerai pas grand chose de ce drôle-là : ou il est trop bête ou trop fin ; l'un & l'autre rend impénétrable.

MARTIN.

Je vous trouve donc, Mademoiselle Lisette , avec le rival qui doit me supplanter ?

LISETTE.

Qu'appellez-vous supplanter ? . . . Apprenez , Monsieur Martin , que pour être supplanté il faut avoir été aimé.

MARTIN.

Je croyois l'être.

LISETTE.

C'est, Monsieur l'Intendant , que les gens de votre espece rêvent creux quelquefois. Aussi ne me formalisé-je pas de ce que vous l'avez cru , mais de ce que vous me l'avez dit. Je voudrois bien savoir par quels soins , par quelles complaisances , par quels présents vous vous êtes acquis des droits sur mon cœur ? . . . On ne les donne pas pour rien aujourd'hui. Vous avez peut-être cru que j'étois embarrassée du mien ?

MARTIN.

Diabre ! Voilà qui est piquant , il faut prendre une prise de tabac là-

dessus . . . peut-être cela s'en ira-t'il par l'éternument . . . (*Il tire la tabatiere de sa poche , & joue quelque tems avec.*)

L I S E T T E , *bas.*

Où cet animal-là a-t-il eu cette tabatiere ?

M A R T I N .

Peut-on vous en offrir ?

L I S E T T E .

Bien obligée, Monsieur l'Intendant.
(*Elle prend du tabac.*)

M A R T I N , *bas.*

Comme elle devient douce !

L I S E T T E .

Est-ce une tabatiere d'argent ?

M A R T I N .

Si elle n'en étoit pas la porterois-je ?

L I S E T T E .

Est-il permis de la voir ?

M A R T I N ,

Oui , mais dans ma main.

L I S E T T E .

La façon m'en paroît de bon goût.

M A R T I N .

Et ce métal ?

L I S E T T E.

La façon m'en plaît davantage.

M A R T I N.

Eh-bien , quand je la ferai fondre ;
je vous ferai présent de la façon.

L I S E T T E.

Vous êtes trop bon . . . C'est sans
doute une tabatiere qu'on vous a
donnée ?

M A R T I N.

Oui . . . elle ne me coûte pas un sou.

L I S E T T E.

Un présent comme celui-là seroit
une terrible tentation pour une fille ;
vous iriez loin avec un pareil meuble ,
Monsieur l'Intendant ; pour moi je sens
bien qu'un amant auroit beau jeu avec
moi s'il m'attaquoit avec ces armes là ,
j'aurois peine à tenir contre une si
belle tentation.

M A R T I N.

J'entens , j'entens . . .

L I S E T T E.

Puisqu'elle ne vous coûte rien , vous
devriez vous en faire une amie . . .

J'entens , j'entens . . .

L I S E T T E , *en le caressant.*

Me la donneriez-vous , si . . .

M A R T I N .

Oh , je vous demande pardon , aujourd'hui on ne donne pas des tabatières d'argent pour rien ; je ne suis pas plus embarrassé de la mienne que vous l'êtes de votre cœur.

L I S E T T E .

Belle comparaison ! Un cœur & une tabatière.

M A R T I N .

Oui , un cœur de rocher . . .

L I S E T T E .

Peut-être cesseroit il d'en être , si . . .
Mais vous ne méritez pas ma tendresse . . .
J'ai été bien sotte de croire que Monsieur l'Intendant étoit un de ces hommes qui pensent comme ils parlent.

M A R T I N .

Je suis plus sot , moi , de croire qu'une femme parle comme elle pense.
Tenez , Lisette . . . (*Il lui donne la tabatière.*) Suis-je indigne de votre ten-

dresse à présent ?.. Je ne veux vous en demander pour premier gage que la permission de baiser votre belle main. Oh que cela est bon !

SCENE XII.

Les acteurs précédens, ANGELIQUE.
(*Elle arrive doucement.*)

ANGELIQUE.

EH ! Monsieur l'Intendant... baissez donc ma main aussi !

LISETTE.

Oui da !..

MARTIN.

Très-volontiers, Mademoiselle...
(*Il veut lui baiser la main.*)

ANGELIQUE, *lui donnant un soufflet.*

Faquin ! N'avez-vous pas assez d'esprit pour voir que je me moque de vous !

MARTIN.

Diantre soit de la plaisanterie !

L I S E T T E.

Ha, ha, ha ! Mon cher Intendant . . .
je suis fâchée . . . ha, ha, ha !

M A R T I N.

Oui ! Vous vous moquez de moi ?
Voilà qui est bon, voilà qui est bon !

L I S E T T E.

Ha, ha, ha !

S C E N E X I I I.

A N G E L I Q U E , L I S E T T E.

A N G E L I Q U E.

J' E ne m'en ferois jamais doutée, si
je ne l'avois vu moi-même. Quoi tu
te laisses baiser la main ? & cela, par
M. l'Intendant ?

L I S E T T E.

De quel droit venez-vous m'épier,
Mademoiselle ? Je vous croyois encore
au jardin avec l'étranger.

A N G E L I Q U E.

J'y serois encore en effet si papa n'étoit
venu. Mais quand je suis devant papa,

je ne peux plus rien dire de raisonnable ; il est si sérieux . . .

L I S E T T E.

Qu'appellez-vous de raisonnable ? Avez-vous quelque chose à lui dire que votre papa ne puisse entendre ?

A N G E L I Q U E.

Oh mille choses ! . . . Mais tu me fâcheras , si tu me questionnes davantage. Enfin j'ai de l'amitié pour ce Monsieur . . . Il m'est bien permis de l'avouer , peut-être ?

L I S E T T E.

C'est-à-dire que vous ne feriez point de querelle à Monsieur votre pere , si un jour il vous donnoit un époux comme celui-là ? Et qui fait s'il n'y pense pas ? Si vous aviez quelques années de plus , la chose seroit peut-être bientôt faite.

A N G E L I Q U E.

S'il n'est question que de quelques années de plus , papa n'a qu'à m'en donner quelques unes des siennes , je n'aurai garde de le contredire.

L I S E T T E.

Non , faisons mieux : je vous en donnerai quelques-unes des miennes : cela nous accommodera toutes deux. je ne serai plus trop vieille , & vous ne serez plus trop jeune.

A N G E L I Q U E.

Tu as raison.

L I S E T T E.

Voici le domestique de l'étranger. Il faut que je lui parle , & c'est pour votre bien . . . Laissez-moi seule avec lui . . . Retirez-vous . . .

A N G E L I Q U E.

N'oublie pas les années , entends-tu , Lisette ?



SCÈNE XIV.**LISETTE, CHRISTOPHE.****LISETTE,**

MONSIEUR a faim ou soif, apparemment, puisqu'il revient à moi ?

CHRISTOPHE.

Sans doute . . . mais bien entendu, selon l'explication que je vous ai donnée tantôt. Si vous voulez que je vous parle vrai, ma belle Demoiselle, vous m'avez donné dans la vue dès le moment que je suis arrivé ici. Mais comme je ne comptois y rester que quelques heures, je n'ai pas cherché à faire une connoissance plus intime. Qu'aurions-nous pu faire en si peu de tems ? Il auroit donc fallu commencer le Roman par la queue.

LISETTE.

Vous avez raison. Maintenant nous pouvons procéder avec plus d'ordre ; je peux entendre vos propositions,

& y répondre ; je peux vous faire mes objections , & vous pouvez les réfuter : au lieu que si vous m'aviez fait hier votre déclaration , elle m'auroit été agréable sans doute , mais elle m'auroit embarrassée ; car je n'aurois pas eu le tems de m'informer de votre état , de votre bien , de votre patrie , de vos emplois , & de plusieurs choses de cette espece.

CHRISTOPHE.

Mais tout cela est-il bien nécessaire ? C'est tout ce que vous pourriez exiger s'il étoit question d'un mariage dans les formes.

LISSETTE,

S'il n'étoit question que d'un sot mariage , je n'y ferois pas tant de façons. Mais il n'en est pas de même d'une intrigue amoureuse. La moindre bagatelle y devient importante , & ne vous flattez pas de rien obtenir de moi , que vous n'ayiez satisfait ma curiosité sur tous les points.

CHRISTOPHE.

Et jusqu'ou va-t-elle ?

L I S E T T E.

Comme on juge toujours mieux du domestique par le maître, je veux savoir avant tout...

C H R I S T O P H E.

Qui est mon maître, n'est-ce pas? Ma foi vous me demandez-là une chose que je vous demanderois volontiers à vous-même.

L I S E T T E.

Et vous croyez vous tirer d'affaire par cette défaite usée? En un mot, il faut que je sache qui est votre maître, ou tout commerce est rompu entre nous.

C H R I S T O P H E.

Il n'y a qu'un mois que je suis à son service; depuis ce tems je l'ai toujours suivi sans m'informer ni de son nom, ni de sa naissance. Ce qui me plaît en lui, c'est qu'il paroît fort riche. Il ne m'a laissé manquer de rien pendant notre voyage, & je ne me mets pas en peine du reste.

L I S E T T E.

Que voulez-vous que je me pro-

mette de votre tendresse , puisque vous refusez de confier à ma discrétion une semblable bagatelle ? Je n'en agirois pas ainsi avec vous , je ne pourrois rien vous refuser. Par exemple , voilà une jolie tabatiere . . .

CHRISTOPHE.

Eh bien . . .

LISETTE.

Vous n'auriez qu'à m'en prier un peu , & je vous dirois de qui elle me vient . . .

CHRISTOPHE.

J'aimerois mieux savoir à qui elle ira.

LISETTE.

Je ne suis pas encore décidée là-dessus. Cependant si vous ne l'avez pas , ne vous en prenez qu'à vous-même. Certainement , je ne laisserois pas votre sincérité sans récompense.

CHRISTOPHE.

Dites, mon bavardage. Mais sur mon honneur , si je suis discret cette fois-ci , je le suis par nécessité. Si j'avois des secrets , pourrois-je trouver une plus belle occasion de m'en défaire ?

LISETTE.

L I S E T T E.

Adieu. Je ne donnerai pas plus long-tems assaut à votre vertu. Je souhaite seulement qu'elle vous fasse trouver bientôt une belle tabatiere & une maîtresse, comme elle vient de vous faire perdre l'une & l'autre.

(Elle veut sortir.)

C H R I S T O P H E.

Où allez-vous, Mademoiselle, où allez-vous? Un moment... (à part.)
Il faut bien mentir.

L I S E T T E.

Eh bien, serez-vous plus traitable? Mais... je vois qu'il vous en coûte... Non, non, je ne veux rien savoir...

C H R I S T O P H E.

Vous saurez tout... vous saurez tout... Ecoutez... Mon maître est... est un bon gentilhomme. Il vient... nous venons ensemble de... de Hollande... Il a été obligé... pour certaine affaire... pour une bagatelle... pour un meurtre... de prendre la fuite... &...

L I S E T T E.

Pour un meurtre?

Théâtre Allemand. T. I. N

Oui ... mais un meurtre honorable...
un duel.

L I S E T T E.

Et vous ?

C H R I S T O P H E.

Moi ? Je suis en fuite avec lui ...
Le mort ... je veux dire les parents du
mort ... nous ont fait poursuivre ...
& c'est à cause de cette poursuite ...
Il vous est aisé à présent de deviner
le reste ... Que diantre aussi voulez-
vous qu'on fasse ? Un jeune étourdi
vient nous insulter , mon maître lui
passe son épée au travers du corps ,
cela ne se pouvoit pas autrement ... Si
quelqu'un m'insulte , je lui en fais au-
tant ... ou bien je lui plante un souf-
flet. Un homme de cœur ne se laisse
pas insulter impunément.

L I S E T T E.

Je vous approuve. J'aime les gens
braves. Je suis un peu pointilleuse
aussi de mon naturel. Mais voici votre
maître. Diroit-on à son air qu'il est si
emporté , si cruel.

CHRISTOPHE.

Evitons sa présence , il pourroit lire dans mes yeux que je l'ai trahi.

LISETTE.

Soit.

CHRISTOPHE.

Et la tabatiere?

LISETTE.

Allons toujours. (*à part.*) Il faut, avant de donner la tabatiere, que je sache ce que Monsieur le Baron fera pour moi.

SCENE XV.

LE VOYAGEUR.

JE ne trouve pas ma tabatiere... Je soupçonnerois presque Monsieur l'Intendant, . . . Mais je peux l'avoir égarée . . . Il ne faut pas légèrement. Cependant il m'a ferré de si près... il a porté sa main à ma montre . . . je l'ai pris sur le fait . . . Ne pourroit-il pas avoir porté aussi la main à ma tabatiere sans que je n'en fusse apperçu?

N ij

SCENE XVI.

LE VOYAGEUR, MARTIN.

MARTIN.

OUF! (*Il veut s'en retourner sur ses pas quand il apperçoit le Voyageur.*)

LE VOYAGEUR.

Approchez, mon ami; approchez.
(*à part*) Il a l'air aussi embarrassé que s'il devinoit ce que je pense... Approchez-donc!

MARTIN (*affectant une contenance fiere.*)

Oh! Je n'ai pas le tems; j'ai autre chose à faire que de causer avec vous. Je ne suis pas d'humeur d'entendre pour la dixieme fois le récit de vos faits héroïques. Allez les raconter à ceux qui ne les savent pas encore.

LE VOYAGEUR.

Qu'entends-je? L'intendant tantôt étoit simple & poli. maintenant il est

insolent & grossier. Quel est donc votre véritable masque, mon ami ?

MARTIN.

Apprenez que je n'ai point de masque. Je ne veux plus disputer avec vous . . . Autrement . . . (*Il veut s'en aller.*)

LE VOYAGEUR.

Son insolence confirme mes soupçons . . . Non, non, arrêtez un moment, j'ai quelque chose à vous dire.

MARTIN.

Et moi je n'ai rien à entendre.

LE VOYAGEUR.

(*A part.*) Risquerai-je de lui dire . . .
Mais si je lui faisois une injustice . . .
(*Haut.*) Mon ami, n'auriez-vous pas par hazard trouvé ma tabatiere ?

MARTIN.

Que voulez-vous dire avec votre tabatiere ? . . . Si on vous l'a volée, est-ce ma faute ? Pour qui me prenez-vous ? pour un voleur ?

LE VOYAGEUR.

Et qui vous parle de vol ? Vous vous trahissez vous-même.

MARTIN.

Je me trahis moi-même ? Ainsi donc vous croyez que j'ai votre tabatiere ? Savez-vous, Monsieur , ce que c'est que d'accuser un honnête homme , le savez-vous ?

LE VOYAGEUR.

Pourquoi vous récrier si fort ? Je ne vous ai encore accusé de rien ; c'est vous qui êtes votre propre accusateur. Mais quand je vous accuserois en effet, aurois-je si grand tort ? Ne vous ai-je pas surpris dans le moment où vous alliez me dérober ma montre ?

MARTIN.

C'étoit une plaisanterie , & ... mais je vois bien que vous ne l'entendez pas. (*à part.*) Cette chienne de Lisette auroit-elle fait voir la tabatiere ?

LE VOYAGEUR.

J'entends si bien la plaisanterie , Monsieur Martin , que je crois que l'histoire de ma tabatiere n'est qu'un

badinage ; mais prenez garde de le pousser trop loin , cela pourroit devenir sérieux. Ménagez votre réputation. Je peux croire que tout ceci est fort innocent , mais les autres . . .

M A R T I N .

Oh ! les autres se seroient lassés depuis long-tems d'entendre de pareils propos. Mais si vous pensez que j'ai votre tabatiere , tenez , voyez mes poches . . . visitez-moi . . .

L E V O Y A G E U R .

Je ne suis pas dans l'usage de fouiller personne. Au reste . . .

M A R T I N .

Eh bien , pour que vous soyez convaincu de mon innocence , je vais les retourner moi-même . . . Examinez . . . (*d part.*) Il faudroit que le diable s'en mêlât pour qu'elle en sortît.

L E V O Y A G E U R .

Ne vous donnez pas tant de peine.

M A R T I N .

Non , non , je veux vous convaincre , je veux que vous voyiez de vos

Niv

propres yeux. (*Il retourne ses poches.*)
 Y a-t-il là une tabatiere ? C'est de la
 mie de pain . . . Là , il n'y a rien non
 plus . . . qu'un almanach . . . je le garde
 à cause des vers qui y sont . . . ils sont
 plaisans . . . Voilà deux poches retour-
 nées . . . venons à la troisieme. (*En la
 retournant , il fait tomber deux grandes
 barbes.*) Que diantre est ceci ? (*Il veut
 ramasser promptement les barbes , mais
 le Voyageur le prévient.*)

LE VOYAGEUR.

Qu'est-ce que cela signifie ?

MARTIN, *à part.*

Je croyois avoir ferré ces vilaines
 barbes depuis long-tems.

LE VOYAGEUR.

C'est une barbe, je crois ! (*Il l'ap-
 plique à son menton.*) Monsieur Martin,
 trouvez-vous que je ressemble à un
 Juif avec cette barbe ?

MARTIN.

Donnez , donnez. N'allez-vous pas
 encore avoir de nouvelles idées ? Je
 m'en sers quelquefois pour faire peur
 à mon petit garçon ; voilà à quoi elle
 est destinée.

LE VOYAGEUR.

Vous me la laisserez, s'il vous plaît.
Je veux m'en servir aussi pour faire
peur à quelqu'un.

MARTIN.

Point de plaisanterie : il faut me la
rendre. (*Il veut la lui arracher des
mains.*)

LE VOYAGEUR.

Alte-là, Monsieur Martin ; sinon...

MARTIN, *à part.*

Ma foi, je n'ai qu'à songer à faire
mon paquet... (*haut.*) On diroit que
vous n'êtes venu ici que pour mon
malheur... Mais je suis un honnête
homme... Je ne crains qui que ce
soit... Quoi qu'il arrive, je peux
faire serment & prouver que je n'ai
jamais fait un mauvais usage de cette
barbe... (*il s'en va.*)



SCENE XVII.

LE VOYAGEUR.

CET homme me fait naître de terribles soupçons contre lui . . . Ne feroit-il pas un de ces voleurs déguifés . . . Mais usons de circonspection dans une circonstance aussi délicate . . .

SCENE XVIII.

LE VOYAGEUR , LE BARON.

LE VOYAGEUR.

VOUS êtes-vous apperçu qu'hier j'en suis venu aux mains avec un de vos voleurs , & que je lui ai arraché la barbe ? (*Il lui montre la barbe.*)

LE BARON.

Que voulez-vous dire par-là , Monsieur ? . . . Mais pourquoi nous avez-vous quittés si promptement dans le jardin ?

LE VOYAGEUR.

Mon intention étoit de vous rejoindre à l'instant. Je vous avois quitté pour venir chercher ma tabatiere que je croyois avoir laissé quelque part ici.

LE BARON.

Je serois au désespoir que vous perdissiez quelque chose chez moi.

LE VOYAGEUR.

La perte ne seroit pas considérable... Mais regardez donc cette respectable barbe?

LE BARON.

Vous me l'avez déjà montrée; à quelle intention?

LE VOYAGEUR.

Je vais vous le dire. Je crois... mais non, je craindrois que mes conjectures...

LE BARON.

Vos conjectures? Expliquez-vous!

LE VOYAGEUR.

Je me reproche d'en avoir peut-être trop dit... Je pourrois me tromper...

Vous m'allarmez...

LE VOYAGEUR.

Quelle opinion avez-vous de votre Intendant ?

LE BARON.

Ne détournons pas la conversation... Je vous conjure par le service que vous m'avez rendu , de me communiquer ce que vous hésitez de me dire...

LE VOYAGEUR.

La réponse que vous ferez à ma question , pourra seule me déterminer à vous parler ouvertement.

LE BARON.

Ce que je pense de mon Intendant ?.. Mais je crois que c'est un fort honnête homme.

LE VOYAGEUR.

Oubliez donc ce que je voulois vous dire...

LE BARON.

Une barbe... des conjectures... l'Intendant... Comment concilier tout cela ?.. Mes prieres ne pourroient-

elles rien sur vous ? Vous pourriez-vous être trompé ; mais supposez qu'en effet vous vous soyez trompé , que risquez-vous avec un ami ?

LE VOYAGEUR.

Vous me déterminez. Je vous dirai donc, que votre Intendant a laissé tomber cette barbe de sa poche ; qu'il en avoit encore une autre qu'il a ramassée promptement ; que ses propos & son embarras dévoient un homme qui craint qu'on ne pense de lui autant de mal qu'il en fait peut-être ; & que d'ailleurs je l'ai attrappé sur un fait peu honnête, & au moins fort suspect.

LE BARON.

Ce que vous me dites-là , est comme un trait de lumière. Vous dessillez mes yeux. Je crains bien . . . que vous ne vous soyez pas trompé ! Et vous hésitez à me communiquer une chose de cette nature ? . . . Je vais de ce pas faire tout mon possible pour découvrir la vérité. Juste Ciel ! Aurois-je mon assassin dans ma propre maison ?

LE VOYAGEUR.

Je vous prie de ne me savoir aucun

mauvais gré si mes conjectures se trouvent fausses. Songez que vous me les avez arrachées, & que sans vos prières j'aurois gardé le silence.

LE BARON.

Vraies ou fausses, je vous en aurai toujours la plus grande obligation.

S C E N E X I X.

LE VOYAGEUR, & *ensuite*
CHRISTOPHE.

JE crains qu'il ne prenne un parti violent contre lui. . . Quelques fondés que soient mes soupçons contre cet homme, il pourroit cependant n'être pas coupable . . . Je suis très-embarrassé . . . En effet, ce n'est pas un petit reproche à se faire que celui d'avoir rendu des domestiques suspects à leur maître. Quand même il les trouveroit innocens, il a peine à leur rendre sa confiance . . . Plus j'y pense & plus je sens que je devois me taire . . . On pourra croire peut-être qu'un vil in-

térêt ou la vengeance m'ont fait agir...
Je suis au désespoir de ce que j'ai fait
& je donnerois tout au monde pour
empêcher au moins qu'on en vint à
des informations...

CHRISTOPHE *arrive en éclatant de
rire.*

Ah, ah, ah ! Savez-vous qui vous
êtes, Monsieur ?

LE VOYAGEUR.

Je fais que vous êtes un extrava-
gant. A propos de quoi me faites-
vous cette question ?

CHRISTOPHE.

Bon ! Si vous ne le savez pas, je
vous le dirai donc. Vous êtes Gentil-
homme ; vous venez de Hollande ;
vous vous y êtes battu en duel ; vous
avez eu le bonheur d'y tuer un jeune
étourdi. Les amis du défunt vous ont
poursuivi chaudement ; vous avez été
obligé de prendre la fuite, & moi j'ai
l'honneur de vous accompagner dans
votre fuite.

LE VOYAGEUR.

Rêvez-vous, ou êtes-vous yvre ?

CHRISTOPHE.

Ni l'un ni l'autre. Ce que je viens de dire seroit trop sensé pour l'yvresse & trop fou pour un rêve.

LE VOYAGEUR.

Qui vous a donc voulu faire accroire ces extravagances ?

CHRISTOPHE.

On ne me fait rien accroire, Monsieur. Mais ne trouvez-vous pas cela bien imaginé ? Et dans le peu de tems qu'on m'a laissé pour mentir, ne trouvez-vous pas que je m'en suis bien tiré ? Vous voilà désormais à l'abri de toute curiosité. Votre état est connu.

LE VOYAGEUR.

Mais que prétendez-vous que je tire de tout cela ?

CHRISTOPHE.

Rien que ce qu'il vous plaira, & vous me laisserez le reste. Ecoutez comme la chose est arrivée. On m'a fait des questions sur votre nom, votre patrie, votre naissance, vos emplois; j'ai eu bientôt dit ce que j'en savois, c'est

à-dire que je n'en favois rien. Vous sentez bien qu'une pareille réponse n'a pas été fort satisfaisante : on est revenu à la charge ; j'ai gardé le secret parce que je n'en avois point à révéler. Mais enfin un présent qu'on m'a offert m'a forcé à dire ce que je ne favois pas ; j'ai pris le parti de mentir.

LE VOYAGEUR.

Je suis en bonnes mains , à ce que je vois.

CHRISTOPHE.

Aurois-je par hazard dit la vérité ?

LE VOYAGEUR.

Lâche menteur ! Vous me mettez dans un embarras dont . . .

CHRISTOPHE.

Dont vous vous tirerez dès que vous jugerez à propos de me qualifier en public du nom honorable que vous venez de me donner.

LE VOYAGEUR.

Mais ne serois-je pas obligé alors de me découvrir.

CHRISTOPHE.

Tant mieux ! Je vous connoîtrois au moins... Je vous prends vous-même pour juge. Pouvois-je en bonne conscience refuser de faire un mensonge qui m'a valu cette belle tabatiere (Il lui montre la tabatiere). Peut-on se mettre en ses meubles à meilleur marché ?

LE VOYAGEUR.

Voyons. Quelle est ma surprise ! ..

CHRISTOPHE.

Je me doutois bien que vous seriez étonné. Ne mentiriez-vous pas vous-même à ce prix ?

LE VOYAGEUR.

C'est donc vous qui me l'aviez prise ?

CHRISTOPHE.

Comment ? Quoi ?

LE VOYAGEUR.

Ce n'est pas tant votre infidélité qui me fâche, que le soupçon qu'elle m'a fait concevoir contre un honnête homme. Et vous avez encore l'audace

de me soutenir que c'est un présent?.. La façon dont vous l'auriez obtenu seroit aussi infame que le vol ... Allez ! Ne paroissez jamais devant moi !

CHRISTOPHE.

Je ne vous comprends pas, Monsieur. Quoi, vous voulez que cette tabatiere soit à vous, & que je vous l'aie volée? Si cela étoit, il faudroit que je fusse ou bien impudent ou bien bête pour venir vous la montrer!.. Mais voici Lisette fort à propos!.. Arrivez, Mademoiselle, arrivez, & venez m'aider à faire sortir mon maître de son erreur.

SCENE XX.

LISETTE, LE VOYAGEUR,
CHRISTOPHE.

LISETTE.

AH! Monsieur, quel trouble vous mettez chez nous! Que vous a donc fait notre pauvre Intendant? Toute la

maison est soulevée contre lui. On parle de barbes, de tabatieres, de brigandages. L'intendant pleure & jure qu'il est innocent, & que vous l'accusez injustement. Monsieur est dans la plus grande colere; il vient d'envoyer chercher le Juge & les Echevins pour le faire mettre aux fers. Qu'est-ce que tout cela veut dire?

CHRISTOPHE.

Tout cela n'est encore rien, Mademoiselle, en comparaison de ce que mon maître imagine contre moi . . .

LE VOYAGEUR.

Je reconnois, ma chere Lisette, que j'ai été trop vite; l'Intendant n'est pas coupable, & c'est mon fripon de valet qui me cause le déplaisir mortel que j'éprouve. C'est lui qui m'avoit subtilisé la tabatiere qui m'a fait avoir des sounçons sur Martin: & la barbe qu'il a laissé tomber pourroit n'être en effet qu'un jeu d'enfant, comme il l'a dit. Je vais tout réparer, avouer mon erreur, & faire tout ce qui dépendra de moi pour . . .

CHRISTOPHE.

Non, non, Monsieur, restez, il faut auparavant que vous me donniez satisfaction à moi-même. Parlez, Lisette; instruisez Monsieur de la chose. Je voudrois que vous fussiez pendue avec votre maudite tabatiere! Aviez-vous intention de me faire passer pour un voleur? N'est ce pas vous qui me l'avez donnée?

LISETTE.

Sans doute; & je compte bien qu'elle vous restera.

LE VOYAGEUR.

Vous la lui avez donnée en effet? Mais cette tabatiere est à moi.

LISETTE.

A vous, Monsieur? Je ne le savois pas.

LE VOYAGEUR.

Vous l'aviez donc trouvée? Et ma négligence est la cause de tous ces troubles?.. Je vous ai fait tort, mon cher Christophe, & je vous prie de me le pardonner. Je rougis de ma précipitation.

294 L E S J U I F S ,
L I S E T T E *à part.*

Je commence à voir clair , & je doute qu'il se soit trompé.

L E V O Y A G E U R .

Allons, venez . . .

S C E N E X X I .

L E B A R O N , L E V O Y A G E U R ,
L I S E T T E , C H R I S T O P H E .

L E B A R O N *arrive à la hâte.*

LI S E T T E , remettez la tabatiere à Monsieur. Tout est découvert : il a tout avoué. N'as-tu pas honte d'avoir reçu des présens d'un homme comme celui-là ? Eh bien ? Où est la tabatiere ?

L I S E T T E .

Il y a long-tems qu'on l'a rendue à Monsieur. J'ai cru qu'il m'étoit permis de recevoir des présens d'un homme dont vous recevez des services. Je le connoissois aussi peu que vous le connoissiez.

CHRISTOPHE.

Ainsi mon présent est au diable ?
Elle est partie comme elle étoit venue.

LE BARON.

Mon précieux ami, comment pour-
rois-je jamais m'acquitter envers vous ?
Vous venez de me tirer d'un second
danger aussi grand que le premier. Je
vous dois la vie. Sans vous, je n'au-
rois jamais découvert le malheur qui
me menaçoit. Le Maire lui-même,
que je regardois comme le plus honnê-
te homme de mes domaines, étoit son
infame complice. Si vous étiez parti
aujourd'hui . . .

LE VOYAGEUR.

Le secours que je vous ai donné
hier, seroit peut-être devenu inutile.
Je m'estime heureux que le Ciel se soit
servi de moi pour faire cette décou-
verte inattendue ; & maintenant j'en
ai autant de joie, que j'avois de crainte
tout-à l'heure de m'être trompé.

LE BARON.

On ne fait ce qu'on doit le plus ad-
mirer en vous, ou de votre humanité
ou de votre générosité. Ah ; si ce que
m'a dit Lisette étoit vrai !

S C E N E V.**LES PRÉCÉDENS. ANGELIQUE.****L I S E T T E.****E**T pourquoi ne seroit-ce pas vrai ?**L E B A R O N.**

Viens, ma fille, viens, joins ta priere à la mienne. Obtiens de mon libérateur qu'il veuille accepter ta main & tous mes biens. Ma reconnoissance ne peut rien lui offrir de plus précieux que toi qui m'es aussi chere que lui. Ne vous étonnez pas de ma proposition, Monsieur. Votre domestique nous a appris qui vous êtes. Ne m'enviez pas le plaisir d'être reconnoissant envers vous. Mes biens égalent ma condition, & ma condition est égale à la vôtre. Vous serez à couvert ici des poursuites de vos ennemis, & vous y vivrez avec des amis qui vous adoreront... Vous ne me répondez pas ? Comment dois-je interpréter votre silence ?

A N G E L I Q U E.

ANGÉLIQUE.

Ne foyez pas en peine de moi ;
Monsieur ; je vous promets que j'o-
béirai avec plaisir à mon papa.

LE VOYAGEUR.

Votre générosité me confond. La
grandeur de la récompense que vous
m'offrez , me fait sentir combien le
petit service que je vous ai rendu est
au-dessous d'elle. Mais il faut vous
tirer d'erreur : mon valet vous en a
imposé, & je...

LE BARON.

Plût à Dieu que vous ne fussiez pas
même ce qu'il dit que vous êtes ! Plût
au Ciel que votre condition fût en
effet au-dessous de la mienne. La ré-
compense que je vous offre en devien-
droit plus digne de vous & de moi ;
elle feroit le prix de la vertu.

LE VOYAGEUR.

La noblesse de vos procédés me pé-
netre d'attendrissement & de respect.
Si je n'accepte pas vos offres , n'en ac-
cusez que la fatalité. . . Je suis. . .

Marié ?

LE VOYAGEUR.

Non.

LE BARON.

Eh bien...

LE VOYAGEUR.

Je suis Juif.

LE BARON.

Juste Ciel !

CHRISTOPHE.

Juif ?

L I S E T T E.

Juif ?

A N G E L I Q U E.

Eh bien , qu'est-ce que cela fait ?

L I S E T T E.

Chut , Mademoiselle , chut , je vous
dirai tantôt ce que cela fait.

LE BARON.

Il est donc des cas où le Ciel même
nous empêche d'être reconnoissant !

LE VOYAGEUR.

Vous l'avez assez été , puisque vous
avez eu le desir de l'être.

LE BARON.

Je ferai donc au moins ce que le

destin me permet de faire. Acceptez mon bien, j'aime mieux être pauvre & reconnoissant, que riche & ingrat.

LE VOYAGEUR.

Votre offre m'est inutile : le Dieu de mes peres m'a donné au delà de mes vœux. Je ne vous demande pour toute reconnoissance que de juger désormais mes semblables avec plus d'indulgence. Je ne me suis pas caché à vous comme ayant honte de ce que je suis. Non, mais je vous voyois tant d'aversion pour les Juifs, que j'ai craint de m'exposer à perdre votre amitié en vous avouant que j'en étois un.

LE BARON.

Je rougis de mon injustice.

CHRISTOPHE.

Je reviens à peine de mon étonnement. Quoi vous êtes Juif, & vous avez osé prendre à votre service un honnête Chrétien ? C'est vous qui devriez me servir. Savez-vous, Monsieur, que vous avez fait, en ma personne, un outrage à toute la Chrétienté ?

J'aurois tort d'exiger de vous plus de raison que de vos semblables. Je ne vous rappellerai pas la situation déplorable d'où je vous ai tiré à Hambourg ; je ne vous forcerai pas non plus de rester plus long-tems avec moi ; mais comme je suis assez content de vos services , & que d'ailleurs j'ai eu tantôt le malheur de vous soupçonner injustement , je vous prie d'accepter ce qui m'occasionna mon injustice, (*il lui donne la tabatiere.*) Je vous destine encore une autre récompense plus considérable. Vous êtes le maître de me demander vos gages quand vous voudrez , & d'aller où bon vous semblera.

CHRISTOPHE.

Non , ma foi , je ne vous quitterai pas. Il y a pourtant des Juifs qui ne sont pas Juifs. Vous êtes un homme respectable. Touchez-là , je demeure avec vous. Un Chrétien m'auroit donné des coups au lieu de tabatiere.

LE BARON.

Tout ce que je vois de vous me

ravit. Venez m'aider à prendre des mesures pour enfermer les coupables. Sauvons-les en les mettant dans l'impuissance de faire du mal. Oh ! que les Juifs seroient estimables, si tous vous ressembloient !

L E V O Y A G E U R.

Que tous les Chrétiens n'ont-ils vos qualités !

S C E N E X X I I & *derniere.*

L I S E T T E , C H R I S T O P H E.

L I S E T T E.

A I N S I , mon ami , vous m'aviez fait tantôt un mensonge ?

C H R I S T O P H E.

Oui , & cela pour deux raisons. Premièrement , parce que je ne savois pas la vérité ; en second lieu , pour avoir la tabatiere.

Où

L I S E T T E.

Si on examinait la chose de bien près, on vous reconnoîtroit peut-être pour Juif aussi !

C H R I S T O P H E.

Ce seroit être trop curieux pour une fille. Allons, partons.

(Il lui donne la main.)

F I N.

